# LA REVUE DE PARIS

## AOUT


| | |
|---|---|
| **MARÉCHAL JUIN** ..... | Tumultes Nord-Africains. |
| **PAUL MORAND** ..... | Les Vignerons de Vevey. |
| **JEAN-LOUIS CURTIS** .. | L'Échelle de Soie (1). |
| **JACQUES CHASTENET** | La Grande-Bretagne après les Élections. |
| **WILLIAM GOYEN** ..... | Zamour. |
| **Professeur DE GENNES**. | La Cortisone et l'A.C.T.H. |
| **ALAIN DECAUX** ..... | Autour de Milord l'Arsouille. |
| **ROGER LHOMBREAUD**. | Mallarmé et Villiers de l'Isle-Adam. |
| **JACQUES MORDAL** .... | Qui était Darlan ? |
| **GISCARD D'ESTAING** . | La France dans le Pacifique. |
| **JEAN-PAUL CLEBERT** . | L'Opéra de Pékin. |
| **PAUL GUTH** ..... | Le Président Monnerville. |
| **THIERRY MAULNIER**... | Le Festival international de Paris. |
| **MARCEL THIÉBAUT** ... | André Maurois et la Critique. |


**Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, RENÉ LALOU, MARCEL SCHNEIDER, ANDRÉ PARROT, JEAN TÉDESCO, GEORGES PILLEMENT, MICHEL GUIOMAR, MARCEL GABILLY**


**LA LIVRAISON : 190 FRS** **1955 - 62e ANNÉE**

# SOMMAIRE


| | | Pages. |
|---|---|---|
| MARECHAL JUIN | Tumultes Nord-Africains | 3 |
| PAUL MORAND | Les Vignerons de Vevey | 12 |
| JEAN-LOUIS CURTIS | L'Echelle de Soie (I) | 16 |
| JACQUES CHASTENET | La Grande-Bretagne après les Elections | 37 |
| WILLIAM GOYEN | Zamour | 48 |
| PROFESSEUR DE GENNES | La Cortisone et l'A.C.T.H. | 64 |
| ALAIN DECAUX | Autour de Milord l'Arsouille | 78 |
| ROGER LHOMBREAUD | Mallarmé et Villiers de l'Isle-Adam | 93 |
| JACQUES MORDAL | Qui était Darlan ? | 99 |
| ED. GISCARD D'ESTAING | La France dans le Pacifique | 112 |
| JEAN-PAUL CLEBERT | L'Opéra de Pékin | 122 |
| PAUL GUTH | Le Président Monnerville | 128 |
| THIERRY MAULNIER | Le Festival international de Paris | 137 |
| MARCEL THIEBAUT | André Maurois et la Critique | 141 |
| Le mois à Paris | 156 Chronique bibliographique | 170 |



DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT



**LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement***

**VÉNUS OU NINI**
par **JEAN-LOUIS VAUDOYER**
*de l'Académie Française*

**LE BOUTURAGE ANIMAL**
par **JEAN ROSTAND**

**A QUOI JOUENT LES ENFANTS DU BOURREAU ?**
par **ARMAND LANOUX**



TARIFS DES ABONNEMENTS

**France** : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros) .. 950

**Étranger** : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) .. 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

**U.S.A.** .. $ 7

**Canada** .. $ canadiens 7,30

**Suisse** : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. Fr.S. 30

**Espagne** .. 310 pesetas

**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. Fr.B. 340

**Italie** .. Lires 4.360

**Angleterre** .. £ 2/9

**Égypte** .. Piastres. 290

**Hollande** .. Florins. 26

**Portugal** .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

**Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)**
**Compte chèques postaux : 360-50 Paris**

**En Espagne** : s'adresser à la Sociedad general Española de Librerie, Everisto San Miguel 11, Madrid.
**Au Brésil** : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
**En Uruguay** : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
**Au Mexique** : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.

**Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.**

**LA REVUE DE PARIS** : S.A.R.L., cap. 1.050.000 frs — **Propriétaires** : Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.



*Copyright by* Revue de Paris 1955.

*Pour classer vos livraisons*

DE LA

# REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

*Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées*

•

PRIX DU CARTONNAGE
**350** francs (FRANCO DE PORT)

## L'expérience confirme l'efficacité des dispositifs de protection Movado

Avant d'entreprendre la fabrication suivie de ses mouvements, Movado soumet chaque prototype à de multiples épreuves.
Ainsi ont été élaborés des dispositifs spéciaux protégeant contre les organes exposés, comme par exemple le fameux support élastique de la masse de remontage dans l'Automatic "331".

**Movado Automatic "331"**

*doublement protégée contre les chocs, l'automatique la plus mince du monde.*
Réf 8423 Or 18 ct. cadran en or massif.

**MOVADO**

USINES A LA CHAUX-DE-FONDS
MÉTROPOLE HORLOGERIE SUISSE

# VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

**UN BILLET DE FAMILLE**
75 % de réduction à partir de la 3e personne.
Parcours minimum : 300 km retour compris.
VALIDITÉ : 40 JOURS (3 mois du 30 mai au 30 septembre).

**UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL**
30 % de réduction une fois par an.
Parcours minimum : 200 km retour compris.
VALIDITÉ : 3 MOIS.

**UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire**
20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour.
30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour.
VALIDITÉ : 2 MOIS. — Coupon aller non valable du 25 juillet au 15 août.

**UN BILLET COMB.NÉ FER - AUTOCAR**
Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar.
VALIDITÉ : 2 MOIS.
Arrêts possibles sur le parcours fer :
*Un exemple :* Paris-Évian en chemin de fer ;
Évian-Nice en autocar ;
Nice-Paris en chemin de fer.

## INFORMATIONS FINANCIÈRES

# COMPAGNIE DE SAINT-GOBAIN

L'Assemblée générale ordinaire du 20 juin 1955 a voté les résolutions proposées par le Conseil d'administration et a notamment fixé le dividende à 426 francs net par action non regroupée de 3 000 francs, et à 710 francs net par action au nominal de 5.000 francs, ce dividende s'appliquant à un capital social de 7 007 015 000 francs, alors que le précédent rémunérait l'ancien capital de 4 milliards 946 130 000 francs. L'Assemblée extraordinaire qui a suivi a donné au Conseil d'administration l'autorisation d'augmenter éventuellement le capital social, en une ou plusieurs fois, d'une somme de 7 500 millions de francs au maximum, soit par l'émission d'actions de numéraire nouvelles, soit par l'incorporation de bénéfices ou de réserves, soit par l'emploi successif ou simultané de l'un et l'autre de ces procédés. Le Conseil n'a pas l'intention d'utiliser prochainement cette autorisation. Nous rappelons qu'à la suite de l'augmentation de capital rendue définitive le 5 avril 1955, le capital social actuel est de 9 342 685 000 francs.

# CRÉDIT NATIONAL

L'Assemblée générale ordinaire du Crédit National s'est tenue le 30 juin 1955. Elle a fixé à 450 francs net par action le dividende de l'exercice 1954. L'Assemblée générale extraordinaire réunie à la même date a décidé d'augmenter le capital par incorporation de réserves, le montant nominal des actions étant porté de 3 500 à 5 000 francs. Elle a en outre autorisé le Conseil à porter le capital de 1 050 millions à 2 500 millions de francs.

EN VENTE CHEZ TOUS LES SPÉCIALISTES

# TUMULTES NORD-AFRICAINS

par le maréchal JUIN

Qu'on ne s'y trompe pas ! Le malaise actuellement ressenti en Afrique du Nord est plus grave et plus profond qu'un prurit passager dû aux seules excitations et menées des nationalismes locaux. Sous ses aspects variés se révèle une unité de vues et de méthodes qui sent l'action concertée et dont les fils se rattachent, on n'en saurait douter, à une vaste conjuration extérieure.

Chose étrange, le souffle de xénophobie, né de la victoire des Japonais sur les Russes en 1905 et propagé en Asie par le Japon dans les années qui suivirent, s'est déchaîné avec plus de violence une fois ce pays vaincu. C'est que, par un singulier retour, le Japon, au lendemain de sa défaite, s'est vu spontanément relayé dans son rôle par les Blancs eux-mêmes : d'une part, par l'Amérique victorieuse, au nom de l'anticolonialisme, d'autre part, par la Russie soviétique par besoin d'expansion idéologique et de couverture satellite.

Que ces deux grands champions de la victoire de 1945 en soient arrivés à poursuivre les mêmes fins pour des raisons opposées, ne laisse pas d'ulcérer leurs partenaires occidentaux, déjà affaiblis par la lutte, qui ont eu à en subir les premiers dommages. Les Etats-Unis, d'ailleurs, en ont fait eux-mêmes les frais pour n'avoir pas su discerner à temps le véritable danger. Leur courageuse réaction, lors de l'agression sino-nord coréenne, n'a abouti en fait, par lassitude et scrupule à poursuivre plus avant des opérations qui eussent nécessité l'emploi des armes nouvelles, qu'à une retraite dissimulée derrière le paravent d'un fragile armistice.

Ayant laissé dans le même temps les Français se sacrifier désespérément en Indochine sans leur apporter dans la bataille le concours proprement militaire qui leur eût peut-être permis de se maintenir, ils seront bientôt réduits à ne plus pouvoir observer qu'à distance et avec mélancolie, de leurs bases insulaires du Pacifique, ce monde grouillant de l'Asie qui leur a échappé et dont les regards se tournent aujourd'hui vers Moscou.

En faisant ainsi perdre au monde libre la première manche en Asie, la Russie des Soviets a, non seulement marqué un avantage, mais elle a aussi vengé l'affront infligé en 1905 à la Russie des Tsars non soutenue à cette époque par les Blancs d'Occident. Voici maintenant que la seconde manche se joue en Afrique et sur des tableaux où, malheureusement, les mises sont essentiellement françaises.

Quelle forme y revêt-elle ? Il faut se souvenir que Hitler avait fondé de grands espoirs sur la constitution d'un bloc Eurafrique qui, bien entendu, eût été soumis à sa domination. Mais son dessein était trop ambitieux eu égard aux moyens dont il disposait et que son offensive malheureuse en Russie devait de surcroît disperser. Contenu dans les steppes de l'Est et obligé de monter une garde vigilante sur les côtes occidentales, sa vulnérabilité s'accrut en Afrique d'où il fut rejeté. La victoire de Tunis, en permettant dès lors d'attaquer la forteresse Europe par le Sud et par l'Ouest, lui fit entendre un premier glas.

Ce rappel est nécessaire pour saisir ce qui se trame actuellement en Afrique du Nord. C'est tout simplement, inversée sur le système défensif de l'O.T.A.N., la répétition, sous une forme de guerre froide, de la manœuvre qui a consisté au temps de Hitler à saper la couverture du flanc sud de l'Europe occidentale. Riposte ingénieuse et par personnes interposées, propre à séduire un homme du métier habitué à raisonner dans l'abstraction pure des thèmes stratégiques, mais dont il n'est pas non plus sans frémir quand il relève sur la carte les objectifs visés : l'Afrique mineure et bientôt l'Afrique noire.

Ce n'est point là, bien sûr, le dessein qu'on prête aux agitateurs de l'Afrique du Nord. Pour l'opinion courante, c'est uniquement un désir d'émancipation, voire de libération, qui pousse ces victimes du colonialisme. La manœuvre, toutefois, s'inscrit dans les faits et transparaît dans les méthodes démarquées de celles qui furent employées contre nous en Indochine avec des moyens identiques.

L'attaque est menée du dedans et non plus de territoire à territoire. Ce ne sont plus des groupements humains géographiquement séparés à l'origine qui s'affrontent, mais les cellules d'un même organisme qui s'entre-dévorent et rongent celui-ci comme un cancer. C'est peut-être uniquement à ce genre de guerre que les hommes de cette terre, justement effrayés par l'apparition des armes apocalyptiques de l'âge atomique, auront recours désormais pour régler leurs propres conflits. Les bombes A ou H n'y trouvent guère en effet leur emploi, la lutte n'étant plus

frontale mais en surface, sans démarcation précise. Elle se caractérise par une désintégration sourde qui, pour ne pas être celle de l'atome, n'en est pas moins de l'ordre infinitésimal sur le plan psychologique, poursuivie qu'elle est par des procédés révolutionnaires où le tueur individuel, armé seulement de ses passions, de ses haines et d'un pistolet, redevient l'instrument premier du combat.

⁂

Peu de Français, en vérité — j'entends ceux de la métropole — s'efforcent de prendre une vue exacte de cette prespective nord-africaine. Indifférents pour la plupart aux problèmes d'outre-mer, comme à tout ce qui ne les touche pas de près, ils ne prêtent pas plus d'attention à l'ombre menaçante qui graduellement s'étend de l'Asie vers l'Afrique qu'ils ne cherchent à s'expliquer l'extension au cours des siècles du désert saharien aux dépens de terres jadis fertiles.

Il est vrai que l'ombre n'est elle-même qu'un phénomène subséquent provoqué par des perturbations locales dont il convient maintenant d'analyser les effets et les causes.

Depuis déjà longtemps, il est apparu que tout ce qui grippe et grince dans le fonctionnement des mécanismes nord-africains se rattache à un nombre de facteurs essentiels.

C'est d'abord le fait vital d'une population dont le penchant à la prolifération s'est trouvé encouragé par l'œuvre civilisatrice accomplie par la France. Les mesures d'ordre et d'hygiène, celles ayant trait à la mise en valeur des territoires, ont déterminé une poussée ascensionnelle des effectifs humains non proportionnée à l'accroissement des ressources. Il en est résulté une immobilisation des niveaux de vie dans certains secteurs, ce qui en période de transformation et de progrès est signe de misère, puis un déséquilibre entre l'offre et la demande avec toutes les conséquences qu'une telle situation comporte : afflux vers les villes et les centres industriels, création hâtive d'un prolétariat s'entassant dans les « bidonvilles » et constituant une population flottante difficilement contrôlable et soumise aux influences pernicieuses.

La jeunesse formée dans nos écoles éprouve elle aussi, une fois arrivée à l'âge d'homme, un besoin avide d'emplois et, dans son impatience, cette élite évoluée n'a pas été lente, à la lueur de certaines idées occidentales introduites dans les cerveaux, à glisser du plan des revendications concernant la vie matérielle sur celui plus spéculatif de la politique et du social. Et c'est ainsi que se sont formés les nationalismes locaux par une prise de conscience de la valeur que prend dans une communauté le facteur confessionnel et racial quand il est affecté du plus fort coefficient démographique.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner et il ne nous appartient pas de les condamner. Il était dans l'ordre des choses qu'ils naquissent un jour,

notamment dans les pays de Protectorat n'ayant pas aliéné leur souveraineté et que la Nation protectrice est tenue, en vertu de sa mission, de conduire à la capacité de gérer eux-mêmes leurs propres affaires.

Le cas est différent en Algérie, terre française de pleine souveraineté, qui n'était, avant l'arrivée des Français, que l'expression géographique d'une entité nationale douteuse. C'est du reste la raison pour laquelle le nationalisme algérien, manifestement gêné, ne s'est appuyé à l'origine que sur des considérations sociales et confessionnelles d'un caractère nettement subversif. C'est à vrai dire beaucoup plus de racisme que de nationalisme que les premiers partis ont fait profession tant ils eurent peine à dégager, des seules données de l'Histoire, la notion d'une nation algérienne susceptible de s'organiser en République et qui ne serait plus rattachée à la France que par des liens restant à définir.

Pour en revenir aux partis nationalistes, tunisiens et marocains, de quelque nom qu'ils se désignent — Istiqlal au Maroc qui se traduit par « Indépendance », Destour en Tunisie qui signifie « Constitution » — il est hors de doute qu'ils eussent certainement, lors de leurs premières manifestations, obtenu une meilleure audience s'ils ne s'étaient pas montrés aussi agressifs et aussi intransigeants. Mais la modération et le pragmatisme ne sont pas le fait des jeunes, surtout en pays d'Islam où les têtes s'échauffent vite, quand elles ne s'abandonnent pas sur le tapis magique aux rêves les plus insensés. Cette attitude leur valut pendant de nombreuses années de n'être qu'une infime minorité. La bourgeoisie et le bon peuple des villes et des campagnes trouvaient fort déplaisantes les méthodes de violence et d'intimidation employées par les zélateurs de ces partis à l'égard des coreligionnaires et supportaient malaisément qu'ils parlassent d'oppression et de martyre alors que, grâce aux Français, chacun pouvait jouir d'un peu plus d'ordre, de justice et de bien-être.

Ce sont nos propres malheurs et le déclin de notre prestige qui redonnèrent vigueur à ces partis, mais seulement, il convient de le dire, après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord. Jusqu'en novembre 1942, en effet, les populations firent preuve à l'égard de ce qui restait de notre pays d'un touchant loyalisme. Elles savaient gré au Gouvernement de Vichy et à ses représentants des efforts déployés pour assurer leur subsistance, en dépit des dures exigences des vainqueurs et des rigueurs du blocus. La crise d'Alger, en mettant à nu la plaie des divisions existant entre les Français et en offrant le spectacle de gouvernements provisoires noyés parmi les alliés et considérés par eux comme tout juste bons à mettre en œuvre un concours militaire auxiliaire, ne pouvait guère nous grandir aux yeux de nos protégés.

Certes, on n'eut aucune peine à recruter des combattants parmi les populations autochtones musulmanes. L'Afrique du Nord est un pays où il a toujours suffi de frapper le sol du pied pour en faire sortir des légions. Ce fut, du reste, le Maroc qui, par le seul moyen des engagements

volontaires, fournit le plus lourd tribut, soit la valeur de trois divisions.

Ces légions africaines levées pour la reprise du combat compteront parmi les plus belles et les plus valeureuses de celles qui illustrent le mémorial de l'armée d'Afrique. Elles ont fait merveille sur tous les fronts. Mais, tandis qu'elles se battaient en tant de hauts lieux sillonnés d'éclairs d'héroïsme pour la Libération de notre Patrie et l'achèvement de la victoire, le mot même de Libération prenait en Afrique du Nord une signification quelque peu différente, se rapportant davantage aux aspirations si souvent exprimées par les partis nationalistes.

C'est qu'un vent d'émancipation avait commencé de souffler, aussitôt après le débarquement allié, sur les braises attiédies du nationalisme. La Charte de l'Atlantique, les propos tenus à Anfa par le président Roosevelt lors de son entrevue avec le Sultan Sidi Mohamed Ben Youssef, avaient fortement frappé les esprits. L'exaltation ne devait cesser de grandir, trouvant son aliment dans l'exemple fourni par les peuples d'Orient, dans les encouragements du monde arabe et les espérances soulevées par la Charte de San Francisco.

En 1944, en pleine guerre, on sent au Maroc l'opposition se faire de plus en plus vive derrière un souverain déjà gagné, semble-t-il, à la cause par on ne sait quelles machinations nuancées de promesses et de menaces. C'est en Algérie l'époque du manifeste préludant au soulèvement de 1945. La Tunisie demeure calme, en apparence, parce que trop meurtrie par la lutte libératrice qui s'est livrée sur son propre sol contre les forces de l'Axe ; mais, sa convalescence achevée, elle reprendra vite la tête de l'opposition, étant plus évoluée et déjà mieux préparée en profondeur que les autres territoires à l'action révolutionnaire.

Quand, troublé par les graves problèmes de l'heure, on se reporte aux premières années qui suivirent la Libération, on se demande parfois si l'occasion ne fut manquée de fixer une fois pour toutes, à cette époque, l'avenir des relations de la France avec les pays de sa mouvance africaine. L'effort, certes, en fut bien tenté avec les lois constitutionnelles de l'Union française et du statut algérien, mais les Protectorats en étaient écartés en vertu de leurs traités respectifs et l'équivoque subsistait tant sur les délais d'acheminement vers un règlement souhaitable que sur cet aboutissement lui-même. Le problème essentiel de la coexistence en fin de course des autochtones et du peuplement français était au surplus délibérément passé sous silence, alors qu'il constitue la pierre angulaire de toutes les constructions d'avenir. Pour avoir négligé d'en débattre en temps opportun et dans un cadre général où eût été défini un mode d'association acceptable par toutes les parties, les négociations ultérieures, menées du reste en ordre dispersé en Tunisie et au Maroc, se heurtent à une intransigeance de plus en plus accentuée.

La France, en perte de prestige, ayant laissé échapper de ses mains le fil conducteur, a beau s'évertuer à recommander, voire à imposer — comme j'eus l'occasion de le faire pendant quatre ans selon les directives

très nettes du Gouvernement de M. Ramadier dont je tenais mon mandat — toutes sortes de réformes libérales destinées à préparer la nation protégée à remplir ses devoirs d'État, nos interlocuteurs se dérobent en réclamant d'abord l'Indépendance. C'est un mot qui a résonance en Orient, d'où maintenant souffle l'esprit, ainsi qu'à l'O.N.U. et à Paris où il trouve des défenseurs passionnés. Toute une campagne de propagande haineuse et mensongère est orchestrée et diffusée journellement sur les ondes de Budapest et du Moyen Orient cependant qu'un Comité de libération se constitue au Caire pour organiser et déclencher dans toute l'Afrique du Nord une action subversive concertée qui a déjà laissé derrière elle, de Tunis à Casablanca, de larges traînées de sang.

⁂

Dès 1952, la Tunisie donne le branle en fomentant des émeutes au lendemain de l'internement de M. Bourguiba, leader du Néo-Destour. Elles s'accompagnent d'un terrorisme larvé qui s'attaque impitoyablement à tous les amis de la France. Après une courte pause coïncidant avec l'arrivée d'un nouveau résident général, le terrorisme gagne les campagnes où opèrent des commandos de fellagha bien équipés, dont certains ont été formés en Libye. Cette deuxième phase est caractérisée par des attaques de fermes et centres isolés et de sauvages mesures d'intimidation qui déterminent une véritable psychose de peur.

Soucieux d'y mettre un terme, M. Mendès-France, chef du Gouvernement, se rend en juillet à Carthage pour faire à Son Altesse le Bey une déclaration d'un grand retentissement. Il a pris soin la veille de faire décider par son Gouvernement l'envoi en Tunisie d'importants renforts de troupes pour bien marquer son intention de rétablir l'ordre quoi qu'il advienne. Cette déclaration ne cherche pas seulement, comme d'aucuns se le sont imaginé, à amener une détente, un apaisement passager ; elle tend précisément à ressaisir le fil conducteur, en jetant les bases d'une association étroite et définitive. Qu'on la relise, il n'y a rien à y reprendre. Mais une déclaration de cette sorte n'est, à la vérité, que porteuse d'esprit. Autre chose est d'en tirer un concret réel et durable.

Il n'était question dans le discours de Carthage que de l'octroi d'une autonomie interne et de conventions à passer garantissant dans une juste mesure les intérêts français. Les termes mêmes appelaient certaines précisions liminaires qu'il eût été bon de faire connaître aux négociateurs tunisiens dès la première rencontre. On ne l'a point fait, en sorte que les conversations ont été abordées et poursuivies dans le détail sans référence possible à un cadre général, à la notion d'un lien bien défini qui aurait dû les dominer.

Il va sans dire que la dialectique subtile, toute en arabesques, de nos interlocuteurs n'y a trouvé que des avantages. Dans les conventions passées, il y a du bon et du contestable. En fait, la porte reste largement

ouverte au contentieux, et il serait souhaitable en particulier qu'un certain article 6, qui n'est qu'intentionnel quant au lien, fît place au plus tôt à des textes plus nets et plus juridiquement valables.

A peine le cessez-le-feu était-il intervenu en Tunisie par le moyen d'un armistice que nous eûmes la sottise de proposer — au moment où les bandes de fellagha, durement contrebattues par nos forces de Tunisie, étaient prêtes, par lassitude, à venir d'elles-mêmes à résipiscence — qu'une vague de terrorisme se déchaînait soudain en Algérie, à la Toussaint dernière, dans l'Aurès et la Kabylie, foyers séculaires d'insurrection. Comment en eût-il été autrement avec l'exemple de la Tunisie, où le résistantialisme tunisien se trouvait consacré par les primes et honneurs conférés aux fellagha soi-disant repentis ! On savait du reste qu'un soulèvement s'y préparait clandestinement. On en avait recueilli maints indices ; et cependant, il y eut tout de même surprise, l'Algérie ayant fini par s'endormir dans le rêve d'un intégrisme déjà amorcé et par s'en remettre entièrement à une armature politique et administrative dépouillée depuis la Libération de ses moyens de contrôle et d'autorité. Elle était, hélas ! si fragile qu'elle a volé en éclats dès les premières manifestations d'un terrorisme qui ne recule devant rien et fait taire les langues en les coupant.

On lutte difficilement contre un mal qui répand la terreur, surtout quand on se trompe de diagnostic et qu'on hésite sur les voies à suivre. Il n'est jamais bon non plus qu'en ces sortes d'affaires la sensibilité vienne au secours de l'incompétence. Cela conduit à de singulières aberrations comme celle qui a consisté pendant un temps à faire jouer la justice contre ceux qui étaient chargés de protéger les populations et de rétablir l'ordre. Il semble fort heureusement qu'on en soit revenu aujourd'hui aux sains principes de Bugeaud et de Lyautey, en cherchant à reconstituer dans les régions troublées une infrastructure politique et administrative disposant de moyens d'autorité, en mesure de protéger nos amis contre un adversaire fluide et protéiforme et de procéder méthodiquement, en faisant tache d'huile, au ralliement des populations durement éprouvées par le terrorisme.

Au Maroc, l'agitation reprend dès 1952, comme en Tunisie. La fièvre monte dans les villes, à Casablanca notamment où des Français sont massacrés en décembre de la même année. Cette sanglante affaire, dont le Palais ne semble pas avoir ignoré la préméditation, n'est pas sans envenimer le différend qui subsiste entre le sultan Sidi Mohamed ben Youssef et les grands chefs de l'intérieur, sincères amis de la France. Il en devait résulter le coup d'État d'août 1953 — affaire purement marocaine réglée dans les formes les plus traditionnelles et les plus légales avec l'assentiment des hautes autorités religieuses.

On discutera longtemps sans doute sur l'opportunité du changement de sultan intervenu à cette époque. Il faut savoir qu'il ne tenait qu'à un geste de Sidi Mohamed que ce changement n'eût pas lieu — et que s'il

ne le fit point, malgré de sages conseils, c'est bien parce que ses tenants de Paris ne cessaient dans leur aveuglement de lui représenter que le Gouvernement français ne tolérerait jamais qu'il fût déposé. Ils portent incontestablement la responsabilité de son exil.

Quoi qu'il en soit, l'heure semblait venue, avec un nouveau sultan, Alaouite authentique, pétri de sainteté et de vertus, et soucieux autant qu'un autre du bonheur de son peuple, de résoudre le difficile problème de l'avenir des relations franco-marocaines. On ne fit rien que s'ancrer dans l'immobilisme et la pratique de l'administration directe. On alla jusqu'à retirer ses pouvoirs au nouveau sultan, ce qui était vouloir le discréditer et donner prétexte à la campagne d'agitation d'où est né le terrorisme urbain.

Deux résidents généraux, tenus en laisse par des gouvernements hésitants, se sont usés à ne rien faire et voici qu'on nous dit aujourd'hui qu'il est trop tard pour remonter la pente, que la solution du préalable dynastique, inventé après coup, et qui ne vise, ne nous le dissimulons pas, qu'à rétablir Sidi Mohamed ben Youssef sur son trône, est le seul remède à apporter à une situation qui se détériore chaque jour davantage. C'est oublier un peu vite que le terrorisme nord-africain n'a rien à voir avec la question dynastique au Maroc et que, d'autre part, nos seuls amis dans ce pays, ceux qui en tiennent encore l'intérieur, n'hésiteront pas, eux, devant notre carence et notre déloyauté, à chercher des assurances ailleurs. Nous savons, depuis Jugurtha, ce qu'ils sont capables de faire, et cette fois, Salluste lui-même leur donnerait raison.

Il serait grand temps qu'en France on veuille bien se décider, une fois pour toutes, à régler le problème des territoires d'outre-mer dans un cadre général et de structure fédérative autant que possible où seraient définis les liens indéfectibles d'une interdépendance qu'imposent tant de souvenirs et d'intérêts communs ainsi que les données inséparables d'une commune sécurité. Point n'est besoin, à ce propos, d'avancer la nécessité d'une préalable mise en valeur économique. La France n'a pas attendu le point 4 du président Truman pour venir en aide aux déshérités de son Empire et elle ne manque pas non plus de généreux et féconds projets à cet égard. Aussi bien, son œuvre ne parle-t-elle pas d'elle-même ?

Mais voilà ! Il faudrait qu'en notre pays il y eût encore un État. Naguère, Anatole France, qu'on ne saurait suspecter, avait fait dire de notre régime à M. Bergeret que « tous les liens y sont relâchés, ce qui affaiblit l'État, mais soulage les personnes, et procure une certaine facilité de vivre et une liberté que détruisent malheureusement les tyrannies locales ». Que ne lui ferait-il pas dire aujourd'hui devant tant d'hésitations et de manque de suite ! Les personnes sont à ce point soulagées qu'il n'en est aucune qui ne se mêle de ce qu'elle ne connaît pas. Point d'affaire proprement nationale qui ne soit âprement débattue au sein d'une conjuration, d'un « lobby », dirons-nous, pour employer le jargon inter-

national du jour, où se rencontrent, à côté des professionnels de la trahison, payés ceux-là des mêmes deniers que les assassins à gages, des gens de bonne foi, des idéalistes et des objecteurs de conscience, mais d'une conscience à œillères qui ne s'éclaire que sur un seul aspect des questions.

Faut-il croire que nous en arriverons bientôt au stade des nations qui meurent lentement de ne plus savoir se souvenir ni se décider ?

MARÉCHAL JUIN

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

### LE SABORDAGE DE LA FLOTTE

par Pierre VARILLON *(Amiot-Dumont)*

Je ne crois pas qu'il soit possible de rassembler sur cette douloureuse affaire du sabordage de la Flotte à Toulon le 27 novembre 1942, une documentation plus complète et plus scrupuleuse que celle que M. Pierre Varillon a su réunir pour écrire cet ouvrage. Non content d'exploiter les documents écrits, les publications françaises ou étrangères avec le soin et le sens critique qui s'imposent en la matière, il a pu s'entretenir avec la plupart des grands acteurs et des simples exécutants de cette tragédie.

Je ne résumerai pas ici le livre de Varillon. Il a scrupuleusement suivi heure par heure l'évolution des événements, fixé le moment à partir duquel le départ n'était plus possible, décrit la constitution de ce qu'on a appelé le « camp retranché » de Toulon, l'état d'esprit des équipages et des commandants, les réactions des grands chefs à Vichy comme à Toulon.

Enfin, il donne avec une précision devant laquelle le cœur d'un marin se serre, la description des consignes impitoyables ordonnées pour empêcher que nos bateaux ne viennent à tomber aux mains de l'ennemi. Puis c'est le récit de cette aube lugubre du 27 novembre.

Le sujet de ce livre est de ceux pour lesquels la controverse n'est pas près de s'éteindre. On n'a pas oublié d'ailleurs l'atmosphère passionnée des débats de la Haute Cour et les comptes rendus sans indulgence, qu'ils suscitèrent dans la presse de l'époque.

Pierre Varillon s'est comporté en historien scrupuleux et averti dans la recherche de sa documentation. Il a objectivement exposé les faits. Mais il ne cherche pas à cacher l'admiration qu'il porte à certains chefs et à certains de ces officiers de la Flotte de haute mer qui étaient ses amis. On s'en voudrait de le lui reprocher.

D'autres, de tendances opposées, se seraient-ils montrés plus sévères, avec une égale bonne foi ? C'est vraisemblable. Je doute en tout cas, quant à moi, qu'il existe un seul historien qui, dans ce cas exceptionnel, puisse prétendre à une neutralité, à une indifférence absolues.

Pour conclure cette présentation, il y a à l'origine de la tragédie de Toulon des causes multiples. Il y a d'abord des faits : l'invasion de 40, Mers-el-Kébir, l'échec allié à réussir un débarquement pacifique en Afrique du Nord, l'invasion de la zone libre. Les faits ne se discutent pas. Il y a ensuite des questions d'organisation. Ainsi ce pouvoir bicéphale qui régnait sur nos forces armées en novembre 1942, avec des ministres militaires dépendant à la fois de Laval en temps que membres du Gouvernement et de Darlan en tant que chefs d'état-major général de leur arme. C'est là peut-être un point sur lequel j'aurais insisté davantage. Il y a enfin des questions de personnes et de caractères pour lesquelles la discussion reste ouverte. Qu'y a-t-il par exemple de plus dramatique que la situation d'Auphan le 10 novembre ? Secrétaire d'Etat, il s'est vainement acharné à obtenir du chef de l'Etat la décision qui permettrait de faire appareiller la Flotte maintenant que le canon s'est tu en Afrique.

Le livre de Pierre Varillon, à la fois humain, précis et honnête, apporte à maintes discussions la base de vérité nécessaire.

J. M.

*(Suite de la chronique bibliographique page 36).*

# LA FÊTE DES VIGNERONS

par Paul Morand

*Dès le début de ce mois d'août, Vevey célèbre sa Fête des Vignerons, ainsi qu'il a accoutumé de le faire quatre fois par siècle. La petite cité des bords du Léman continue là une très longue tradition bachique, en même temps qu'elle continue d'insérer dans l'histoire littéraire un nom célébré par tous les grands romantiques.*

*Paul Morand y a repris aujourd'hui la maison habitée par Bergson avant la guerre de 1940.* (N.D.L.R.)

Par-dessus l'éphémère estrade de la Fête des Vignerons, à travers la carcasse de ce Colisée en tubes de fer, la nature veveysanne continue de jouer son répertoire habituel, dans l'amphitéâtre escarpé du Léman : les nuages y font leurs changements à vue ; l'Aurore y écrit le lever de rideau pour un parterre de cygnes applaudissant à toutes ailes ; le vent est le seul souffleur de ces trétaux sublimes où les ruisseaux de Veytaux donnent la réplique à ceux de Meillerie, tandis que, derrière les portants de Villeneuve, le Rhône, venu par la route d'Italie, comme tous les grands ténors, prépare son entrée triomphale.

Par dix-huit fenêtres, je contemple ce lac chéri depuis bien des années ; le matin, de mon lit, déjà debout comme un reproche, la Dent de Jaman ; le soleil s'élance des Rochers de Naye comme d'un tremplin égaré vers le ciel, il me réveille en me perçant l'œil et m'envoie à la gare acheter le journal, avant tout autre Veveysan ; la nuit, par temps de lune, à travers les trilobes gothiques d'un balcon à la Desdémone, les lumières grimpantes de la route de Glion alignent leur procession vénitienne ; à l'heure de la sieste, dans la chambre aux volets clos, mon plafond reproduit, comme sur une vaste rétine, l'image renversée de l'arrivée, au milieu du rideau d'or vert de ses vagues, du vapeur dans le tohu-bohu de l'accostage. Enfin, un dernier rayon, avant de tirer sur soi les portes coulissantes du Jura, vient glacer, sous ma terrasse, une surface couleur de tourterelle où les truites commencent leurs sauts du soir.

Bien que monumental, ce coin de lac garde une tenue parfaite et une inaltérable beauté, résistant aux fadeurs de l'album et aux banalités

d'une poésie à redites. Les sens n'y sont jamais las. C'est le chef-d'œuvre de la mesure ; il est à la nature ce que sont au génie humain ces réussites architecturales parfaites qui se nomment le Temple du Ciel de Pékin, le Tadj-Mahal, la Grande Pyramide ou la Place de la Concorde.

⁂

Vevey se présente, au passé, d'abord, comme un rendez-vous de l'esprit, un haut lieu du roman, un moment de l'histoire des littératures.

Rousseau, Byron... Ces deux noms sont accrochés au flanc de la montagne comme d'énormes bijoux sur la poitrine d'une actrice célèbre, comme des diamants en vitrine. Des terrasses du Châtelard au trépied à fondues de l'Auberge de la Clef, du cimetière de Clarens aux châtaigniers des Crêtes, ces pistes conduisent à des sites d'imaginaires devenus historiques. Champ de bataille littéraire, sorte de Waterloo où le romantisme mit en déroute le classicisme. La *Nouvelle Héloïse* n'est plus ; elle a changé l'ombre du bosquet de Julie pour les arbres myrteux des champs élysées de la Rhétorique, et troqué le soleil des monts pour le soleil des morts. Madame de Warens, Saint-Preux, à force d'avoir été prononcés par des lèvres humides de larmes (qui sont le seul sel de cette Méditerranée alpestre), ces noms sacrés sont entrés dans le sol ; ils y ont pénétré aussi profondément que les pas de Bonivard dans le roc de Chillon.

« Vevey, disent les voyageurs de l'ancien temps — et Dieu sait s'il y en eut, depuis le début de l'histoire — Vevey est sur la route de l'Italie. » Vilain compliment, impolitesse majeure : Vevey n'est sur la route de rien. Sa Grenette, sa place du Marché avec les parapluies multicolores de ses marchands d'herbes et de poulets, de fromages sur claie et de ces fraises de montagne qui vous enchantent encore au mois d'août, Vevey avec la couleur violette de ses toits écailleux, avec la pente douce de ses pavés vers le lac, et ses cygnes posés comme des fleurs de lotus, se suffit à lui-même.

C'est « un lieu de franchise », écrit Stendhal. Un lieu sans apprêt, où les aveux viennent spontanément aux lèvres ; le cœur s'y élance vers le beau comme la Dent du Midi vers le ciel. Trêve dans le bruit, air pur dans la poussière, désert dans la foule.

Même Jean-Jacques Rousseau n'arriva pas à en troubler la transparence, avec son âme souillée, sublime, la plus trouble que l'introspection nous ait value. Stendhal, si sec, par réaction, n'est pas tendre pour les héroïnes de son prédécesseur : « Cette bonne Suissesse (M^me^ de Warens) avait des défauts de style ; elle écrivait de trop longues lettres ; mais où trouver un cœur comme le sien ? » (Il nous arrive de reprocher aux Suisses d'avoir, eux aussi, écrit une trop longue histoire du bonheur humain ; mais qui le mérite mieux et où trouver un cœur comme le leur ?) Après Gide et Proust, la douleur du XVIII^e^ siècle nous paraît

bonhomme : nous ne lisons plus la *Nouvelle Héloïse ;* nous aurions du mal à imaginer ses soupirs et ses tourments, si nous ne retrouvions dans le tronc tortu des derniers châtaigniers du lac les balbutiements de notre tragédie moderne, cette torsion, sous le vent atomique, des hangars d'aviation et de la ferraille des villes soufflées par les bombes.

Châtaigniers de ce fond du lac, je salue en vous les derniers lecteurs de Jean-Jacques ! J'ai vécu sous vos noueuses branches, trois années durant, à Territet, comme les écureuils. Ma demeure n'avait pas cédé un pouce de terrain aux vignerons que nous célébrons aujourd'hui, mais qui sont les pires ennemis de l'ombre. Avant les échalas, les châtaigniers descendaient partout jusqu'au lac. Les miens, comme ceux de Veytaux, offraient le dernier témoignagne d'un de ces paysages qu'on voit encore dans les illustrations sur acier des Alpes de Haller ou des idylles de Gessner. Depuis Glion jusqu'aux premières ardoises de Montreux, ils dévalaient en se raccrochant aux pentes, comme d'avoir trop bu, trop vidé de channes de Châtelard. Sous ces châtaigniers admirables, j'ai passé les plus dures années d'une vie retirée, où les affirmations rousseauistes de bonheur humain me faisaient hausser les épaules. Ce bonheur il l'affirma sans y croire et c'est tout ce que les lecteurs demandent ; il le chercha toujours, sans le rencontrer. Ainsi Julie, en prenant les rames de son esquif, croyait trouver le calme et ne récoltait que le mal de mer.

« Le pays et le peuple dont il est couvert ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre », écrit de Vevey le naïf Jean-Jacques. N'est-ce pas vrai de tout l'univers ? Et n'est-ce pas le même cri, qu'à une plus grande échelle, nous poussons aujourd'hui : « Comme la planète serait belle, s'il n'y avait tant de monde dessus ! »

⁂

Depuis des années, la plaine du Rhône, je la parcours à cheval. Quittant le froid terrible de l'ombre portée par les grandes carrières de Villeneuve, je me hâte vers la ligne de soleil qui m'attend, au-delà de la voie ferrée, du côté du canal. Le clocher de Noville, tout rongé de lierre, m'enjoint de m'approcher du Rhône, que voici roulant ses eaux vert de gris et neige fondue, couleur de l'armée suisse, à travers les roseaux. Le bruit de la drague, le ruissellement des cailloux qui tombent de ses godets m'annoncent que le fleuve va entrer dans le lac. Un vrai Bocion. J'amène mon cheval jusqu'à la plage de galets, couverte de tous les troncs d'arbres arrachés au Valais. J'aperçois la ligne continue de la côte, jusqu'à Morges. Je distingue même les pinacles pointus d'une maison gothique, qui, en avant de la place du Marché, s'accroupit à fleur d'eau comme un crocodile endormi.

Je pense que d'illustres cavaliers se sont promenés ici, avant moi, depuis Charlotte, la femme de Schiller, jusqu'à l'impératrice d'Autriche,

cette écuyère de grand style, dont les courses la conduisaient, infatigable, jusqu'à Bex. (Je viens de rencontrer, au tournant d'un sentier, un cavalier très proche d'elle, un Wittelsbach : la tradition continue.)

Dans cette plaine du Rhône, Romain Rolland s'entretenait avec Gandhi. Préférant Vevey à Cannes, l'aristocratie russe d'il y a un siècle, quittait en calèche l'*Hôtel des Trois Couronnes* et allait pique-niquer à l'ombre de Chillon. « Les bords de ce lac ont formé l'éternel paysage de mon rêve », écrit une orthodoxe, Anna de Noailles, Roumaine. C'était vrai de tous les Russes du roman russe, mais aussi des auteurs, de Tolstoï qui vivait, il y aura demain cent ans, à Clarens, de Gogol, qui, à Vevey, écrivit les *Ames Mortes*, de Dostoïewsky qui y traça les plus belles pages de l'*Idiot*. Tous font le vœu de Lamartine :

*Puis-je quelquefois dans ton cristal mouillé,*
*Retremper, ô Léman, mon plumage mouillé.*

A l'ombre du bulbe doré de l'église orthodoxe, Tchaïkowsky compose sa *Suite Internationale*. Tous ces Russes voient dans Vevey une autre Crimée, plus à l'abri du tzar. Les Français aussi y viennent, de Hugo à Courbet, y chanter l'ode de la liberté :

*L'amour, la liberté, ces alcyons du monde...*

Les Anglais échangent leurs océans désespérés contre le tranquille Léman et « les eaux troubles de la terre contre un cristal plus pur » dit Childe Harold. Chaque peuple apporte sa part à cette auberge cosmopolite, sa part de rêve. Les Américains y trouvent une Amérique plus élégante et moins neuve. Dans *Daisy Miller*, dont le début se passe aux *Trois Couronnes*, Henry James décrit Vevey comme Newport ou Saratoga. C'est en médire...

⁂

Quittons ces fantômes, ceux de la fiction et ceux de l'histoire, même si, eux, ne nous quittent pas. Et attendons que le théâtral et folklorique Vevey, édifié pour quelques jours, fasse place, pour un quart de siècle, à la cité naïve et au lac qui vibrera bientôt comme un tambourin tendu aux premières bises de l'automne, accompagnant la ronde des feuilles, sur la place du Marché.

PAUL MORAND

# L'ÉCHELLE DE SOIE

par JEAN-LOUIS CURTIS

## I

VERS la fin de l'après-midi, j'allais m'asseoir sur l'escalier de la Trinité-des-Monts, pour une heure de repos dont l'attente avait éclairé mon travail de la journée. L'habitude n'émoussait pas mon ravissement. C'est que j'étais venu vers ces beautés fameuses avec une absence totale de préméditation : il est un dieu pour les cœurs innocents. C'étaient, depuis la fin de la guerre, mes premières vacances ; plus précisément, mon premier séjour à l'étranger. Les Français s'injuriaient dans les journaux. Ils avaient gardé de l'occupation l'usage presque machinal d'une violence inexpiable et ils découvraient dans les romans américains d'une décade précédente les faciles effets de l'impudeur. Cela composait un climat exaspéré dont j'avais malgré moi subi la contagion. Tout à coup, les décors délabrés de Rome m'imposaient un dépaysement moral plus considérable que n'avait pu me le laisser prévoir la modestie du voyage. J'oubliai tout, hors d'être heureux. Le ciel d'août, les fontaines, les pierres rongées jonchant l'herbe des collines au pied des pins et des cyprès, un loisir actif, me dispensaient ce bonheur à une heure de ma vie où j'étais apte enfin à l'accueillir, c'est-à-dire avec dix ans de retard : à vingt ans, je ne l'eusse probablement pas reconnu, mais il semble que ce soit le sort commun. J'étais favorisé : beaucoup de gens ne reconnaissent jamais le bonheur, sous quelque forme qu'il se présente.

Dès l'enfance, j'avais trouvé un charme, ineffable comme tous les charmes, aux gravures anciennes, aux lithographies du siècle dernier, où l'on voit un paysage agreste et solennel, des ruines et des ramures dans une large perspective théâtrale. La finesse du trait, le romantisme

de l'inspiration, la suavité du coloris, j'ai fait plus tard le recensement banal de leurs qualités formelles : pas plus aujourd'hui qu'autrefois, celles-ci ne suffisent à rendre compte d'une grâce, d'un état de grâce où me plongent aussi les toiles de Poussin, de Claude Gelée, ou encore, à un degré plus faible, les temples dont Hubert Robert a peint les restes feuillus. Il s'agit d'une élection spontanée, d'une rencontre tout à fait personnelle avec un monde poétique dont l'exquise stylisation et la surhumaine douceur ne cesseront jamais de me subjuguer. Il y a là sans doute quelque puérilité, du « mauvais goût » ? mais qu'importe, si cette puérilité m'est féconde. Dans cette prédilection, un analyste décélerait aussi le refus de mon siècle, le recours aux aimables fictions des bergeries. J'accepte docilement le verdict et continue d'aimer les gravures anciennes. Gâtée par le vrombissement de ces machines vertes que chevauchent si volontiers les jeunes Italiens, la campagne romaine ressemblait pourtant à une province de cette patrie imaginaire ; et aussi le Palatin, îlot de silence et de paix arcadienne ; et telle petite place ignorée des touristes, où se prélasse, à la tombée du jour, un peuple naïf et pittoresque comme les menus personnages des estampes. Entre six heures et huit heures du soir, la Trinité-des-Monts n'est certes pas ignorée des touristes, mais l'opulence du cadre absorbe ces corps étrangers. Fondus dans une lumière si chaude, mêlés aux grappes de garçons et de filles échelonnées sur les marches, ils ne sont pas plus offensants que les figures de bouffons et de servantes réparties çà et là, parmi les seigneurs en brocart, dans une architecture royale de Véronèse. Les martinets tissent entre les vieux palais ocre et rose un vertigineux réseau de trajectoires. Leurs cris sont les mêmes que ceux des gamins ébouriffés se poursuivant du haut en bas de l'escalier monumental, n'interrompant leurs courses que le temps d'aller boire à la fontaine du Bernin, les mains unies en conque, figés soudain dans une pose gracieuse d'orant ou de pâtre. Les pierres et les visages baignent dans la même gloire dorée ; des séminaristes allemands, en soutane écarlate, un reste de soleil accroché à leurs boucles rousses, montent lentement vers le sanctuaire avec la dignité de jeunes prêtres Flamines.

Je reconnus Anne tout de suite. Elle était changée cependant. L'adolescente aux joues rondes que j'avais connue autrefois était devenue cette jeune femme flexible. L'éventualité d'une rencontre me contrariait un peu. La solitude, une disponibilité absolue faisaient le prix de mon séjour. Il importait que je fusse libre d'obligations, même passagères, et je ne souhaitais d'autres interlocuteurs que les boutiquiers, les gardiens de musée, le « cameriere » qui me servait à l'hôtel, des inconnus anonymes. Anne venait vers moi sans me voir. Son regard errait parmi les groupes oisifs, comme si elle eût cherché une place ; mais ses yeux reflétaient un sentiment que je n'y avais jamais décelé autrefois, une acuité inquiète, quelque chose d'inquisiteur, je n'ose pas dire, de corrosif. Des hommes levaient la tête à son passage, la dévisageaient avec

la charmante franchise des Latins qui ne lésinent pas sur l'admiration. Les mots de « jolie fille » seraient peut-être inadéquats pour Anne. Sa fine silhouette, ses traits ont assez grand air. Elle était maintenant à ma hauteur et je ne bougeais pas, feignant d'être absorbé par la contemplation de la fontaine sur la place. A sa brusque immobilité, je sentis qu'elle m'avait reconnu. Presque aussitôt, je l'entendis prononcer mon nom. Sa voix était restée la même, je l'aurais identifiée entre mille.

Nous nous étions connus, Anne et moi, la dernière année de l'occupation, à R., ville du Nord que balayait, au cœur de l'été, une bise sibérienne. Elle était liée avec des jeunes gens logés à mon hôtel qui m'avaient admis dans leur groupe, bien que je n'eusse plus leur âge ni presque rien de commun avec eux ; mais l'extrême aridité de l'époque (et de la ville) avait réuni les naufragés que nous étions. Aussi dépourvus d'argent que d'ingéniosité, notre hantise la plus constante était la nourriture : nous ne cessions pas d'avoir faim. Anne nous prit en pitié. Elle vivait avec son père dans une vieille maison bourgeoise où tout respirait le bien-être. Elle nous y recevait souvent, nous gavait de pâtés et de tartines. Les tartines d'Anne ont illuminé ma vie à R. Nous en parlions en termes dévôts. De temps à autre, les garçons réunissaient leurs ressources pour offrir à leur amie une petite soirée dans ma chambre, la plus décente, ou la moins sordide, de l'hôtel. Une bouteille de calvados, des cigarettes, les disques de Charlie Kunz constituaient l'essentiel du programme. La sirène de l'alerte interrompait fréquemment la fête, nous envoyait dare-dare dans les caves, où la propriétaire de l'établissement s'était déjà réfugiée avec la servante, la grand'mère et quelques voisins. Sous les sifflements, le fracas des bombes, la grosse dame tremblait comme un bloc de gélatine, pressait contre son cœur, avec ses petites mains dodues, le coffret contenant les bijoux de famille et les titres. Compte tenu de la peur physique qui, parfois, lors d'une secousse trop proche, crispait nos nerfs, nous étions assez jeunes et assez étourdis pour apprécier le désordre fantastique, l'imprévu que ces bombardements hebdomadaires mettaient dans notre existence. Le provisoire est un état où je me suis complu quand j'étais jeune ; c'est pour cette raison que j'ai goûté mes passages dans l'armée française. Il arrivait aussi, l'alerte passée, que nous fussions réquisitionnés par les autorités locales pour déblayer les décombres, dégager les blessés, à la lueur de torches électriques. Au cours de ces travaux, j'avais remarqué la maîtrise d'Anne, sa bonne tenue devant tel spectacle atroce qui faisait fuir, autour de nous, des femmes hagardes. Une nuit, nous apprîmes que sa maison avait été bombardée et que son père était mort.

Le lendemain matin, je rencontrai Anne à l'hôpital, où l'on avait déposé les cadavres. Son visage était pâle et tiré, mais sans larmes. Je pénétrai à sa suite dans la pièce faisant office de morgue : une salle voûtée, aux énormes piliers de granit — l'hôpital de R est une ancienne abbaye. Là se dressaient cinq tréteaux parallèles, chacun supportant un corps

allongé recouvert par un drap de lit. Le portier désigna du doigt l'un des tréteaux. Anne s'en approcha. Elle tendit la main vers l'endroit où se devinait, sous l'étoffe, la forme d'une tête. Cette main hésitait ; puis, d'un geste gauche, elle retira le drap.

Je dus soutenir Anne pour l'aider à quitter la salle. L'air libre lui redonna quelque force. Je la ramenai chez un avocat de la ville, ami de son père. Le surlendemain, elle partait pour Paris où l'accueillaient des cousins. Nous ne la revîmes plus.

Anne m'avait témoigné, non pas plus d'amitié qu'à nos compagnons, mais une amitié d'un autre ordre, peut-être simplement parce que j'étais l'aîné et qu'il y avait en elle une part de gravité avec quoi je pouvais m'accorder. Sans s'abandonner à des confidences que je ne sollicitais d'ailleurs pas, elle me parlait assez librement de ses goûts, de ses lectures. Après deux années de désœuvrement, elle envisageait de préparer, la guerre finie, quelque diplôme d'art ou autre tricotage universitaire pour jeunes filles. Elle avait un esprit prompt, un mélange de réserve et de vivacité, une aptitude à changer d'humeur presque sans transition. Enfin, je l'estimais bien. Le ton de nos réunions garçonnières n'était pas toujours des plus raffinés. Nous réagissions à la morne sottise de l'époque par une gaieté assez rude. Anne se prêtait au jeu avec bonhomie. (Du reste, nous étions plus retenus en sa présence.) Parfois je voyais une ombre rapide se poser sur son visage, figer son rire. L'espace de quelques secondes, elle nous regardait comme si nous fussions des étrangers, même Jacques, le plus jeune d'entre nous, qu'elle caressait parfois comme on flatte un petit animal familier ; il ne manquait pas d'une gentillesse pataude. Puis, elle nous revenait : son absence n'avait duré qu'un éclair, j'étais sans doute le seul à m'en être aperçu. Je devinais chez Anne des ombres, la tristesse diffuse qui, chez certains êtres, est le revers d'un appétit farouche de la vie.

Quand elle m'interpella, sur l'escalier de la Trinité-des-Monts, je n'aurais pu décider si la rencontre lui plaisait ou pas : ses manières étaient parfaites. Je crains d'avoir été moins naturel qu'elle dans l'expression de ma surprise. Elle avait parlé la première, je constatai qu'elle employait le « vous », alors que nous nous étions tutoyés cinq ans plus tôt. J'enregistrai l'indice et ne fis rien pour retrouver le niveau de notre ancienne familiarité. Nous échangeâmes les informations ordinaires des gens qui se sont perdus de vue depuis longtemps. J'appris qu'elle était à Rome depuis trois jours, seule. Je la savais éprise de la ville et du pays, où son père et elle avaient séjourné plusieurs fois avant la guerre. Nous décidâmes de nous retrouver deux heures plus tard chez Alfredo pour dîner. Je passai à l'hôtel changer de vêtements. J'étais indécis sur le plaisir que me donnerait cette soirée. Le souvenir d'Anne à R. m'était agréable ; mais nous avons beaucoup de souvenirs. De quinze à trente ans, nous traînons après nous un cortège sans cesse grossi d'amitiés plus ou moins hasardeuses, dont quelques-unes seulement méritent de survivre

Je parvenais à l'âge des choix sévères, où l'imminence d'un lien nouveau (ou renoué) inquiète plutôt qu'elle ne séduit.

Le dîner fut plaisant. Bien entendu, nous parlions surtout de R. et de nos compagnons. Je n'aime pas beaucoup le mot « camaraderie », à cause de l'usage qu'on en fait, comme du mot « fraternité » — pour le mot « amour », n'insistons pas : il a été galvaudé dès le lendemain de son invention — j'aime peu le mot « camaraderie », mais il me faut bien reconnaître que j'ai connu et très fortement apprécié ce qu'il désigne — il y a eu des époques où la camaraderie a été vraiment le sel de ma vie : pendant la guerre, par exemple, cela va de soi ; et puis aussi à R. Nous étions très joliment dévoués les uns aux autres, sans prédilection pour aucun, sans que personne fût privilégié. Un vrai sentiment collectif. Cela existe, à la faveur de certaines circonstances, et lorsqu'il n'y a pas de grands intérêts en jeu. Enfin, il faut être jeune et démuni, comme les soldats justement. Je crois que Anne avait conscience que c'était là une chose assez vivante, plutôt aimable ; et nous bavardions sans contrainte. Vers le milieu du dîner, je flairai une certaine altération de l' « atmosphère » (comme on dit) et qu'un élément nouveau allait apparaître. Anne m'annonça qu'elle était fiancée. Je connaissais Gérard. Je l'avais vu chez Anne une fois. C'était un jeune homme fin, un peu guindé, un long visage aigu, le cheveu pâle, des mains admirables. Je me souvenais de l'avoir trouvé hautain : c'est sans doute qu'il se sentait gêné au milieu de nous (nous, je veux dire les invités ; pas Anne) et qu'il avait l'impression de perdre son temps. Comme si elle devinait ma pensée, Anne sourit :

— Vous ne l'aimiez pas, dit-elle. Il est gentil, vous savez. C'est un garçon très sensible, donc un peu gauche ; et le genre d'éducation qu'il a reçue lui a donné une froideur apparente.

Je protestai faiblement de mon innocence. Un détail me revenait en mémoire : nous avions, Jacques et moi, taquiné notre amie sur l'attachement visible que Gérard lui manifestait. Je m'étais amusé à imiter les intonations un peu salonnières du jeune homme, pastichant son vocabulaire et ses tours de phrase. Je le répète, notre groupe ne péchait point par excès de distinction : les élégances de Gérard nous avaient indisposés. Les petits besogneux que nous étions, obsédés à cette époque par l'unique souci de se défendre contre la faim et le froid, ne pardonnaient pas à Gérard l'aisance de sa famille (parmi les plus riches de cette province), l'excellente qualité de ses tweeds, et enfin de savoir jouer au golf. Au vrai, il nous intimidait. Aucun de nous n'était assez ferme pour lui vouer une animosité consistante, ni assez humanitaire pour honnir en sa personne le symbole d'une classe privilégiée. Si j'avais pu le mieux connaître, j'aurais assurément trouvé bien du charme à son commerce : j'avais en somme plus de parenté morale avec lui qu'avec mes compagnons. Une visite unique, trop courte et trop embarrassée de part et d'autre, ne nous permit pas de former une juste appréciation de ses mérites. Puis, Anne était notre amie, elle était « nôtre », nous l'avions annexée. Nous étions

fiers d'elle et souffrions mal un partage : notre grosse camaraderie avait les rigueurs, les susceptibilités ombrageuses de l'amour. Donc, je raillai, sans insistance et, Dieu merci, sans méchanceté, les façons de Gérard, son langage. Anne souriait. La taquinerie ne la froissait pas le moins du monde. Il nous parut évident qu'elle n'aimait pas Gérard, ou du moins, qu'elle l'aimait comme on aime les gens avec qui l'on entretient des relations mondaines : ils se connaissaient depuis longtemps, leurs familles « se voyaient » beaucoup...

Ce soir, à Rome, lorsque Anne cita le nom de Gérard, ni son accent ni son air ne suggéraient un changement, une évolution très sensibles de ses sentiments à l'égard du jeune homme.

— Nous étions surtout jaloux de lui, dis-je en réponse à sa remarque. Un monsieur qui savait tant de choses, qui avait tout lu, voyagé à travers toute l'Europe... Il nous faisait sentir cruellement notre insignifiance.

Anne souriait toujours. Après quelques minutes de cordialité un peu tendue, la chaleur des mets italiens nous aidait à retrouver l'aisance d'autrefois. Je félicitai Anne, lui dis les vœux que je formais pour elle. Il y eut un très bref silence à peine gêné ; puis nous nous élançâmes tous deux, avec une vive animation, sur des sujets moins personnels. L'ombre de Gérard glissait dans un arrière-plan où, je ne sais pourquoi (ou plutôt, je le sais fort bien aujourd'hui), j'avais l'impression qu'il était souhaitable qu'elle demeurât. Anne but une gorgée de vin, un de ces vins du Latium, blonds et nerveux, avec un petit goût de myrtille.

— J'aime ce pays, dit-elle. Il est païen. Comme ce Frascati. C'est un pays où il ne faut pas vieillir, parce que le paganisme est fait pour la jeunesse et seulement pour elle.

Cette pensée n'était pas d'une originalité saisissante, mais nous étions si peu intellectuels l'un et l'autre... Nous ne « pensions », qu'absolument forcés... Du reste, la remarque m'intéressait, non en elle-même, mais par référence à ce qui avait été dit un peu plus tôt.

— Je suis venue ici, continuait Anne, voici deux ans, avec Gérard et un jeune couple de nos amis. La Campanie, vous connaissez sans doute ? Capri est pourrie d'affreux hommes en chemisettes roses et de sottes femmes qui vont nu-pieds avec des bracelets d'or autour des chevilles ; mais c'est joli à vous couper le souffle. Naples est une merveilleuse guenille rongée par la mer et le soleil, pleine de médailles antiques circulant dans les rues et qui vous sourient ; et puis ces petits ports accrochés à la montagne le long de la côte, Positano, Amalfi., Sorrente... », une petite pause, « Ascoli... »

Sa voix avait à peine appuyé sur le dernier nom. Son regard papillota comme s'il eût évité de rencontrer le mien. Il me sembla que le petit port inconnu avait été cité à dessein. Anne ne me demandait pas d'interpréter ce signe, parce que c'était un signe qu'elle s'adressait à elle-même. Insérer dans des propos indifférents une allusion pour soi seul compréhensible avive d'une façon étrange la conscience de notre vie intérieure, de notre

inaliénable autonomie ; amorce en même temps comme une fugitive et stérile complicité. Je reconnaissais au passage ce jeu feutré de sybarite, où se conjuguent les voluptés du silence et celles du dévoilement.

Je m'interdis de poser à mon amie une question qui, à ce tournant de l'entretien, eût pourtant paru très naturelle : Gérard n'avait-il pu l'accompagner cette fois ? Anne me regarda et avant même qu'elle eût prononcé un mot, je compris qu'elle allait m'éclairer sur ce point. Décidément, j'étais lisible à l'œil nu.

— Gérard, dit-elle, est empêché en ce moment par ses fonctions auprès de (ici, le nom d'un de nos ministres). Il ne lui a pas été possible de se libérer, en raison de la conférence importante que vous savez. Je suis donc venue seule. Je voulais venir...

Après une hésitation, elle ajouta :

— Ceci sera sans doute mon dernier séjour dans ce pays.

Je ne regrettai plus d'avoir rencontré Anne. Une curiosité s'emparait de moi, alertait mes puissances d'attention. Qu'on veuille bien ne pas songer à l'affût professionnel du littérateur flairant un « document humain ». Je ne suis pas un homme à carnets de notes. Sans doute ne puis-je faire que je ne voie les choses sous une certaine optique un peu faussée peut-être, qui relève, aussi bien que de la perception immédiate, de l'imagination, du système, d'un goût de l'hypothèse. Mais, dans la spontanéité quotidienne, l'idée d'une « utilisation » à des fins livresques m'est heureusement étrangère ; du moins ne s'impose-t-elle pas d'une façon impérative. Mon intérêt est désintéressé. Il se trouve que les vivants sont ce que j'ai trouvé de plus passionnant dans la vie, c'est tout.

Aussi bien ne pouvais-je prévoir que je raconterais un jour, cinq ou six ans plus tard, l'histoire d'Anne. Des circonstances récentes m'autorisent à divulguer sans indiscrétion ce récit, où il suffit désormais de changer les noms propres et quelques accidents extérieurs pour rendre plus qu'improbable une identification quelconque.

Ce ne fut pas ce soir-là, chez Alfredo, mais environ une semaine après, qu'Anne me raconta un épisode de sa vie, banal en soi et qui, vécu par d'autres, aurait pu s'entacher de trivialité. Les actes sont indifférents. Seule leur réfraction à travers un cœur et une intelligence leur donne un prix. Dans le récit qui m'était fait, les gestes se laissaient à peine entrevoir, nimbés par la grâce poignante avec quoi l'amour froisse les visages et les corps de vingt ans, quand ces corps et ces visages sont nobles. Ce n'étaient pas des gestes qu'on évoquait, mais leur approche ou leur sillage. Rien n'égale les violences de la pudeur. La réserve d'Anne, le contrôle de son expression dépassaient involontairement les libertés où se fût abandonnée une confidence moins soucieuse de ses limites et de sa forme.

Je ne prétendrai pas que, de cette confidence, le récit qu'on va lire est une transcription pure et simple. La littérature est faite de conventions, mais c'en est une singulière que de feindre la fidélité en ces sortes de

choses. L'approche incertaine, les à peu près, temps morts, oublis et repentirs d'une narration orale ne sont pas transmissibles au langage écrit sans qu'intervienne une volonté d'éclaircissement et de mise en ordre. L'écrivain élabore ; il essaie d'atteindre à une authenticité plus décisive que celle de la vie, l'authenticité de l'art. Je me suis cependant efforcé de restituer, à défaut de l'exactitude littérale, la coloration individuelle de ce qui me fut raconté.

Je revois Anne, cet après-midi, assise dans l'herbe, les jambes repliées sous elle, les mains posées sur ses genoux. L'attention amicale qu'elle devinait chez moi l'invitait à parler d'une expérience qui prolongeait en elle des échos insistants, et dont la confession était appelée à opérer peut-être les effets d'un exorcisme. Anne avait moins d'empire sur ses traits que sur ses paroles. Ce beau visage pur la trahissait ; il s'y jouait des reflets qui ne venaient pas du ciel au-dessus de nous, ni des cyprès ciselés en noir sur fond d'azur et d'ambre. Sa voix ténue ne heurtait pas un silence grésillant de cigales. De la ville proche, la rumeur ne nous parvenait qu'assourdie, sur la haute colline où nous avions cherché refuge. Très loin, en contrebas, j'apercevais un champ de pierres brunes que broutaient avec une ruminante lenteur trois personnages minuscules et gauches, pareils à ceux des vieilles estampes ; je voyais des colonnes, des frontons mutilés ; jusqu'à l'horizon des monts Albains, jusqu'aux tombeaux et à l'aqueduc qui frangent une route deux fois millénaire, une fusion intime du marbre et du végétal, des frondaisons et des ruines — le paysage qui si mystérieusement rassemble dans ses lignes une certaine idée, mélancolique et fière, de la vie et de la mort, et d'une harmonie possible avec ces puissances primordiales — une certaine idée du bonheur, qui m'était proche. Anne parlait d'un autre paysage, point différent dans son essence, puisqu'il n'était qu'une autre province de la même terre divine, un autre aspect aussi de cette patrie qu'ignorent les généraux et les géographes, mais dont les poètes ont dessiné les contours, et que j'avais reconnue dans les adorables conventions de Poussin, de Claude Gelée, ou des artistes oubliés qui ont apposé à l'angle des lithographies romantiques une signature sans gloire. Son récit fondait pour moi les deux images, de sorte qu'au silence calciné de la colline romaine se superposait le murmure immémorial de la mer, aux nuances pastorales de l'herbe et des cyprès l'éblouissante nudité d'un rivage rocheux, aux parfums de lavande et de thym la saveur amère des algues.

## II

L'année qui suivit l'armistice, dit Anne, une lassitude me vint, de la France. Je gardais de l'Italie un souvenir ensoleillé ; j'y avais passé avant la guerre des vacances parfaites. Brusquement, j'eus hâte de retrouver ce soleil et la plénitude des choses naturelles.

Gérard était ce que j'aimais le plus au monde, après l'image de mon

père ; très loin après... Par un fâcheux hasard, il m'aimait. Je crois qu'il avait fixé sur moi son choix dès l'âge de douze ans, avec l'accord tacite de nos familles respectives. Il a été le compagnon très agréable de mon adolescence. N'ayant de l'amour qu'une connaissance théorique, je pouvais à la rigueur prendre pour de l'amour l'affection vive que m'inspirait Gérard. Peut-être n'en est-elle pas si éloignée. Je suppose que le compagnonnage conjugal finit par se confondre avec une espèce de fraternité, du moins dans les meilleurs cas, et je ne serais pas fâchée qu'il en fût ainsi : entre un homme et une femme qui vieillissent ensemble, ce sentiment me semble tout à fait digne. Les convulsions de la passion m'inquiétaient un peu : elles ressemblent trop à une mutuelle destruction, à ces faits divers où parfois elles sombraient. Un jour, j'avais dix-sept ans, Gérard prit ma tête entre ses mains, mes lèvres entre les siennes: son premier baiser d'amoureux après nos innombrables gros baisers d'enfants, à Noël et aux anniversaires. C'était tellement inattendu que je faillis le repousser d'une bourrade, comme si ce baiser eût été une manière de farce un peu saugrenue. Je vis presque aussitôt que ce n'était pas une farce et alors une tristesse m'accabla. Je me dégageai sans trop de brusquerie et détournai la tête. J'étais pétrifiée de confusion. Non, ce n'était pas cela que j'avais jamais attendu de Gérard. Il comprit son échec, ses joues s'empourpraient. Nos regards se rencontrèrent, se confrontèrent en un choc intense et bref où il y avait à la fois une interrogation, un peu de honte et la volonté éperdue de ne rien formuler. La chance fit que quelqu'un entra dans la pièce où nous nous trouvions, diversion bénie qui nous dispensait d'inventer nous-mêmes une sortie de secours.

Je ne suis pas douée pour la coquetterie ; pour la cruauté moins encore Les jours qui suivirent l'incident, je redoublai envers Gérard de gentillesse. Ce n'était pas non plus ce qu'il attendait de moi, mais il sut agréer ce ton. Sans doute s'adressait-il quelques reproches : « il avait été brutal, maladroit, j'étais une très jeune fille »... Des reproches qui avaient l'avantage de le rassurer : quand notre seule maladresse est en cause, non l'indifférence des autres, rien n'est perdu. La dialectique amoureuse est, je suppose, fertile en petits tours de ce genre. Enfin, Gérard est un de ces êtres qui croient en la vertu de la patience, du tact, de la générosité — en la vertu des plus belles vertus. Dans le domaine du cœur, il n'est pas d'un modernisme excessif. Il se rattrape dans celui de l'esprit : sa bibliothèque est très en avance sur ses sentiments.

Plus tard, il me fit l'aveu que je redoutais. C'était plutôt émouvant et je brûlais de lui faire plaisir. Bref, je n'eus pas le courage de le décourager. Je me retranchai derrière de vagues et insincères réticences : je ne songeais pas à m'établir, nous étions trop jeunes, il fallait me laisser le temps de m'habituer à son humeur nouvelle... Tout cela est bien désolant. D'un tacite accord, nous entrâmes dans les infinies délicatesses du statu quo. Nous étions vraiment des âmes d'élite.

Donc, il y a deux ans, je dis à Gérard que je souhaitais passer en Italie les prochaines vacances. (Je lui dis toujours presque tout.) A son expression, je vis clairement qu'il mourait de ne pas m'entendre poursuivre : « Nous y allons ensemble, naturellement. »

— Naturellement, continuai-je, nous y allons ensemble.

Nous avions pour amis un garçon et une fille que nous trouvions, je ne sais trop pourquoi, assez amusants. Ils avaient une exubérance de surface. Quand l'été approcha, Jean-Pierre et Martine nous demandèrent si nous irions à Cannes avec eux. Moins de dix secondes après, ils avaient décidé, en battant des mains, de venir avec nous à Capri. Cette indiscrétion me soulagea. Gérard fit un effort pour paraître charmé. Comme il a de l'entraînement, il le parut, sauf à mes yeux. Je devine les émotions de Gérard sans avoir besoin de le regarder : un certain trouble dans sa voix me renseigne sur l'exact degré de son ennui, de sa détresse. Vieille habitude encore, comme de penser tout haut devant lui. En somme, nos relations, à un détail près, sont éminemment matrimoniales. On se perd en conjectures sur l'importance de certains détails.

J'avais projeté de partir seule pour l'Italie. C'est une petite caravane qui s'ébranla vers la gare de Lyon. Jean-Pierre et Martine emportaient les quinze valises pur porc des grandes transhumances mondaines. « Capri, s'écriaient-ils, ça sera tellement plus drôle que la côte d'Azur ! » Cette épithète, appliquée à un premier séjour en Italie, me dispensera de m'étendre sur Jean-Pierre et Martine. Leur vestiaire est de premier ordre.

Naturellement, nous n'avions pas mis le pied à Capri que j'étais exaspérée par ces deux jeunes vedettes. Un voyage commun met aussitôt en relief ce que les gens ont de pire, ou de meilleur. Dans le cas de nos petits amis, c'était le pire. L'accueil de Capri n'est pas fait pour remettre les nerfs en place. A bord du vaporetto, un gramophone, pendant les deux heures de la traversée, vous roule sans répit des flots de mélodie poisseuse, tout le répertoire napolitain... J'adore *Sole Mio*, bien entendu, quoique Debussy ou Ravel me donnent peut-être des satisfactions plus vives — mais enfin *Sole Mio* est aimable à certaines minutes, non point pendant deux heures d'affilée. Sur le quai de débarquement, trente aboyeurs en casquette galonnée vous arrachent vos bagages et beuglent des noms d'hôtels plus exaltants les uns que les autres : Efebeo, Cesar Augustus, Gaudeamus... On se croirait à Pigalle à onze heures du soir — information de seconde main, car je n'ai jamais vu Pigalle qu'au cinéma. Enfin, tout cela est d'une vulgarité si concertée qu'il faut prendre le parti d'en sourire. Capri, du reste, est un tableau invraisemblable et délicieux. Si l'on y massacrait chaque mois deux douzaines de touristes, ceux-ci finiraient par se faire plus rares et Capri serait alors un séjour tolérable. A condition, bien sûr, d'être parmi les quelques touristes épargnés. Il y a de la fatuité dans ces vues.

Martine enfila des pantalons de corsaire, teignit en vieil or les ongles

de ses pieds, acheta un fume-cigarette de trente centimètres et alla danser chaque soir dans le cabaret le plus élégant du village. Elle y faisait collection de milliardaires — de ceux, du moins, pour qui l'adorable mystère de la féminité existe. Aussi restreint que fût, à Capri, leur nombre, notre groupe se trouva, en peu de jours, renforcé de plusieurs figures nouvelles. De son côté, Jean-Pierre tyrannisait une cour de jeunes femmes pimpantes, dont l'âge s'étageait entre dix-huit et quatre-vingts ans environ. Nous devenions une « bande », dont Martine était l'âme radieuse. Une semaine, je m'amusai de ces personnages impossibles, de leurs propos et de leurs mœurs. Celles-ci étaient anodines, à l'échelle du grand précurseur Tibère : autant que j'en pouvais juger, tout cela se terminait par d'assez crus marchandages. Enfin, une grande facilité et une petite tristesse. Pour Martine, c'était « drôle ». Il y avait parmi nous un crocodile sud-américain enrichi dans le tungstène ou autre phosphate. Presque centenaire, je crois, mais alerte. « Il a une gueule folle, disait Martine, il est sensationnel. » Il avait assurément un beau coup de mâchoire. Le soir, réunis à la terrasse d'un café, sur la place miniature du village, parmi les girandoles d'une fête éternelle — « gaudeamus ! » — nous menions grand bruit, sous l'œil narquois des Capriotes. Le natif de Capri s'appelle un Capriote. Les plus jeunes d'entre eux s'assemblent le soir sur les marches de l'église comme sur les degrés d'un amphithéâtre. Ils assistent au spectacle que leur donnent les étrangers. C'est leur revanche. Une revanche modeste : le sang ne coule pas. Notre cirque les captivait. Il y a dans le mépris des Italiens une douceur fluide qui est ce qu'on peut imaginer de plus insultant. L'âpre raillerie française est du miel en comparaison. Il m'est arrivé, ces soirs-là, surprenant un regard indigène posé sur nous, de rougir jusqu'aux sourcils. Au demeurant, Capri, je le répète, est belle : un village sarrasin, des ruelles étroites entre de hauts murs éblouissants et nus, un rocher convulsif, avec des sentiers qui dévalent à pic dans des criques glaciales. Tout cela, criblé d'orangers, d'oliviers, de lentisques, et la mer alentour, une incroyable carte postale signée par Dieu — en tout cas par Homère. C'est un de ces paysages où l'on pourrait, avec un léger effort d'imagination et quelque complaisance, entrer dans une mythologie flatteuse d' « enfants du soleil » ; mais j'étais mal entraînée à ce jeu un peu trop littéraire pour moi. Du reste, le premier dimanche, j'assistai à la messe : j'aime bien les églises italiennes. Gérard voulut m'accompagner. Martine aussi. Elle fit des commentaires à voix haute, comme dans un salon. Le bedeau avait une « bouille sublime ». Un Christ baroque ne manquait pas d'une certaine « gueule ». L'ensemble se révélait « étonnant ».

Il me devint sensible que je ne pouvais plus supporter nos amis : Jean-Pierre et son cortège de bacchantes, Martine et l'homme des phosphates. Je ne déteste ni la frivolité ni le snobisme, au contraire : j'ai presque toujours vécu dans cet état. Il a ses mérites. Il a même ses profondeurs ; et les gens riches font une compagnie reposante : comme ils

sont les privilégiés de la terre, on se sent dispensé de les aimer, obligation morale qui rend parfois un peu ardu le commerce des pauvres. J'apprécie donc la frivolité, mais lorsqu'elle s'exerce dans un groupe compact, en masse, elle peut devenir aussi exténuante que n'importe quelle discipline collective. Un totalitarisme des futiles serait effroyable. Par chance, il ne semble pas que ce péril menace notre civilisation. Un soir, je méditai de fuir. Un léger différend que j'avais eu la veille avec Gérard m'assurait dans ce projet. Nous nous étions un peu querellés à propos de nos amis, Jean-Pierre, Martine et les autres. Gérard me reprochait des brusqueries, des mutismes. En effet, il avait paru s'habituer à la présence de nos deux petits boute-en-train. Il s'intégrait aisément à la « bande ». J'en conclus, ou voulus en conclure, que son entraînement pour moi subissait une éclipse, mourait peut-être, de la belle mort des amours enfantines. J'en ressentis, ou feignis d'en ressentir, une délivrance. Sur la nature précise de mes sentiments à cette époque, je suis encore dans l'incertitude. Gérard paraissait heureux, riait, s'amusait avec les autres. « Je peux donc, pensais-je, m'escamoter sans remords. » Aussi étrangère que je sois, ou croie être, à la vanité de régner sur les cœurs, je ne le suis peut-être pas aux communes contradictions de mon sexe. En même temps que je puisais dans l'apparente insouciance de Gérard l'autorisation de ma propre disponibilité, une ombre de dépit accentuait-elle ma décision ? Je ne saurais l'affirmer, non plus que le le nier. Ce devait être, en tout cas, un dépit assez furtif. J'écrivis un billet pour Gérard et allai le déposer dans sa chambre pendant son absence. J'allais sortir, quand il parut, à l'improviste.

— Je te croyais au bain avec les autres, dis-je. Je suis venue t'avertir que je vous quittais pour quelques jours, une semaine... J'ai laissé un billet sur la table.

J'avais essayé de donner à ma voix l'accent le plus naturel. Immobile dans l'encadrement de la porte, Gérard me regardait. Il s'avança vers la table, prit le billet et le lut. Il leva la tête.

— Je comprends mal, dit-il.

— C'est pourtant simple. J'ai envie d'être seule pendant quelques jours. Je suppose que j'en ai le droit.

Évidemment, j'aurais dû répondre autre chose. J'ai le tort de me raidir assez vite.

— Tu ne peux pas quitter nos amis ainsi, murmura-t-il.

— Mais oui, je le peux très bien. Invente n'importe quel prétexte, si tu le crois nécessaire. Du reste, Martine trouvera sûrement que cette fuite a « de la gueule ».

Gérard prononça mon nom avec une voix altérée que je connaissais bien.

— Tu ne vas pas en faire un drame, dis-je vivement. J'ai envie d'être seule. C'est tout. Je vous retrouverai ici dans une semaine au plus.

— Pourquoi, dit-il avec difficulté, ne m'avoir pas confié... Pourquoi ce billet ? ce départ brusque ?

Je haussai les épaules.

— C'est plus facile ainsi. Il aurait fallu prendre congé des autres, affronter cette basse-cour en délire... Après tout, je ne suis pas liée à eux, je ne leur dois rien, pas même la politesse.

— Tu n'es pas fâchée contre moi, à cause de notre petite querelle d'hier ?

Il y avait là un espoir que je me devais de détromper, si je souhaitais partir.

— Mais non, voyons, je n'y pensais même pas. Nous nous sommes chamaillés mille fois, quelle importance ?

Il n'ajouta rien, mais son silence était pire que tout. Parce que je sentais près de moi cet appel un peu douloureux, qui n'était pas du chantage mais en offrait l'apparence, je me raidissais. L'accomplissement de mon projet revêtait soudain une importance démesurée : la liberté que je m'étais promise n'avait plus de prix. J'embrassai Gérard sur les joues, essayant de mettre dans ce geste beaucoup de cordialité, une feinte de gaieté qui ne devait pas être bien convaincante. Il s'agissait surtout de « couper court ».

— Le vaporetto part dans vingt minutes. Ne m'accompagne pas, ce n'est pas la peine.

Il parvint à articuler :

— Ton adresse...

— Je ne sais pas encore. Quelque part sur la côte. Je t'enverrai un mot.

Je sortis promptement. Il était resté à la même place, debout contre la table. Courant le long de la rue, je m'efforçai de ne pas voir en moi son visage.

Il faut que j'explique un peu mieux ce qu'est Gérard. J'ai dit que je l'aimais à peu près comme un frère. C'est-à-dire que, jusqu'au jour où il me permit d'entrevoir chez lui autre chose qu'une amitié fraternelle, je ne m'étais jamais interrogée sur mes dispositions à son égard. Il était là. Il faisait partie de mon enfance, de mes souvenirs d'enfance. Je ne songeais guère à l'avenir, mais si, à quinze ans, quelqu'un eût suggéré que cet avenir pourrait être lié à Gérard, j'aurais sans doute accepté facilement cette éventualité : je n'étais pas une fille romanesque. Les études, les jeux, les livres m'absorbaient beaucoup plus que la pensée de l'amour. Mon père m'élevait avec une indulgence et une tendresse infinies. Sa confiance était totale. Personne n'a été plus libre que moi, plus exposée aux désordres de la liberté : j'allais, je venais à ma guise ; et personne n'a été plus préservé. Je vivais auprès de mon père dans un climat moral si honnête, si naturellement clair, que l'idée même de licences furtives ne m'a, je crois, jamais effleurée. Naturellement, j'avais plusieurs camarades masculins. Deux ou trois s'amusaient à me faire la cour. Cela m'amusait aussi, me

flattait sans doute, comme il est naturel ; mais le jeu prenait-il une allure plus sérieuse, j'étais aussitôt partagée entre l'ennui et le fou rire : il faut avouer que le collégien amoureux est un être désopilant. Deux ou trois de mes amies se laissaient aller à quelque dévergondage. Sans les blâmer, je n'éprouvais nulle envie de les suivre sur ce terrain. Un jour, dans une réunion du genre « surprise-party », l'une d'elles, serrée de près par un garçon, se mit à rire. J'entendis le rire gloussant. Je surpris le regard visqueux, coquin et chaviré. Je fus hantée pendant quelques jours par la vision de cette pintade heureuse. Je pensais que l'amour devait être une chose assez laide, si l'on n'y apportait pas — le mot peut faire sourire dans ce contexte, mais il appartenait à mon vocabulaire de collégienne — si l'on n'y apportait pas de la décence, et j'entendais par là un ensemble de qualités spirituelles, comme la tenue, le bon goût, et physiques, comme la fraîcheur. C'est, bien entendu, une vue très étroite des choses, une vue de collégienne. Presque tous les adolescents, dit-on, passent par une crise d'angélisme. La mienne a duré longtemps... Tout cela peut expliquer comment j'envisageais sans déplaisir la perspective, encore lointaine, d'épouser Gérard : il continuerait d'être le compagnon familier, rassurant. Le jour où il me donna ce baiser d'amoureux, je cessai d'être rassurée.

Ce qui précède semble indiquer une « pureté » (c'est le terme traditionnel, je crois) sans compromission. Pourtant, il m'arrivait d'être troublée, d'une façon assez fugitive, par le charme de certains de mes amis, et j'ai lieu de croire que ma « pureté » relevait d'une exigence esthétique beaucoup plus que d'une discipline morale.

Je n'ai jamais questionné Gérard sur sa vie privée. J'incline à croire qu'il a eu « des aventures ». Plusieurs de mes amies lui trouvaient de l'attrait. Je les approuvais hautement, sans me douter que nous n'entendions pas le mot de la même manière. L'attrait de Gérard, pour moi, c'était sa distinction, son intelligence, la coupe de ses costumes. Je soupçonne qu'il n'était pas question de cela pour mes petites amies. Je sais que Gérard a été lié pendant un an ou deux avec une jeune femme de R. qui ne faisait pas mystère de ses faiblesses. J'avais de la sympathie pour elle, parce qu'elle était jolie, rieuse et bonne. Un jour, quelqu'un, en ma présence, plaisanta Gérard sur son assiduité auprès de cette personne. Il rougit et se contenta de hausser les épaules. Il n'est pas homme à publier ses « bonnes fortunes ».

C'est un être assez contradictoire. Qui ne le connaît pas, le prendrait aisément pour un mondain de l'espèce la plus bénigne. Il en présente plusieurs traits. Il dépense beaucoup d'argent pour des envois de fleurs et beaucoup d'ingéniosité dans ses sketches de salon. Il a été dressé à ce manège. Pour lui. la vie sociale existe. Il en respecte pieusement les règles. Cette attitude m'agaçait un peu quelquefois, mais j'en reconnais le mérite. La politesse peut être aussi difficile qu'une ascèse ; elle réclame des nerfs solides, une grande domination de soi. A mes yeux, elle a

l'avantage de vous défendre contre la veulerie. Je n'ai jamais surpris Gérard en flagrant délit de négligence, vestimentaire ou morale. C'est assez bien. Disons qu'en lui se rencontrent deux types de bonne civilisation : le gentleman et le mondain à la française.

Avec cela, de la gaucherie, une timidité qui tente de se dissimuler sous une parade de pétulance et de désinvolture. Du snobisme aussi, source habituelle de nos menues chamailleries. Sensible, généreux, il ne prise que des livres étriqués, artificiels, une poésie de laboratoire ou de serre chaude. Ce doux raffole de littérature dite cruelle. Puis, les interdits foudroyants, les exclusives, les superlatifs, les paradoxes, toutes les rengaine des salons : « Un film tout simplement exquis. » « Mais cet homme est monstrueux, chère amie, abject ! Non, je vous assure qu'il n'est pas humain. » « Vous ne connaissez pas Thomas Love Peacock ? Lisez-le immédiatement, barricadez-vous chez vous pendant vingt-quatre heures, coupez le téléphone et lisez *l'Abbaye du Cauchemar*. Mais il n'y a que Peacock dans tout le XIXe siècle anglais, voyons ! Tout est là-dedans : Wilde, Anatole France, Norman Douglas, Huxley, tout ! Qu'on ignore Peacock en France est simplement insensé », etc. Parfois, ce jeu me divertit. A d'autres moments, il m'exténue. Si j'ajoute qu'un mois avant la Libération, à la suite d'activités que je n'avais jamais soupçonnées, Gérard a été arrêté par une des polices franco-allemandes, qu'il a été battu jusqu'au sang, emprisonné, affamé — je le croyais alors en Provence, chez des parents — et que je n'ai appris l'histoire qu'indirectement, plus tard, par l'officier qui l'avait délivré, Gérard lui-même ne m'en ayant soufflé mot, on essaiera de rassembler toutes les pièces, bonté, affectation, courage, snobisme intellectuel, timidité, de ce puzzle psychologique, mais je doute que l'on puisse les emboîter très exactement l'un dans l'autre. J'ai cru deviner aussi que Gérard souffrait de n'être pas beau — enfin, de cette beauté classique dont on peut rêver à vingt ans. La conscience d'une telle frustation pourrait expliquer plusieurs choses : gaucherie, sensibilité, fausse assurance, mais il est sans doute trop simple de ramener tous les caractères d'un être à un seul dénominateur commun. La machine humaine ne se démonte pas si facilement.

Gérard tenait donc dans ma vie une grande place. Plus grande encore, après la disparition de mon père. De ce dernier, je n'avais jamais su imaginer l'absence. Un matin, à l'hôpital de R., je dévoilai cette face terrible que je n'avais pas prévue : ces yeux vides, cette bouche avarement close sur le profond secret des morts, cette peau où commençaient à s'exercer des ravages inconnus. Il y eut une stupeur, un déchirement ; puis le chagrin d'une enfant qui regrette d'avoir si mal exprimé son amour. On sait quels remords, quels lancinant reproches s'attachent à la tristesse d'un deuil. Il y eut aussi, informulée, mais aveuglante comme une soleil noir qui se lèverait soudain sur mes jours, la certitude de ma propre fin, de la Fin. J'entrai dans cette connaissance avec la gravité qui

sied aux ordalies d'une initiation ou aux rites d'un sacre. Désormais, je savais comptées chaque pulsation de mon cœur, chaque seconde d'un temps irréversible. Le monde avait changé. Dans cette fulguration nouvelle, certains fragments s'en étaient recroquevillés et dissous, comme si les eût corrodés un puissant acide. Je découvrais que mes anciennes mesures étaient fausses ; les choses ne pesaient plus le même poids qu'avant. Mon regard s'était chargé d'une insolite clairvoyance. Des gens, autour de moi, redevinrent d'un coup les figurants inutiles qu'ils n'avaient jamais cessé d'être. Je n'eus pas besoin de les écarter : ils s'étaient réduits naturellement à l'existence discrète des ombres. Cela faisait une grande simplification, c'est-à-dire l'ébauche déjà d'une grande solitude. Gérard me restait.

« Egoïsme », « individualisme », mots sommaires qui désignent ce qu'on veut bien leur faire désigner. Je n'étais pas animée par une sauvage affirmation de moi-même : je distinguais assez nettement mon insignifiance. Mais si ma vie ne valait pas grand'chose, rien ne valait ma vie. J'ai lu cette formule dans un auteur contemporain. Je la trouve tout à fait convaincante. Je remis donc à leur place, dans une hiérarchie peut-être hasardeuse mais qui provisoirement me satisfaisait, des entités, des êtres moraux, à qui l'on accorde souvent une sorte de formidable et intangible autonomie : la patrie, par exemple. J'aimais la mienne et me reconnaissais envers elle des obligations que j'étais disposée à remplir. Mais je ne croyais plus qu'elle fût une fin suffisante. Un dosage de ses intérêts et des miens me parut devoir être, dans l'ordinaire des jours, un parti pris raisonnable. Ainsi de beaucoup d'autres notions. Ayant découvert que le trajet qu'il me restait à parcourir était court, je ne voulais plus m'encombrer de bagages. On en a toujours trop.

Sans doute ces vues s'altéreraient avec l'âge. Les vieilles personnes sont résignées, souvent sereines. Elles se passionnent pour les objets les plus vains, et c'est très sage. A mesure que j'approcherais de ma mort, j'oublierais, moi aussi, que j'étais mortelle. Mais j'avais vingt-trois ans et je n'oubliais rien.

Gérard et moi, nous vivions à Paris dans une intimité presque quotidienne. Il me contraignit à travailler, m'inscrivit à son école. Nous prenions des notes ensemble. Pendant quelques mois, j'ai pensé le plus grand bien de l'économie politique, spéculation qui a des côtés assez palpitants. Gérard m'accompagnait aussi à des concerts, au théâtre. Son affection s'était faite protectrice et plus tendre, sans qu'un mot de tendresse fût jamais prononcé. Pour lui, ce fut une époque heureuse.

La lumière de la baie napolitaine fut lente à dissiper mon remords, mon malaise d'avoir abandonné Gérard. Je me sentais coupable. Faire souffrir, fût-ce malgré moi — mais est-ce jamais malgré soi ? — ceux qui vous aiment, m'a toujours gênée comme une indécence. J'envie la tranquillité des âmes fortes. Une de mes amies repoussa, un jour, avec

assez de brutale franchise, un aveu. « Non, me disait-elle ensuite, il ne faut pas, sur ce terrain, céder à la pitié, à je ne sais quelle délicatesse. Les gens qu'on n'aime pas et qui vous aiment vous coûtent beaucoup de temps et une grande usure nerveuse. La personne qui aime et celle qui est aimée sombrent dans une égale misère. Au bout du compte, il ne reste qu'une âpre rancune réciproque. A ce jeu de dupes, on a tout à perdre. » Sans doute avait-elle raison ? J'étais loin d'atteindre à tant de fermeté.

J'attendais ces heures de solitude, de silence intérieur. Je n'avais pas eu jusqu'alors l'occasion de les vivre. J'en étais curieuse. Dès mon départ de Capri, il m'apparut que la solitude demandait un entraînement, comme tous les exercices spirituels. Le premier réflexe est de panique devant l'ennui, le vide. Il faut ensuite discipliner ce bruissement de pensées éparses, cette confusion sans beauté et sans fruit. On tente d'aller à la rencontre de soi-même ; cela revient à se faire exister, poursuivre une ombre évasive. J'essayai tout d'abord d'apprivoiser la solitude en me laissant imprégner par le reflet de ces objets simples qui n'exigent pas de réponse : la mer, le soleil, un rivage de sable ou de rocher. Je demeurai deux jours à Naples, pour revoir quelques bronzes du musée et me perdre dans la cohue méditerranéenne. La foule latine a quelque chose de chaleureux, de vivifiant. Puis je traversai sans m'arrêter les étapes de la côte campanienne : Positano, Sorrente, Amalfi, Castelamarre. Ces villes charmantes sont un peu trop savamment organisées pour le tourisme. Je rencontrai enfin une bourgade sans caractère ; elle avait le mérite d'être à peine mentionnée sur les cartes. L'auberge, blanchie à la chaux, fleurie de pampres, paraissait convenable. La propriétaire me reçut avec des transports. Comme j'avais été avisée, dit-elle, de ne point m'arrêter à Castelamarre, à Saliente. Ici, c'était le paradis sur terre. Une vue sur le golfe, unique dans toute la région. Une église bellissime et si ancienne que le curé lui-même, homme d'un savoir incomparable, n'aurait pu en dire l'ancienneté. « Plus vieille que le Christ », m'assura-t-elle. Une tombe païenne, aussi, sur les hauteurs. Une « grotte d'azur » auprès de quoi celle de Capri n'était qu'un attrape-nigaud. Je ne devais pas manquer de la visiter dès le lendemain. Un vin qu'on ne devrait boire qu'à genoux. Telles étaient les moindres merveilles de la bellissime cité où j'avais eu le flair de descendre. Et que voudrais-je pour dîner ? Une friture de seiches ? Une pizza farcie des plus succulentes olives ? La bellissime demoiselle n'avait qu'à ordonner : tout se soumettrait.

Le matin suivant, Antonella (c'était son nom) me servit un délicieux café au lait, des fruits.

— La barque est prête, dit-elle. Elle vous attend.

— Quelle barque ?

— Celle que vous avez commandée hier, pour aller voir la grotte d'azur.

Je n'avais pas souvenir d'avoir exprimé le moindre vœu au sujet d'une grotte quelconque. Mais une promenade en mer serait agréable. Connais-

sant les coutumes campaniennes, je m'informai seulement du prix. Il était raisonnable.

Le batelier me fit un accueil aussi affable qu'Antonella ; aussi un ou deux compliments sur mon apparence : façon italienne de dire bonjour aux dames. Deux coussins pas très propres avaient été disposés au fond du bateau. Je m'y étendis paresseusement. Une main sur les paupières pour me protéger du soleil, je répondais par monosyllabes au bavardage de l'homme. L'éclat du jour, sa brûlure me composaient un bien-être indolent où je me sentais fondre. Peu à peu, le babil du batelier s'éparpilla, s'éteignit, et il n'y eut plus que le glissement soyeux du bateau et le clapotis des rames.

— Signorina, dit le batelier, nous sommes arrivés.

J'ouvris les yeux, me levai. J'étais éblouie par la mer et le ciel. Une main prit la mienne pour m'aider à sauter sur le rivage. Une faille noire s'ouvrait devant moi dans le roc, comme la bouche d'un antre sibyllin. La côte napolitaine et les îles du golfe recèlent plusieurs grottes de ce genre. L'eau qui y stagne est d'un bleu minéral, dont la réfraction métamorphose les parois rocheuses en une substance translucide, irréelle. On flotte dans une atmosphère sidérale et sans limites. Il semble que l'on ait changé de planète, ou de règne. Avec la fraîcheur soudaine, un sentiment de mystère presque religieux vous saisit, vous enveloppe. Le batelier était redevenu loquace. N'était-ce pas bellissime ? Cette merveille ne valait-elle pas le voyage ? Sa voix résonnait, alourdie d'échos profonds ; elle avait un timbre jeune, des inflexions un peu gutturales. Il frotta un briquet, en approcha le feu d'un fanal qu'il tenait à la main. Cela devait faire partie du programme. L'eau, les parois de la grotte s'embrasèrent de reflets d'or. Je regardai mon guide. Je le voyais pour la première fois. J'étais interdite. Il leva le fanal à la hauteur de son épaule. Ses yeux, ses dents riaient. « Guarda », s'écria-t-il ; et, balançant le fanal, il désignait l'eau vivante. J'étais fascinée par ses yeux. Il se tut, la gaieté quitta son visage. Il me regarda pesamment, avec une fixité étrange, comme s'il eût voulu déchiffrer une énigme. Je ne sais combien de temps dura cette confrontation muette : même pas cinq secondes peut-être. Sans détourner de moi son regard, sans esquisser un geste, il répéta machinalement, dans un souffle : « Guarda »...

Je fis un pas vers le bord de la crique. Un prodigieux silence était tombé, presque intolérable. Je percevais le battement de mon cœur. Les reflets d'or dansaient sur les roches, sur l'eau. Je m'efforçai de sourire.

— C'est merveilleux, dis-je avec une voix que je reconnus à peine. Je vous remercie. Maintenant nous pouvons sortir.

Pendant le retour, pas un mot ne fut prononcé.

L'après-midi, j'allais sur les hauteurs qui surplombent le village et la mer. Un sentier sinuait entre les rochers, frangé de maigres arbustes à odeur de résine. Le soleil tombait d'aplomb sur moi, implacable comme

la vérité. Il y avait les pierres rouges, le ciel incandescent et, à certaines courbes de chemin, tout à coup la mer immobile dont je recevais en plein visage l'éclaboussement d'azur. Je pensais à l'incident du matin. A mon trouble, je donnais sans honte le nom qui le désigne généralement dans le langage des hommes. J'ai dit ce qui, autrefois, m'avait détournée de céder à des sollicitations que j'avais pu lire dans tel ou tel regard : ce n'était pas la religion, qu'on a négligé de m'enseigner, ni un code traditionnel de bienséances dont les décrets ne m'impressionnent pas beaucoup. Plutôt d'obscures craintes, un retrait devant les facilités communes... Voici toutefois l'explication la plus décisive : personne n'avait encore suscité en moi une émotion assez impérieuse.

Cette émotion qui m'avait investie avec tant de force, le matin, dans la grotte, j'en sentais refluer sur mon cœur les ondes bouleversantes. Il me semblait que j'accédais à la clarté d'une aube originelle, rayonnante de la pure évidence des choses : l'évidence de la mer et du sable, du soleil et des fleurs. Tout était simple. Je revoyais, je caressais en moi-même le visage de l'inconnu ? Était-il beau ? Les critères de la beauté sont incertains. Il avait surtout l'éclat des matières précieuses et lisses, comme l'or, la nacre, le bronze, avivé par la pulsation d'un jeune sang. Il respirait une miraculeuse innocence de vivre. A cette vie, à cette innocence, je désirais m'abreuver. Rien n'était plus élémentaire que mon trouble ; et rien, je crois, ne ressemblait moins à l'attente d'une débauche. Ce batelier, cet homme, cet enfant de mon âge, je l'aimais déjà tendrement.

La « tombe païenne » dont avait parlé Antonella se trouvait au bord du chemin : fragment informe d'une stèle funéraire latine. Je me penchai, je parvins à déchiffrer une lettre gravée, *i* ou *j*, et puis, après un intervallée rongé par l'érosion, une autre lettre qui pouvait à la rigueur passer pour un *a* ; et je décidai que ce devait être Julia, une femme, une jeune fille. Était-ce le ciel si pur ? la mer dont me harcelait le sourire ? ou l'aridité sans âge de cette colline offerte à l'embrasement du soleil ? l'âcre parfum brûlé des plantes agrestes ? ou l'éclat d'un visage dans mon cœur ? Je sentis mes yeux s'emplir de larmes, mais c'était une exaltation paisible : comme si j'avais atteint d'un coup, sans effort, le secret le plus profond de la vie, ou plutôt, car il ne s'agissait pas d'un secret, mais au contraire d'une certitude informulable, comme si je m'étais confondue avec la vie même, avec son éternelle essence, de sorte que la pensée de ma mort perdait soudain sa pointe et son amertume, s'égalisait dans la tendre acceptation du monde ; et je me surpris à effleurer avec la main la stèle chaude, le nom effacé de la petite morte si proche de moi, qui avait, elle aussi, deux mille ans plus tôt, un instant plus tôt, regardé la mer et le soleil de cette même colline — comme si je n'avais pu communiquer le tressaillement de ma joie, un peu de ma chaleur à ses pauvres cendres. Je me dis ensuite que c'étaient là sans doute des lieux communs méprisables, des chimères sans consistance, et que, d'ailleurs, la tombe était celle, non d'une jeune fille, mais d'un général probable-

ment, ou d'un collecteur d'impôts ; mais peu importait, puisque j'étais réconciliée, puisque j'étais heureuse.

Je revins lentement vers le village. Je voudrais restituer avec précision les pensées, les projets qui s'ébauchaient et se défaisaient alors en moi : quelle idée je me formais d'une liaison possible, probable, quelles fins je lui assignais, quel poids, quelle place dans ma vie. Il me semble que de telles questions ne se posèrent pas à ce moment, parce que j'étais absorbée par l'immédiat, par le bonheur simple de la minute présente. Je peux affirmer que je ne prononçai pas intérieurement le terme brutal d' « aventure » : je n'étais pas assez cynique pour cela ; du moins, un entraînement préalable me manquait-il... Mais je n'étais pas non plus assez naïve pour fonder sur mon sentiment actuel une rêverie de durée : les mots « toute la vie », si chers, dit-on, aux amants, si inséparables, paraît-il, des commencements d'un amour, ne me vinrent pas à l'esprit, pas plus que le mot « aventure ». Peut-être n'ai-je pas lu assez de romans ? Cette illusion de pérennité, ces protestations mutuelles, cette foi, pourtant démentie depuis l'aube du monde par l'histoire de millions de couples, en une permanence inaltérable de la passion, jour après jour, comme si le temps perdait sur le cœur et le corps des amants son pouvoir destructeur : je n'ai jamais pu, je ne pourrai jamais les faire miennes. La fidélité sans doute existe, mais comme un serment, non comme une grâce. Quelqu'un m'eût demandé : « Croyez-vous que vous aimerez toujours cet homme ? que vous vivrez toujours avec lui ? » j'aurais aussitôt répondu « non », avec presque de l'effroi peut-être. Mais la question, je le répète, ne fut posée par personne ; je ne me la posai pas non plus. Seul comptait l'éblouissement de l'heure. Je hâtai le pas en direction du village, dont j'apercevais déjà, cent pieds au-dessous, groupées comme des moutons sur l'escarpement rocheux, les maisons blanchies à la chaux, les toits de tuiles. L'une de ces maisons était celle du batelier. Il était là, tout près, à un jet de pierre. Une joie bondissante me fit courir le long du chemin. Brusquement, j'avais envie de contempler mon image dans un miroir.

Après le déjeuner, j'allai vers le centre de la bourgade ; aussi déshéritée qu'elle fût, elle avait cependant une ou deux boutiques pleines de bibelots et de pacotille amusante. J'achetai un collier de coquillages, des boucles d'oreille. Après avoir payé la marchande, je me disposais à m'éloigner le long de la ruelle qui descendait vers la marina.

Il était debout à quelques pas de moi, au milieu de la petite place aveuglée de soleil, une main posée sur la pierre de la fontaine. Un filet de pêche était jeté au travers de son épaule. Il me regardait en souriant d'un air indécis. Nous étions seuls, dans cette lumière éclatante, dans ce silence rendu plus sensible par le chantonnement égal et menu de la fontaine. Son sourire s'accentua, un peu de rose colorait ses joues : j'avais dû sourire, moi aussi, sans m'en rendre compte. Il dit « Buon giorno »,

presque timidement. Sa voix m'atteignit avec une douceur sans égale. Nous allâmes lentement l'un vers l'autre. Je me rappelle chacun des propos échangés : ils étaient d'une grande insignifiance, chuchotés plutôt que parlés, petit murmure conventionnel qui n'exprimait pas mais confirmait l'accord immédiat scellé par nos regards, comme le chant de la fontaine confirmait le silence. Mon cœur battait, cependant j'étais calme. Je marchai à côté de lui, la tête un peu tournée de côté, les yeux levés vers son visage. Il descendait à la marina. Il me disait que je parlais bien sa langue, me demandait d'où je venais, si Paris était une si grande ville (« plus grande que Naples ? ») — et resterais-je longtemps au village ? Je m'imprégnai avidement de ses traits, de sa voix. Il n'avait pas la beauté régulière, la parfaite beauté qu'on voit souvent aux jeunes visages latins ; mais il était vivant et vrai, et les humbles défauts que je détaillais en lui — la bouche un peu trop grande, la plante inégale des cheveux sur le front — m'émouvaient bien plus que n'aurait pu le faire la perfection. Son charme, c'étaient ses yeux, son sourire, l'harmonie exquise de son corps, la matité ensoleillée de sa chair. J'avais envie de toucher ses épaules et sa poitrine, de poser mes lèvres sur sa joue, sur ses lèvres, de plonger mes mains dans la broussaille drue et noire de ses cheveux. Nous descendions vers la marina, d'une marche un peu plus rapide maintenant, à cause de la pente plus abrupte du sentier. Il rejoignit d'autres pêcheurs parmi des barques. « A ce soir, dit-il comme s'il était évident que nous nous reverrions le soir même. A six heures, je serai de retour. »

*(A suivre.)*

JEAN-LOUIS CURTIS

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

### QUEL ROYAUME OUBLIÉ ?

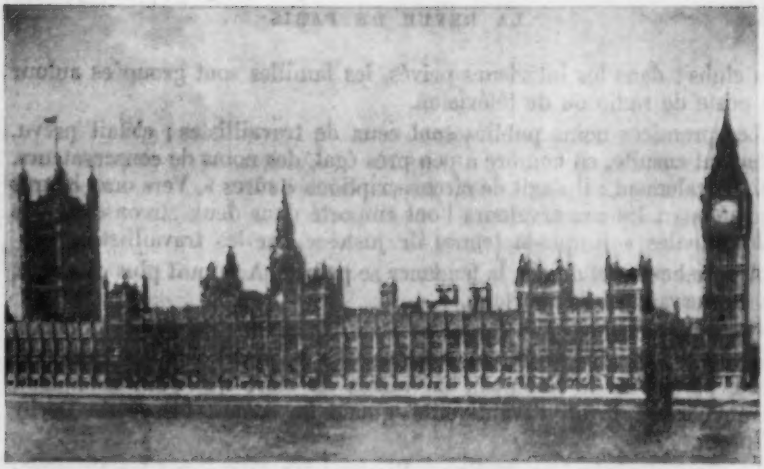
par Alain Bosquet *(Mercure de France)*

M. Alain Bosquet, qui appartient à la génération littéraire de cette après-guerre, s'est fait connaître par des traductions, des poèmes (*Langue morte*, Prix Guillaume Apollinaire 1951), deux romans, ainsi qu'un remarquable essai consacré à Saint-John-Perse. Son nouveau recueil de vers allie une grande rigueur d'expression aux plus rares vertus critiques, comme si l'acte d'écrire se trouvait ici isolé et réduit à sa pure substance, comme le demandait Mallarmé.

*Quel Royaume oublié ?* fait parfois songer aux surréalistes, à Jacques Prévert, à la *Petite Cosmogonie portative* de Queneau, mais le décor qu'il impose, le ton qu'il suggère n'appartiennent à personne. Par la liberté des images, leur grâce ailée, l'humour des rapprochements, ce livre pourrait marquer une date dans la gestation difficile de la nouvelle poésie française, libérée des anciens rythmes, à la recherche de règles et d'un langage à la mesure de ce *singulier universel* dont a parlé Pierre Emmanuel.

PIERRE DE BOISDEFFRE

*(Suite de la chronique bibliographique page 77).*



# LA GRANDE-BRETAGNE APRÈS LES ÉLECTIONS

par Jacques Chastenet

Le jeudi 26 mai au soir, le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord est dans l'attente.

Au cours de la matinée ou de l'après-midi, les électeurs et électrices — ou plutôt les trois quarts d'entre eux — se sont arrêtés dans le bureau de vote de leur résidence et, sur un bulletin imprimé, ils ont marqué d'une croix le nom de celui des candidats qu'ils souhaitaient voir siéger à la Chambre des Communes. Puis ils ont déposé le bulletin dans l'urne.

A neuf heures du soir, le scrutin — scrutin uninominal à un seul tour — a été déclaré clos. Les résultats complets ne seront connus que le lendemain car, dans les circonscriptions rurales, le dépouillement ne se fait pas sur-le-champ. Mais les circonscriptions urbaines sont de beaucoup les plus nombreuses et leur choix suffira à fixer la physionomie des élections.

Dans les rues une foule — foule calme, sérieuse — est massée devant les panneaux lumineux où vont s'inscrire, au fur et à mesure de leur proclamation, les noms des élus. D'autres panneaux ont été dressés dans les halls des hôtels, les foyers des théâtres et des cinémas, les *lounges*

des clubs ; dans les intérieurs privés, les familles sont groupées autour du poste de radio ou de télévision.

Les premiers noms publiés sont ceux de travaillistes ; c'était prévu. Viennent ensuite, en nombre à peu près égal, des noms de conservateurs. Prévu également : il s'agit de circonscriptions « sûres ». Vers onze heures un remous : les conservateurs l'ont emporté dans deux circonscriptions « marginales » jusque-là tenues de justesse par les travaillistes.

A onze heures et demie, la tendance se précise. A minuit plus de doute, les conservateurs l'emportent.

On va se coucher. A peine çà et là le chant du *God Save the Queen* s'élève-t-il ; à peine aussi, au voisinage du siège des comités conservateurs, perçoit-on le tintement de verres de bière qui s'entrechoquent. Davantage de bruit l'avant-veille quand on connut l'issue du Derby d'Epsom.

Le résultat général va confirmer l'impression première : les conservateurs, partis 317, reviennent 345 ; les travaillistes tombent de 295 à 277 ; les libéraux restent 3 ; les « divers » 6 ; quant aux 14 candidats communistes, aucun d'eux n'a été élu et le parti de Moscou ne sera pas plus représenté dans la Chambre nouvelle qu'il ne l'était dans l'ancienne. La majorité parlementaire conservatrice, qui n'était que de 17 voix, passe à 59 voix. C'est dire que le ministère Eden est, sauf événement très grave, assuré de rester au pouvoir jusqu'à la prochaine dissolution, soit pendant quatre ou cinq ans.

Il ne s'agit pourtant pas d'une lame de fond. Le succès des *tories* est dû, non pas au renforcement de leurs partisans, mais à une certaine lassitude de leurs adversaires. Les abstentions ont en effet été plus nombreuses que lors des élections de 1951 (23 p. 100 au lieu de 17 p. 100) ; mais, tandis que les conservateurs n'ont perdu que 300 000 suffrages, les travaillistes en ont perdu 1 200 000. Au total, le pourcentage des bulletins s'est établi ainsi : conservateurs 49,7 p. 100, travaillistes 46,4 p. 100, libéraux et divers 3,9 p. 100.

Il n'en est pas moins vrai que c'est, en Grande-Bretagne, la première fois depuis un siècle qu'un parti ayant détenu le pouvoir pendant une législature voit sa majorité accrue aux élections suivantes. Si donc la victoire conservatrice n'est pas un triomphe, elle est pourtant extrêmement remarquable.

Remarquable aussi le fait que près du tiers des travailleurs industriels (ces travailleurs constituent 65 p. 100 environ du corps électoral) se soit prononcé en faveur du parti *tory*. La chose, sur le continent, paraîtrait presque incroyable. Mais ici nous touchons à un trait fondamental de la psychologie politique du peuple anglais : l'absence de haine entre les classes. Ce n'est pas outre-Manche qu'on dirait ce que M. Guy Mollet vient de proclamer devant le récent congrès socialiste : « Un parti doit être fondé sur la seule notion de classe. »

***

Certes, dans les années qui ont suivi immédiatement la seconde guerre mondiale, ce trait a pu sembler très affaibli : le souvenir du terrible chômage qui avait sévi autour de 1930, les souffrances endurées et stoïquement supportées pendant la guerre, les déceptions subies après la victoire, le dur régime de restrictions auquel il fallut alors se plier, tout cela conspira à engendrer une amertume qui se traduisit, au sein de la masse populaire, par une sorte de hargne et de colère rentrée. Tous les Français qui se sont rendus en Angleterre entre 1946 et 1950 ont remarqué combien porteurs de gares, domestiques d'hôtels, garçons de restaurants, chauffeurs de taxis, employés de magasins même, étaient moins avenants, moins polis, qu'ils avaient naguère accoutumé de l'être.

Effet passager d'un séisme exceptionnel. Sans doute la Grande-Bretagne n'a-t-elle recouvré ni sa richesse perdue, ni même toute sa situation internationale ; mais elle a retrouvé son équilibre moral et sa confiance en soi : du même coup la gentillesse naturelle à son peuple a resurgi.

Gentillesse tout à fait exempte de servilité, mais qui traduit à la fois un sentiment profond de la solidarité nationale, un certain contentement d'appartenir à la communauté britannique et une acceptation sincère de la hiérarchie traditionnelle (hiérarchie d'ailleurs très souple et dont les cloisonnements ne sont nullement étanches).

Assurément le ressentiment social est-il loin d'être partout éteint : dans la presse d'extrême-gauche et dans les meetings ouvriers les invectives contre les *gentlemen* demeurent véhémentes. Toutefois, des hommes politiques qui s'associent à ces invectives, le plus violent, M. Aneurin Bevan, n'est pas Anglais, mais Gallois, c'est-à-dire Celte, comme nos Bretons. De même était Gallois ce David Lloyd George qui, vers 1910, secouait si rudement les Lords (Mr Winston Churchill faisait alors, il est vrai, chorus avec lui ; mais Mr Churchill est à moitié américain). Fondamentalement, l'Anglais reste discipliné, voire déférent, ce qui ne l'empêche pas de défendre ses intérêts particuliers avec un intraitable entêtement.

Dans un de ses premiers romans, Victor Hugo montre de misérables paysans anglais qui, éclaboussés par le somptueux équipage d'un seigneur, murmurent avec admiration : « Comme nos Lords sont riches ! »

Les choses ont beaucoup changé depuis. Écrasés d'impôts, les Lords, et avec eux les grands bourgeois, ont tout à fait cessé d'être opulents. Mais cet appauvrissement même les a en grande partie débarrassés d'un point spécialement vulnérable, tandis que se maintenait presque intact le prestige attaché à leurs manières, à leur éducation, à leur compétence.

La veille du dernier scrutin, le journal de gauche le *Daily Mirror*, qui compte cinq millions de lecteurs, a cru habile de rappeler que, sur dix-

huit membres du cabinet Eden, dix étaient sortis de la très aristocratique *Public School* d'Eton. Il publiait en même temps deux photos : l'une d'Anthony Eden à l'âge de onze ans, affublé de l'uniforme d'Eton — chapeau haut-de-forme, spencer, pantalon rayé — ; l'autre d'un garçonnet du même âge, à l'air très intelligent, mais très pauvrement vêtu. Cette deuxième photo était accompagnée de la légende : « Faute d'argent, il n'a pas pu poursuivre ses études. »

Il semble que cette publicité ait eu un effet contraire à celui recherché : une bonne partie des lecteurs du *Daily Mirror* a voté pour l'équipe Eden dans la pensée que ces *gentlemen*, possédant l'habitude quasi héréditaire du pouvoir, étaient mieux désignés que d'autres pour l'exercer. Dans une certaine mesure, les élections du 26 mai ont été une victoire de l'école d'Eton.

Aussi bien Mr Clement Attlee, leader du parti travailliste, a-t-il lui-même fait son éducation dans une *Public School*, un peu moins élégante sans doute que celle d'Eton, mais encore de fort bonne classe. Toutefois son *shadow cabinet* — son « cabinet fantôme » — compte plusieurs membres de très modeste origine : ce n'est pas là obligatoirement une recommandation aux yeux du travailleur et surtout de la travailleuse britannique.

Il est peu contestable que la distinction naturelle de Sir Anthony Eden, son élégance sans apprêt, sa dignité nonchalante, l'excellence de sa prononciation, telles qu'elles sont apparues aux écrans de télévision, aient contribué à amener à son parti les suffrages de beaucoup d'électrices. Et puis, on lui était reconnaissant d'être resté toujours fidèle à son personnage. Sir Winston Churchill a, lui, au cours de sa longue carrière, plusieurs fois changé : les Britanniques n'aiment guère cela et, si le héros de la deuxième guerre mondiale n'avait pas abandonné le pouvoir à la veille des élections, il n'est pas assuré que celles-ci eussent constitué le même succès pour les conservateurs. L'Anglais aime les gens *reliable*, ceux qui n'exposent point à des surprises.

⁂

Cependant ce n'est pas uniquement sur les hommes que le corps électoral s'est prononcé : c'est aussi sur les programmes.

Quand on examine ceux qui ont été présentés par les deux grands partis, on s'aperçoit qu'ils n'étaient pas fort différents l'un de l'autre.

Tous deux se proclamaient en faveur du *Welfare State*, de l'État garant du bien-être général ; tous deux promettaient d'assurer le « plein emploi » ; tous deux soulignaient l'impérieuse nécessité de l'expansion économique ; tous deux se disaient opposés à l'inflation ; tous deux manifestaient leur attachement à la paix et soutenaient qu'elle devrait être assurée à la fois par la fidélité au Pacte atlantique et par des négociations avec l'Est ; tous deux enfin se prononçaient pour une utilisation

industrielle de l'énergie nucléaire à des fins aussi bien militaires (bombe H) que pacifiques (centrales de force).

Cette similitude exprime une certaine conformité de pensée entre les chefs du parti conservateur et les chefs *actuels* (nous soulignons « actuels ») du parti travailliste. Les premiers ne sont à aucun degré des réactionnaires et ils n'entendent pas revenir profondément sur les mesures d'inspiration socialiste prises entre 1945 et 1951. Les seconds ne sont nullement des révolutionnaires et c'est dans le cadre des institutions existantes qu'ils entendent avancer sur la voie du progrès social.

Il ne convient cependant pas d'oublier qu'au cours de la dernière campagne électorale, conservateurs et travaillistes se sont avant tout attachés à capter les voix des électeurs « marginaux », c'est-à-dire des indécis : il était dès lors naturel que les uns comme les autres présentassent des programmes estompés et tendant, par conséquent, à se rejoindre.

En réalité, des différences profondes existent entre les deux partis, mais portant davantage sur les méthodes que sur les objectifs.

Les conservateurs gardent intacte leur foi dans les vertus de l'initiative individuelle et, s'ils se résignent à faire large part à l'intervention de l'État, c'est pour des raisons d'opportunité, non de doctrine. Ils estiment d'autre part que le bien-être général doit être recherché plutôt dans un accroissement de la production que dans une répartition plus égalitaire des richesses produites : ce n'est donc point, selon eux, à l'aide de subventions et de taxations qu'il convient de freiner la dangereuse tendance des prix vers la hausse, mais en incitant les entreprises — notamment par un allégement de leurs charges fiscales — à produire davantage et meilleur marché. De manière plus générale, les *tories* pensent que l'économie doit être guidée par une judicieuse application des techniques bancaires et non par des mesures d'autorité. Enfin, si, dans l'espoir de mieux assurer la paix et surtout de trouver de nouveaux débouchés économiques, ils sont partisans d'une négociation avec les Soviets, ils n'en conservent pas moins une vive méfiance à l'égard de ceux-ci et ils sont résolus à ne rien faire qui puisse sérieusement indisposer les États-Unis.

Les travaillistes, en revanche, continuent, dans leur for intérieur, à faire passer répartition avant production ; ils gardent, par hostilité de principe aux profits privés, la nostalgie des nationalisations. S'ils avaient repris le pouvoir, ils eussent, à coup sûr, commencé par décréter de nouveau celle de l'industrie métallurgique ; celles de l'industrie chimique et des transports routiers auraient suivi. De plus, les droits de succession et l'impôt sur les sociétés eussent encore été élevés en même temps qu'une taxe sur les bénéfices boursiers eût été instituée (ce sont ces bénéfices boursiers qui constituent maintenant le plus clair des revenus d'une grande partie de la classe jadis opulente). La taxation de certaines denrées aurait aussi été rétablie. Peut-être même eût-on été con-

duit à revenir au rationnement. Quant au service militaire obligatoire, qui est actuellement de deux ans, il eût été ramené à dix-huit mois. On peut ajouter que les travaillistes inclinent à faire confiance au *new-look* de la diplomatie soviétique et que, pour se rapprocher des Russes, ils seraient au besoin disposés à distendre les liens qui rattachent la Grande-Bretagne aux États-Unis. Revenus aux affaires, les chefs travaillistes auraient vraisemblablement été amenés à beaucoup corser leur programme électoral : il leur aurait fallu en effet compter non plus avec les électeurs « marginaux », mais avec l'aile gauche de leur parti, aile singulièrement remuante et agissante.

De cette aile (qui compte actuellement cinquante-sept représentants à la Chambre des Communes), l'animateur incontesté est Mr Bevan.

Curieuse figure que celle de ce fils de pauvres ouvriers, devenu journaliste avant de se hisser à un rôle parlementaire de premier plan. On a rappelé qu'il est Gallois et, comme tel, un peu suspect aux Anglais pur sang. Mais sa verve, sa chaleur, sa violence même, en même temps qu'elles en font un entraîneur de foules, lui confèrent un indéniable ascendant. Il est craint, mais jamais méprisé ; il est à noter que Lord Beaverbrook, le puissant magnat de la presse impérialiste et isolationniste, nourrit pour lui une sorte de sympathie.

Mr Bevan se défend énergiquement d'être communiste et il n'a certainement aucune relation avec Moscou. Néanmoins, démagogue à l'intérieur, il adopte toujours, en matière extérieure, les thèses qui peuvent le mieux servir la politique soviétique. Il est vrai que sa versatilité est grande, comme le fut celle de son compatriote Lloyd George, et il n'est pas exclu qu'on le voie quelque jour prendre une position énergiquement nationale.

Pour le moment, ceux qui le redoutent le plus ne sont point les conservateurs, mais les chefs officiels du travaillisme. On sait qu'au début de l'année il fut, à la suite d'incartades particulièrement appuyées, sur le point d'être exclu du parti travailliste et qu'il le fut effectivement du *shadow cabinet*, du cercle des éventuels ministres. Mais il a depuis réussi à s'imposer de nouveau et il a fait un coup de maître qui lui permet d'envisager l'avenir sans appréhension :

A la suite des élections du 26 mai, Mr Attlee, qui a soixante-douze ans et qui est très las, songeait à abandonner le *leadership* du parti. Son principal lieutenant, Mr Morrison, étant lui-même âgé, il est assez probable que, s'il avait donné suite à son projet, ce *leadership* eût été confié à Mr Gaitskell, ancien chancelier de l'Échiquier, homme politique encore jeune et de plus fort modéré. Mr Bevan a activement agi pour que Mr Attlee restât *leader*. Il en fut ainsi décidé et, de ce fait, le Gallois et ses amis peuvent espérer, les événements aidant, recueillir quelque jour l'enviable succession d'une équipe vieillie.

Il faudra d'ailleurs auparavant que Mr Bevan triomphe d'une force plus redoutable encore pour lui que celle du comité directeur du groupe

parlementaire travailliste : la force que représente l'organisation centrale des *Trade Unions*, des syndicats.

Cette organisation est très riche, très puissante, et son siège londonien, *Transport House*, est un véritable ministère. La bureaucratie qui règne là a conservé intactes les traditions du vieux syndicalisme britannique : fort âpre dans la défense des intérêts corporatifs, elle ne se soucie que médiocrement des théories politiques et entretient des relations suivies avec tous les gouvernements, quels qu'ils soient ; bref, elle est assez embourgeoisée et a le bevanisme en horreur. Son autorité reste grande sur les syndicats anciens, ceux qui groupent les ouvriers qualifiés ou semi-qualifiés. En revanche, cette autorité est souvent discutée par les syndicats de manœuvres : témoin la grève des dockers, si coûteuse pour l'économie britannique, et qui s'est pendant six semaines poursuivie en dépit des efforts conciliants du *Trade Unions Council*.

Fait peut-être plus grave : un syndicat de travailleurs qualifiés, celui des mécaniciens et chauffeurs, a lui aussi pris l'initiative d'une grève extrêmement sérieuse sans l'assentiment du *Trade Unions Council*. On sait que cette grève a été déclenchée parce que les membres du syndicat estimaient que leurs salaires n'étaient pas suffisamment supérieurs à ceux des simples cheminots. Après avoir, pendant dix-sept jours, paralysé la circulation ferroviaire en Grande-Bretagne, elle s'est terminée sur l'arbitrage d'un magistrat désigné par le Gouvernement et en dehors de l'action de la centrale syndicale.

Sans doute les grévistes du rail n'avaient-ils aucune arrière-pensée subversive. Il reste qu'une tendance s'est dessinée qui, si elle se précisait, pourrait finir par ruiner l'influence modératrice de *Transport House* et donner une coloration nouvelle, plus « rouge », au mouvement ouvrier.

A longue échéance, il serait même permis d'entrevoir une scission au sein du parti travailliste, son aile droite rejoignant les éléments progressistes du parti conservateur, son aile gauche prenant, sous la direction de Mr Bevan, une orientation extrémiste. Il est vrai que la « machine » du parti reste forte et aussi que l'Anglais a dans le sang le goût de la transaction. Les ruptures qui, sur le continent, seraient inévitables peuvent être, outre-Manche, indéfiniment ajournées.

⁂

Les conservateurs ont bénéficié de l'incontestable amélioration de la situation du Royaume-Uni qui s'est manifestée depuis leur arrivée au pouvoir en 1951 : la production s'est élargie (indice 139 en juin 1955, contre 134 en juin 1954 et 100 en juin 1940), les exportations se sont développées, la balance des comptes s'est améliorée, la livre sterling s'est raffermie, le rationnement a pris fin, 200 000 habitations ont été construites en moyenne chaque année, le budget a été strictement équilibré et, si le coût de la vie a sensiblement haussé, cette hausse a été

compensée, pour les capitalistes, par la liberté rendue à la distribution des dividendes, pour les travailleurs par un relèvement des salaires et un abattement des impôts (un célibataire gagnant annuellement 300 livres a vu ses impôts réduits de 50 p. 100 ; un homme marié ayant deux enfants et gagnant 600 livres a vu les siens diminuer de 90 p. 100) ; enfin, à l'extérieur, la paix a été maintenue et la voix de la Grande-Bretagne s'est fait entendre avec une autorité accrue dans les conseils internationaux.

Il s'agit maintenant de ne pas décevoir les électeurs et de consolider les résultats acquis.

La direction de la politique financière et économique du Gouvernement reste confiée aux mains solides de Mr R. A. Butler. Ancien élève d'Eton comme Sir Anthony Eden, Mr Butler n'a ni le charme, ni l'habileté manœuvrière de ce dernier, mais il a probablement plus de fonds. Avant la guerre, il a été un très clairvoyant sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, pendant la guerre il a, comme ministre de l'Éducation, complètement réorganisé, dans un sens largement démocratique, l'enseignement public anglais. Devenu chancelier de l'Échiquier en 1951, l'art avec lequel il a su manier les mécanismes classiques de l'escompte pour contrôler les mouvements des prix et des capitaux a suscité l'admiration des connaisseurs. Il ne saurait malheureusement faire que le sol britannique puisse nourrir ses habitants pendant plus de cinq ou six mois par an et que la moitié des indispensables subsistances doive être importée. Mais on peut compter sur lui pour tirer le meilleur parti des éléments dont il dispose et pour, sans s'écarter d'un libéralisme prudent, guider efficacement l'économie britannique au milieu des récifs dont elle est entourée.

On a beaucoup dit que Mr Butler préparait le retour de la livre sterling à la libre convertibilité. C'est aller un peu vite. Assurément, le chancelier de l'Échiquier est favorable à tout ce qui peut activer les échanges. Mais il sait que la devise britannique reste vulnérable et ce n'est que progressivement qu'il lèvera les barrières qui la protègent. Il n'est pas impossible qu'à l'automne la convertibilité soit en principe décidée, mais ce ne serait qu'avec des restrictions qui la rendraient, provisoirement au moins, en partie inopérante. A tout prix, Mr Butler empêchera qu'une hausse accélérée des prix ne détermine une hausse accélérée des salaires. Beaucoup dépendra d'ailleurs de la situation internationale du moment.

Cette situation internationale, deux hommes, au sein du cabinet conservateur, la suivent avec une attention particulière. Le premier est Sir Anthony Eden, chef du gouvernement ; le second Mr Harold Macmillan, secrétaire d'État aux Affaires étrangères.

Sir Anthony a été fort longtemps à la tête du *Foreign Office*. Il y est extrêmement aimé et ce n'est pas sans regret que, lorsque la retraite de Sir Winston Churchill a fait de lui un premier ministre, il s'est vu contraint de quitter la vieille maison. Il y conserve toutefois un pied et

rien d'important ne s'y fait sans son assentiment. De plus, son don de séduction, la grande connaissance qu'il a de l'étranger et sa longue pratique des réunions internationales en font un négociateur de très grande classe. Le peuple britannique a, sur ce point, presque sans distinction de parti, une profonde confiance en lui. Une des seules affiches apposées sur les murs pendant la dernière campagne électorale reproduisait, en vastes dimensions, son visage avenant avec cette légende :

« *Il travaille pour la paix.* »

Nulle part cette affiche n'a été lacérée.

Comme Sir Winston Churchill, Sir Anthony Eden fait de l'alliance avec les États-Unis la base de la politique extérieure britannique. Mais, moins séduit par les vastes desseins que son prédécesseur, il n'est pas aussi assuré que lui de la possibilité d'une sorte de condominium anglo-américain étendant son autorité sur l'ensemble de l'Occident. C'est d'abord le jeu britannique qu'il entend jouer et, dans sa pensée, ce jeu comporte des amitiés étroites sur le continent européen. D'où la décision qu'il a prise d'associer son pays aux accords de Paris. Désormais, l'Angleterre se trouve plus solidement liée que par le passé aux puissances continentales de l'Ouest ; en revanche, ces puissances ne seront plus tentées de faire bande à part. C'est à une intention analogue que répondent les avances faites récemment par le *Foreign Office* aux petites puissances du Nord, avances dont le voyage de la reine Elisabeth en Norvège a été une manifestation.

Le premier ministre britannique croit-il réellement à un règlement pacifique et durable des comptes entre l'Ouest et l'Est ? Au moins estime-t-il que rien ne doit être négligé pour y parvenir, à condition que l'Alliance atlantique ne soit pas mise en cause et qu'aucun intérêt britannique essentiel ne soit sacrifié. Le plan de limitation des armements qu'il a préparé et son attitude à la Conférence de Genève s'inspirent de cette double préoccupation.

Il en va de même de la position prise par la diplomatie britannique en Extrême-Orient. Fidèle à l'alliance américaine, elle n'entend pas moins conserver une certaine liberté de manœuvre et s'efforce de jouer, dans toute la mesure du possible, le rôle d'amiable compositeur.

Sir Anthony Eden est efficacement secondé dans son action par Mr Harold Macmillan qui lui a succédé comme secrétaire d'État aux Affaires étrangères.

Mr Macmillan, ancien *Etonian* lui aussi, a toute la correction de Sir Anthony, mais il est plus massif. Avec ses fortes moustaches, sa large carrure et la solide chaîne de montre qui lui barre le gilet, il évoque la silhouette d'un grand bourgeois du temps d'Édouard VII. Après avoir été quelque temps officier aux Gardes, il a pris la tête d'une très importante maison d'édition, puis, entré dans la politique,

il s'y est vite fait remarquer par sa puissance de travail et ses qualités de *debater*. Son passage au ministère de la Reconstruction et du Logement l'a mis en vedette et il est maintenant, après Eden et sur le même plan que Butler, l'homme le plus populaire du parti conservateur. L'élection de son fils dans une circonscription difficile vient de témoigner de cette popularité.

Ses idées en matière de politique extérieure sont les mêmes que celles du premier ministre et il se montre à son égard entièrement loyal. Peut-être toutefois est-il un peu plus sincèrement favorable à l'idée européenne et on l'a entendu prononcer, à l'Assemblée de Strasbourg, des discours quasi chaleureux. Ceci, d'ailleurs, ne l'empêche pas de maintenir, pour le moment, la Grande-Bretagne à l'écart de toute collaboration véritablement active avec les organismes tendant à faire passer cette idée européenne sur le plan des réalisations pratiques.

Sir Anthony Eden et Mr Macmillan parlent correctement le français, connaissent bien la France et ont pour elle une amitié sincère. Il est hors de doute que les manœuvres antifrançaises auxquelles se livrent, en Afrique du Nord et ailleurs, certains agents britanniques, n'ont pas leur aveu. Mais, pour eux comme pour tous leurs compatriotes, notre politique intérieure reste une énigme et, tout en se réjouissant de l'échec de la C.E.D., ils ont vu, dans la manière dont cet échec s'est produit, une preuve d'instabilité qui les incite, à notre égard, à beaucoup de circonspection. L'Allemagne d'Adenauer, moins sympathique, leur paraît plus sérieuse. Ici comme ailleurs, si les Français veulent avoir des amitiés inébranlables, il faut qu'ils s'en rendent dignes en se disciplinant.

Autant que la politique étrangère, la politique du *Commonwealth* est l'objet des soins du gouvernement conservateur. Elle est conduite par lui — comme elle l'était naguère par le gouvernement travailliste — avec un empirisme n'excluant pas la continuité de vues. Resserrer, autant que faire se peut, les liens de la métropole avec les Dominions de race blanche, ménager l'Inde de Mr Nehru, conserver les bases navales et aériennes du Proche et de l'Extrême-Orient, élargir les marchés d'exportation : telles sont les grandes lignes dont on ne s'écarte pas. Pour le reste, on s'inspire des circonstances et des possibilités : en même temps qu'on consent une autonomie interne toujours plus grande à la Nigeria et au *Gold Coast*, on réprime impitoyablement la révolte des Mau-Mau dans le Kenya et on lutte par les armes contre l'insurrection larvée en Malaisie. Quant à Chypre et à la Jamaïque, où se manifeste actuellement une sérieuse agitation, on s'efforce de la calmer par des concessions limitées. Dans tout cela, beaucoup d'adresse, beaucoup d'opportunisme et une absence totale d'esprit de système. En présence des problèmes que nous pose l'Union française, l'exemple mériterait d'être médité par nous.

En ce milieu de 1955, la Grande-Bretagne paraît définitivement sortie de la crise matérielle et morale qui l'a si durement éprouvée au cours des années qui ont suivi sa victoire.

Certes, du fait de son appauvrissement, du fait de l'exiguïté de son territoire par rapport à sa population, du fait que la livre sterling s'est vue supplantée par le dollar américain en tant que grand étalon monétaire international, du fait enfin de la fermeture de tant de débouchés économiques en Europe orientale, en Amérique du Sud et en Extrême-Orient, la situation économique du Royaume-Uni demeure précaire. Cette situation s'est pourtant, au cours des dernières années, notablement améliorée et l'avenir peut être regardé avec une relative confiance.

Certes aussi, une certaine agitation sociale reste latente, dont les dernières grèves ont révélé le sérieux. Elle n'a toutefois rien de révolutionnaire, et, dans leur ensemble, les Anglais reconnaissent les avantages que leur a apportés ce *Welfare State* dont les travaillistes ont pris l'initiative mais auquel les conservateurs ont eu la sagesse de ne pas toucher et qu'ils ont même développé. D'une manière générale, le sentiment de *frustration*, de déception amère, si répandu voici quelques années, s'est dissipé ; la lassitude a disparu ; la bonne humeur est revenue et, si beaucoup souhaitent encore des améliorations, voire des changements profonds, c'est le plus souvent sans colère. Dans la jeunesse, qui fut un moment si dangereusement atteinte moralement, le changement est manifeste : le nombre des socialistes révolutionnaires diminue rapidement parmi les élèves de l'enseignement supérieur, tandis que chez les jeunes ouvriers on note un retour au goût du travail en même temps qu'une conscience nouvelle des conditions de la productivité.

Cette heureuse évolution est due, en grande partie, aux qualités foncières du peuple britannique, à son calme, à sa discipline, à son esprit civique — ajoutera-t-on à son heureux défaut d'imagination ? Elle est due également à l'excellence de ses mœurs politiques. Elle est due enfin à la qualité de ses hommes d'État, gens sans génie assurément, mais qui possèdent au suprême degré ce qui vaut probablement mieux : le sérieux et le bon sens.

Force est de s'incliner devant le rétablissement opéré, à partir de l'état pantelant où l'avait laissée sa victoire, par la nation britannique. Sa richesse d'autrefois est irrémédiablement atteinte et elle a dû, pour subsister, consentir les plus durs sacrifices. Mais, dans l'essentiel, ses traditions, sa sagesse, sa virtuosité technique subsistent et, avec elles, son prestige.

JACQUES CHASTENET,
*de l'Institut.*

# ZAMOUR

par William Goyen

*William Goyen (né dans le Texas en 1915) s'est affirmé, dès ses premières œuvres, comme le plus original de ceux qui représentent la nouvelle génération de romanciers américains. Son début dans le roman date de 1950 avec* The House of Breath *publié en France aux éditions Gallimard sous le titre* La Maison d'Haleine (1954). *Vint ensuite* Ghost and Flesh (1952), *recueil de contes dont deux ont paru en français :* Le Coq blanc (La Table Ronde, *mars* 1953) *et* Le Fantôme de Raymon Emmons (Figaro littéraire, 31 *juillet* 1954).

*C'est à l'extrême obligeance de William Goyen que nous devons le privilège de publier aujourd'hui* Zamour, *histoire encore inédite en anglais. Le lecteur y trouvera, outre les qualités d'imagination et de poésie que l'unanimité des critiques a déjà reconnues à l'auteur de* La Maison d'Haleine, *une originalité et un humour qui lui appartiennent en propre. L'étrangeté des personnages et l'imprévu de leur comportement ne sont point une recherche d'effets trop faciles mais l'illustration d'une idée que William Goyen a confiée à son traducteur dans une lettre du* 11 *janvier* 1954 *:* Il y a des personnes qui ne peuvent vivre qu'unies les unes aux autres par des liens très subtils. Ces liens viennent-ils à se briser, c'est alors l'effondrement. Autrement dit, ce sont des gens qui ont besoin les uns des autres pour perpétuer les rêves et fantaisies dans lesquels ils vivent et en entretenir la réalité. Ils se créent mutuellement des territoires entre lesquels ils jettent de fragiles et mouvantes passerelles afin d'y pouvoir circuler librement. *Cette passerelle, dans* Zamour, *prend la forme d'un collier de barbe qui, dès lors, perdant son caractère de détail incongru, se hausse à la dignité d'un symbole.* (M.C.)

Princis Lester habitait avec son père, sa mère et ses deux sœurs aînées dans sa maison natale, à Red River County, Texas, et ses deux sœurs, Cheyney et Maroney — elles n'étaient pas jumelles mais il s'en fallait de peu — avaient vu, aux environs de leur vingtième année, leurs joues s'ombrer d'un mignon collier de barbe noire.

La barbe de Cheyney apparut avant celle de Maroney, et Cheyney en fut d'autant plus bouleversée qu'elle eut peur d'en tomber du coup dans l'estime de sa sœur Maroney qu'elle adorait. Mais Maroney l'alla trouver et lui dit tranquillement : « Ne te fais pas de souci, chère sœur, cela ne saurait nous séparer — du reste, je puis bien t'avouer à présent que, depuis quelque temps déjà, je me suis aperçue que peu à peu, la même

chose m'arrivait aussi. » Alors, les deux sœurs s'embrassèrent et jurèrent de rester ensemble jusqu'à la fin de leurs jours. C'était un lien plus fort que la mort, et c'était un très beau lien qui leur gagna l'affection de tout Red River County.

Princis Lester, qui avait dix ans de moins que ses sœurs, fut élevée avec elles, mais, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, elle ne fit jamais la moindre allusion à ce qui établissait une différence entre ses sœurs et elle. Dix-huit ans est l'âge où l'on commence à s'occuper de soi, et comme Princis était mince, belle, et avait les cheveux châtains, alors que ses sœurs étaient dodues comme des cailles et avaient les cheveux du noir le plus mat, Princis, pour la première fois de sa vie, comprit la malédiction qui s'était abattue sur ses sœurs et estima que, pour elles, la mort eût été préférable. Elle se dit, tout en se regardant avec le plus grand soin dans le miroir : « Si jamais pareille chose m'arrivait, je me tuerais. » Elle s'éloigna peu à peu de ses sœurs — dont du reste elle n'avait jamais été très proche — car Cheyney et Maroney donnaient l'impression d'être suspendues dans l'espace, comme deux petits hémisphères réunis par cet isthme de barbe, ce qui formait un monde jumelé séparé du sien. Elle ne posa pas de questions à ses sœurs sur ce qu'elle considérait comme une infirmité fatale. A la manière dont elle les regardait, on aurait pu croire tout aussi bien qu'elles avaient un bec-de-lièvre. Et pourtant elles étaient douces et gentilles, ces deux sœurs, et toujours de joyeuse humeur. L'automne, elle les entendait rire dans le verger, heureuses comme de petites nonnes et, de sa fenêtre, elle les regardait, perchées dans les branches des pommiers d'où elles faisaient tomber les fruits comme de charmants petits racoons. Qu'avaient-elles donc qu'elle-même n'avait pas ? se demandait-elle, assise à sa coiffeuse. Et elle se répondait immédiatement : une barbe. Mais elle les aimait bien car, de leur côté, elles témoignaient tant d'affection à leur petite sœur Princis. Pas une seule fois, elles ne lui scrutèrent le visage afin d'y déceler le premier indice de barbe. C'était là un sujet qu'elles n'abordaient jamais, et si elle n'avait pas été leur sœur, leur si proche parente. Princis, au bout de quelque temps, aurait fini sans doute par ne plus remarquer leur étrangeté, imitant en cela les autres membres de la famille qui, lors des visites qu'ils leur faisaient de loin en loin, le dimanche, ne semblaient rien voir du tout. Des anomalies qu'on jugerait précieuses dans les villes n'offrent rien que de naturel dans les campagnes.

Elle mourait d'envie d'aller dans une ville pour y trouver un emploi ou pour apprendre à diriger un salon de beauté, ou suivre un cours de quelque chose. Mais elle attendit. Elle termina ses études secondaires et, dans la même année, son père et sa mère moururent. Elle resta jusqu'à vingt-cinq ans dans la maison de famille, mourant d'envie de s'en aller. Une telle distance la séparait de ses deux sœurs, une distance qu'elle ne pourrait jamais parcourir si longtemps qu'elle vécût. Cette passerelle de barbe était infranchissable. Les amis et les cousins habitaient très

loin sur la route et ils étaient à peu près les seuls à venir les voir. Elle attendait.

Un soir, pendant le dîner, Princis cria soudain à ses sœurs : « Quand vous aurez fini de me regarder comme ça ! » et elle se leva de table. Maroney lui dit : « Mais voyons, Princis, notre belle petite sœur, nous ne te regardions pas. » Princis mit son manteau et sortit dans le jardin. Une pluie fine tombait. On était en décembre. Elle s'en alla dans le verger, sous les arbres sans fruits qui s'égouttaient. « Voilà la preuve qu'il faut que je m'en aille, se dit-elle, sans quoi je ferai du mal à mes sœurs qui, elles, n'ont jamais voulu de mal à personne. »

Mais qu'était-ce donc que ce petit cri qu'elle entendait soudain dans les ténèbres du verger — un animal, peut-être ? Elle se dirigea lentement vers le cri et vit deux petites lumières ravissantes. Des yeux sans doute. Elle s'approcha des petites lumières. C'était un chat qui recula d'un bond. Elle le poursuivit. A grand renfort de griffes, il grimpa dans un arbre où ses deux yeux brillèrent comme des fruits lumineux sur des branches sans feuilles.

« Minet, appela-t-elle, si tu es mouillé, si tu as froid, viens ici. C'est moi, Princis Lester. Je ne te ferai pas de mal. Si tu descends, on pourra être amis. »

Elle attendit, suivant des yeux les deux lumières qui se balançaient dans les branches. Le chat finit par descendre, s'approcha d'elle et se frotta à ses jambes en manière de salut. Elle le prit dans ses bras et il se laissa faire, et elle sentit combien son poil humide était amical au toucher, comme une fourrure qu'elle aurait toujours connue. Mais le pelage était déchiré — sans doute quelque animal l'avait-il attaqué.

Elle revint à la maison avec le chat : « Tu étais perdu dans le noir et dans la pluie froide, lui dit-elle. Tu t'étais égaré parce que tu n'étais le chat de personne, et maintenant, tu es à moi. Voyons, comment vais-je t'appeler ? »

Dans la maison, Princis vit que le chat était un gros chat noir, un mâle, bon enfant et aux yeux de coton. Elle enleva son manteau neuf en veloutine orange et l'en enveloppa ; puis elle l'emporta dans le salon pour le montrer à ses sœurs. Ce serait une offrande pour racheter ce qu'elle leur avait dit pendant le dîner.

« Regardez, dit-elle, j'ai trouvé un ami dans le verger. »

Cheyney et Maroney, ravies, se précipitèrent vers Princis, vers le chat dont la tête brillait, humide et noire, nichée dans l'étoffe orange. Mais le chat gronda et leur cracha à la figure, et il tenta de les chasser à coups de griffes. Cheyney et Maroney firent un saut en arrière et Princis dit : « Il est nerveux. » Et elle l'emporta dans sa chambre.

Elle s'assit sur son lit avec le chat et, quand il fut bien sec, elle le brossa avec sa brosse à cheveux et lui dit : « Mais comment est-ce que je vais t'appeler ? Parce que je te garde, tu sais. » Un beau nom, pensait-elle. Voyons, quels beaux noms connaissait-elle ? Il ne lui en venait aucun

à l'esprit quand brusquement un nom se mit à vivre dans sa tête, un peu comme si quelqu'un le lui avait soufflé à l'oreille. Zamour. C'était un nom charmant qu'elle avait lu sur une affiche clouée au tronc d'un arbre sur la route. C'était le nom d'un magicien qui avait donné, à la Coopérative, une séance à laquelle elle n'était pas allée.

Et c'est ainsi que Zamour devint la propriété de Princis. Quand il n'était pas dans sa chambre, toutes portes closes, il se promenait avec elle dans le verger où ils s'étaient rencontrés. Il évitait Cheyney et Maroney et il ne leur témoigna jamais la moindre affection, et elles, gentilles comme toujours, le laissèrent suivre les inclinations de son cœur et n'essayèrent jamais de s'imposer.

Princis avait trente ans quand elle rencontra, à la Coopérative, un jeune employé des chemins de fer nommé Simpson. Elle l'épia à partir de ce jour-là. Comme les deux savaient à quelle heure ils allaient faire leurs provisions, chacun, sans rien dire, dressa ses batteries. Elle savait, rien qu'à voir ses yeux, qu'il finirait un jour par venir lui rendre visite et elle en informa Zamour en ajoutant qu'il n'y avait qu'une chose à faire : veiller et attendre qu'il vienne. Zamour et elle jouaient ensemble à un jeu secret, le jeu de « Quand Mr Simpson viendra » et souvent, pour l'attendre, ils s'asseyaient ensemble sur le hamac de la véranda ou bien dans la chambre, la nuit, avec, pour toute lumière, la petite lampe bleue ; et ils jouaient à attendre sa venue éventuelle.

Bien qu'elle n'eût jamais invité Mr Simpson, elle savait qu'il viendrait. Le soir qu'il arriva, ses sœurs jouaient sur le xylophone du salon leur morceau favori : *Beautiful Ohio*, et elle ne se lassaient pas de répéter à satiété cette musique qui donne l'impression de glisser dans un rêve. Princis et Mr Simpson s'assirent dans le vestibule sur la banquette du porte-parapluies en attendant la fin du concert qui leur permettrait d'entrer dans le salon. Mais Cheyney et Maroney continuaient à jouer leur morceau favori, reprenant sans cesse cette musique faite pour balancer un canot ou bercer la nacelle d'une Grande-Roue.

Mr Simpson dit à Princis qu'il venait de Saint-Louis, qu'il était orphelin, n'avait pas de famille, et qu'on allait l'envoyer à Houston à la gare du chemin de fer — il était aiguilleur — et Princis lui dit, sans prendre même le temps de respirer, un mot dont on aurait pu se servir pour chanter *Beautiful Ohio*, le mot *enlèvement*. Elle aimerait qu'il l'enlevât. Beau mot qui s'exhala de la musique jusqu'à ses lèvres, mot assez joli pour qu'elle eût pu en baptiser un chat si elle n'avait trouvé d'abord Zamour, ce nom ravissant qu'un arbre lui avait offert.

Mr Simpson fut si enthousiasmé de cette offre généreuse qu'il l'accepta sur place dans le vestibule, assis sur la banquette du porte-parapluies qu'ornait une glace dorée. Et cette banquette aurait pu être tout aussi bien la banquette d'une gondole décorée de miroirs où, bercés au rythme de la musique dont les petits martèlements gutturaux, les notes perlées et cristallines, évoquaient des clapotis, des ruissellements sur lesquels ils pouvaient palpiter ensemble, ils voguaient vers l'avenir qui s'ouvrait

devant eux. Et c'est ainsi qu'ils s'enfuirent cette nuit-là, sans attendre que le concert de xylophone fût terminé.

— Maintenant, dit Mr Simpson, nous allons pouvoir apprendre à nous connaître et nous pourrons organiser notre vie.

— Celle de Zamour aussi, dit Princis, car il viendra avec nous.

Princis épingla un mot sur le porte-parapluies : « Je me suis enfuie à Houston pour m'y marier et y organiser ma vie. Tendresses, Princis. »

Princis envoya à ses sœurs une carte postale qui représentait une vue de Houston, la partie sud, dans la direction de Red River County. Et ce fut le seul message qu'elles échangèrent pendant de longues, longues années.

C'était l'époque où les gens des villages et des fermes s'en allaient dans les grandes et dans les petites villes, l'époque où le Texas se transformait. Princis et Mr Simpson s'installèrent dans une petite maison de bois de Hines Street, à Houston.

Cette partie de la ville, appelée le Quartier par ceux qui y vivaient, était habitée par les immigrants des villages dont quelques-uns venaient de Red River County. Ces gens avaient modifié leur façon de vivre et s'étaient adaptés aux mœurs de la ville. Mais, chose étrange — car on aurait pu croire qu'elle eût été la première à changer — Princis Lester changea immédiatement mais dans le sens opposé, et elle se mit à vivre comme si elle habitait encore Red River County — quelque chose dans Red River County la retenait.

Elle ne mettait pas sa plus belle robe pour prendre l'autobus et s'en aller en ville fouiller dans tous les comptoirs de Kress, boire un coca-cola en mangeant un sandwich au restaurant du grand magasin, les yeux fixés sur toutes les femmes afin de vérifier si leurs souliers étaient assortis à leur sac à main. Elle ne passait pas davantage ses après-midi aux spectacles de music-hall du Prince Theatre dont les lumières étincelaient même en plein jour. Elle n'allait pas non plus faire ses emplettes dans ces petits bazars où les clients se servent eux-mêmes : elle s'était fait ouvrir un compte dans une modeste épicerie du voisinage où l'épicier qu'elle connaissait personnellement atteignait pour elle, avec un bâton terminé par une pince, sur le rayon le plus élevé, une boîte de Quaker Oats. « Chaque fois que j'ai le mal du pays, disait une des voisines, ce qui m'arrive de plus en plus rarement — tout y est si changé, ah, ce n'est plus comme de notre temps — je n'ai qu'à aller jeter un coup d'œil chez Mrs Simpson et c'est comme si je revenais de Red River County, ici même dans Hines Street, sans bouger de Houston. »

Quand Princis ouvrait les fenêtres de sa petite maison, elle mettait des bâtons pour empêcher le châssis de retomber, et Mr Simpson dut lui expliquer qu'à Houston les fenêtres restaient ouvertes sans qu'on les y aidât. Elle avait sa machine à coudre, et elle actionnait la pédale pour piquer ses robes à motifs de bouquets rustiques ; elle faisait elle-même ses capelines et les portait dans le Quartier et même dans la maison, ou lorsqu'elle se balançait sur la véranda, comme ses sœurs. Elle mit son

couvre-pied au crochet sur le lit et les napperons et appuis-coude de sa fabrication sur la commode et sur les bras de ses fauteuils pour les protéger.

Parmi tant de changements de Princis Lester, il y en eut un des plus imprévus et nullement prémédité. Tout d'abord, Mr Simpson en éprouva une grande surprise. Plus tard, il en souffrit littéralement à mort. Princis se refusait à Mr Simpson, et c'était si surprenant qu'il n'y comprenait rien du tout. Elle lui avait jeté des regards si tendres à la Coopérative et dans le vestibule, sur la banquette du porte-parapluies. Néanmoins, au début, un homme comme Mr Simpson trouva à cela quelque chose d'excitant. Il y vit une sorte de défi, et il se calma en pensant à tout ce que Princis pouvait lui donner, tout cet avenir, sauvage encore et à peine défriché, qui se déroulerait devant eux dès qu'elle aurait fini d'attendre. Pendant la première année elle se tourna vers ses ancêtres, vers un monde orienté dans la mauvaise direction. ce qui rendait tout changement impossible — inutile de songer à édifier quoi que ce soit. Elle aurait pu tout aussi bien se construire une maison en tulle à moustiquaire. Et de quelles intempéries une aussi frêle demeure aurait-elle pu la protéger ? Princis, dans le Quartier, devint la curieuse relique d'une race sur le point de s'éteindre, la dernière des campagnardes, comme si la race de ces petites femmes se terminait en elle, dans une petite maison d'une rue de grande ville.

Elle semblait être la dernière à présenter les caractéristiques d'une espèce disparue : grandes oreilles, petite tête bien nette, visage de la taille d'une tasse à café, délicates petites mains griffues, expertes à égrener pois et haricots, à trousser un poulet, à ramasser les œufs un à un sans jamais les casser, à étendre de petites lessives, à tirer une cassotte d'eau de puits, mais sans en jamais puiser un seau entier. Quand de l'autre côté de la rue, la vieille Mrs Graves, dans sa pension de famille à deux étages qui, jadis, lorsqu'elle et Mr Graves étaient arrivés de Benburnett County, les avait abrités avec leurs sept enfants, aperçut pour la première fois Princis Lester, elle dit au vieux Mr Graves assis dans son fauteuil canné dans l'unique chambre qu'ils occupaient maintenant : « Elle changera cette petite femme, la nouvelle venue dans le quartier, tu verras cela. Où sont-elles toutes ces braves petites femmes de la campagne ? Que sont-elles devenues ? »

Princis Lester ne tarda pas à s'écarter de son nouveau monde et, semblait-il, à attirer dans sa petite maison tout Red River County. En revanche, Mr Simpson s'adapta aux usages du quartier et s'éloigna de la maison et de Princis. Il n'était pas homme à attendre indéfiniment, et il avait attendu tout son soûl. Il comprenait maintenant qu'il n'avait pas fait une très bonne affaire à la coopérative de Red River County, et c'est dans ces termes qu'il le dit un soir à Princis. Il prit l'habitude d'aller jouer aux quilles deux fois par semaine avec l'équipe de Hines Street. Dans la salle, les femmes des joueurs fumaient des cigarettes en buvant

de la bière et hurlaient chaque fois que l'équipe faisait un beau coup. Il allait également aux matches de base-ball et aux séances de lutte, ou bien il jouait quelque part aux dominos : et il voulut avoir des jalousies à ses fenêtres. Graduellement, Princis Lester aurait fini par se trouver complètement seule si elle n'avait apporté autre chose de Red River County, son adorable ami Zamour.

Le soir, dans sa robe paysanne qui lui tombait toute droite des épaules comme si elle avait eu le corps dans un sac, Princis Lester se tenait sur sa véranda ou faisait les cent pas au crépuscule sur le trottoir de Hines Street tout en appelant Zamour pour le faire rentrer. « Zamour ! Zamour ! » criait-elle en une espèce de chant très doux, et Zamour arrivait, nonchalant, sur ses fines et longues pattes de derrière et ses courtes pattes de devant, ce qui lui donnait l'air de descendre une échelle pour arriver à sa destination. Parfois, un des voisins, Mr Framer, l'agent de police, quand il n'était pas de service et qu'il prenait le frais sur sa véranda, les pieds nus posés sur la balustrade, l'imitait et lui répondait par un sifflement insinuant, et sa femme, Mercel, sortait de la maison, la cigarette aux lèvres, et lui disait qu'il devrait avoir honte.

Le temps passa et Princis se détacha de plus en plus de la ville et du Quartier. Elle ne répondait pas quand les voisines venaient frapper chez elle ; une surtout lui déplaisait, une dame pieuse de l'église du Quartier qui, lui avait-elle dit, venait lui transmettre les salutations de la Confrérie des Couples Mariés, et avait les cheveux courts et une permanente. On ne voyait plus Princis Lester en fin d'après-midi aller à l'épicerie, coiffée de sa capeline et suivie de Zamour avec qui elle faisait la conversation. Zamour et elle ne sortaient plus. De leurs fenêtres, les voisins regardaient la maison qui avait l'air abandonnée. Sur la véranda, les fougères s'étaient desséchées faute d'être arrosées, et des journaux, des prospectus s'accumulaient en gros tas jaunes. Tout le monde se demandait si elle était malade. Les joueurs de quilles savaient que Mr Simpson était allé habiter en ville à la Pension des Cheminots et ils l'avaient dit à leurs femmes. « Oh, Oh ! », se chuchotèrent-elles l'une à l'autre en hochant la tête et en se regardant avec des yeux graves.

Et puis, un après-midi, voilà que, brusquement, Zamour vint en annonciateur sur le trottoir, et en effet, à la tombée de la nuit, le quartier entendit l'appel : « Zamour ! Zamour ! » et quelque chose se rompit, comme une longue période de sécheresse. On revit Princis faire les cent pas sur le trottoir. Sa réclusion, si l'on peut dire, avait pris fin ; sans doute était-ce l'embarras ou la douleur que lui avait causé le départ de Mr Simpson. Alors, pendant des mois et des mois, ce fut l'étrange et quotidienne apparition de Princis Lester. Le reste du temps, son silence était absolu, son absence totale. Seul, l'appel de Zamour, au crépuscule, rappelait au quartier qu'elle existait encore. « J'crois que c'est pour ça qu'elle appelle son chat si longtemps et si tristement », dit une des voisines, « pour nous faire savoir qu'elle est toujours là. Sans le

chat, comment le saurions-nous ? » — « Et quand elle sort pour appeler son chat, reprit une autre, on dirait un fantôme. Mais c'est à cause de la couche de poudre qu'elle se met sur la figure. On la dirait tombée dans la huche à farine. Mais c'est la mode de Red River County, une couche de poudre durcie d'un pouce d'épaisseur et pas de rouge. »

Un jour, Mr Simpson tomba très malade et fut transporté à l'hôpital du Southern Pacific. Il y resta des mois et des mois — jeune encore et s'acheminant avec lenteur vers une mort dont l'alcoolisme était responsable. Princis Lester parla un jour avec les docteurs qui se présentèrent chez elle et la forcèrent à ouvrir la porte, en criant qu'ils venaient lui annoncer un décès — et elle dit, sur le seuil : « Le décès de qui, de mes sœurs ? » Les docteurs lui dirent que son mari avait dû boire toute sa vie, ce qui lui avait donné un cancer du foie. Le savait-elle ? demandèrent-ils. « Non, répondit-elle, je n'ai jamais connu Mr Simpson. »

Princis refusa d'aller à l'hôpital voir Mr Simpson. Elle envoya une carte postale à Red River County — mais pas à ses sœurs — et pria son cousin, un jeune homme de vingt ans nommé Wylie Prescott, de venir se chercher un emploi en ville. Il habiterait chez elle jusqu'à la mort de Mr Simpson. Il arriva — il était parent de Princis par la famille Prescott à laquelle elle-même était apparentée. C'était le fils du plus jeune frère de sa mère, se rappelait-elle, et il n'avait pas grand-chose à dire, à moins que ce ne fût Princis qui entendît fort peu ce qu'il lui racontait. Elle ne lui demanda même pas ce qu'on devenait à Red River County. Il choisit, pour y habiter, la chambre de derrière, mais il semblait n'y jamais être.

Le jeune cousin se mit à mener une vie secrète ; la ville lui en donna l'occasion et il trouva à s'employer comme conducteur d'un grand camion poussiéreux qu'il laissait toute la nuit en face de la maison de Hines Street. Dès le premier jour, il organisa sa vie secrète, ou la trouva. Parfois, le soir, le Quartier pouvait voir Princis et Zamour assis sur le hamac de la véranda, tandis que, sur les marches, le cousin jouait de la guitare. Tous les gens du quartier, selon leur habitude, étaient dans leurs maisons, les catholiques du coin dans la leur ; les parents de ce gros garçon manqué qui s'appelait Sis dans la leur, dans la leur également les habitants de la vieille maison délabrée à deux étages des Graves — tous les locataires dans la chaleur de leurs chambres éclairées, avec les autos garées devant la porte et les T.S.F. réglées sur différentes stations, tandis que les vieux propriétaires végétaient dans leur décrépitude entre les quatre murs de l'unique chambre qu'ils occupaient maintenant, entourés des portraits de leurs sept fils, de leurs femmes et de leurs enfants. On avait arrosé les jardins, les moustiques étaient arrivés, les dîners étaient finis et, sur le boulevard tout proche, le bruit de la circulation nocturne s'amplifiait. Les grillons étaient dans les arbres, car le plus souvent, il n'était pas tombé une goutte de pluie depuis trois mois. Alors, Princis Lester, les bras croisés comme une personne frileuse, commençait à faire les cent pas sur le trottoir. Elle avait aux pieds ses pan-

toufles de maison ornées d'un pompon, et elle appelait : « Zamour, Zamour ! » et le grattement léger de la guitare du cousin accompagnait son petit appel de chat.

Ce fut son cousin qui, rentrant tard un soir, vit quelque chose, après avoir passé un moment dans son camion, devant la maison, en compagnie de Mercel Framer. Ils étaient devenus très bons amis car il jouait au poker et buvait de la bière avec elle pour lui tenir compagnie, Mr Framer, l'agent de police, assurant le service de nuit. Ce que vit le cousin, c'était Princis Lester, assise dans sa chambre à la lueur d'une petite lampe, les yeux fixés sur un miroir qu'elle tenait à la main. Zamour, perché sur son épaule, l'observait. On aurait dit qu'il se disposait à bondir sur un oiseau dans le miroir. Ils ne l'entendirent même pas rentrer. Il regarda Princis et Zamour puis, refermant la porte tout doucement, les épia à travers la fente. Ils étaient là, assis, Zamour et elle, hypnotisés dans leur contemplation. Il alla se coucher pensant : « Tant qu'ils ne se mêleront pas de mes divertissements, je ne troublerai pas les leurs. Tout ce que je demande, c'est que le sacré nom de Dieu de truc qui sortira de ce miroir ne vienne pas me réveiller au milieu de la nuit, parce que le petit tour en camion a été plutôt rude, ce soir, et j'suis complètement fourbu. »

Mr Simpson finit par mourir et le cousin disparut ainsi que le camion ; du moins c'est ce qu'on pensa dans le Quartier car on ne les vit plus ni l'un ni l'autre. Princis enleva Zamour au Quartier et le garda chez elle, pour de bon cette fois, et ils vécurent tous deux bien tranquillement dans la petite maison en attendant la pension de Mr Simpson. Chaque matin, à cinq heures et demie, le déclic du réveil faisait son petit bruit à peine perceptible. La sonnerie n'était pas remontée, mais l'aiguille était restée sur l'heure à laquelle Mr Simpson était accoutumé de se lever pour se rendre à la gare. On eût dit qu'un petit fantôme habitait le réveil, et Princis disait à Zamour : « Mr Simpson habite toujours dans cette pendulette, mais quand la pension arrivera nous retournerons à Red River County. » Elle jouait avec Zamour au jeu de « En attendant la pension ». « Quand on retournera à Red River County, qu'est-ce qu'on emportera, dis ? » Et Princis énumérait les choses. Voyons, elle... elle emporterait ceci et cela. Et Zamour, qu'est-ce qu'il emporterait ? Zamour n'avait pas l'air de vouloir emporter grand'chose.

La plupart du temps Zamour était tellement comme une personne, une belle, loyale et aimante personne, que Princis avait oublié qu'il n'était qu'un pauvre mortel de chat, et elle lui parlait, le comblait de gentillesses et échafaudait pour lui mille projets d'avenir à Red River County : « Quand la pension de Mr Simpson arrivera et qu'on retournera à Red River County, on plantera un petit jardin et on y fera pousser de l'okra ; on aura une vache et un arbre pour nous mettre à l'ombre. » Et elle passait ses doigts dans la fourrure de Zamour, et Zamour, électrisé par la caresse, s'étirait de toute sa longueur. Mais, quand elle le surprenait, à l'improviste, vautré bestialement sur le lit,

plongé dans le plus animal des sommeils, bouche béante et babines retroussées dans un ronflement de félin, alors elle sentait bien, en passant dans une autre pièce, que Zamour n'était qu'une pauvre bête incapable de jouer à aucun jeu ni de faire la conversation. « Pourquoi donc retourner à Red River County ? se demandait-elle tristement, Zamour n'est pas une compagnie. » C'est dans ces moments-là qu'elle se sentait très seule et souhaitait de revoir ses sœurs. Elle leur écrivit une petite lettre où elle disait : « Ne vous étonnez pas si je reviens à la maison de Red River County quand la pension de Mr Simpson sera arrivée. »

Ses sœurs étaient toujours là-bas, dans la vieille maison. Il y avait eu un bref échange de cartes postales pendant la maladie de Mr Simpson et après sa mort. Que penseraient-elles quand elles la verraient entrer par la grille et se diriger vers la maison en portant Zamour et la valise ? A moins qu'elle ne leur fît la surprise d'arriver un soir sans prévenir. Elle avancerait sur la route en écoutant la musique de xylophone qu'elles jouaient à quatre mains depuis des années : cantiques, psaumes, chansons de leur enfance, mais surtout *Beautiful Ohio*, leur plus beau morceau. Les gens qui passaient la nuit devant la vieille maison sur la colline entendaient les notes du xylophone et disaient : « Ce sont les gentilles femmes à barbe, les deux sœurs Lester. » Elle ouvrirait la porte, la musique cesserait. Et, jusqu'à la fin de leurs jours, toutes les trois habiteraient ensemble à Red River County.

Mais non... c'était impossible. Elles appartenaient à une autre race, lui semblait-il, un peu comme si elles étaient d'une autre couleur et parlaient une langue différente. Elles avaient leur propre mode de vie, leur monde à elles. Princis n'était qu'une étrangère. Elle aurait toujours cette question à l'esprit : l'aimaient-elles ou la trouvaient-elles ridicule ? Elle en serait réduite à attendre encore devant sa glace à main pour voir si la chose lui arriverait aussi — et elles, de leur côté, attendraient également, surveilleraient. Elle était certaine qu'elles aussi veillaient, attendaient. Comment auraient-elles pu s'en empêcher ? « Je ne suis pas comme elles, je ne suis pas comme elles, se disait-elle, elles me donnent un tel sentiment de solitude, d'anomalie... » Non, elle ne pouvait pas aller les retrouver. Elle et Zamour s'installeraient dans une petite maison, près de ses sœurs, et la pension leur permettrait de vivre heureuses toutes les trois. Elle irait voir ses sœurs de temps en temps, comme faisaient leurs autres parents. Elle serait très gentille avec elles, écouterait leur musique, acceptant leur étrangeté comme elle l'avait fait du temps qu'elle était jeune. Il n'y avait donc qu'à attendre la pension.

Mais que cette attente était longue ! Maintenant Zamour et elle passaient la plus grande partie de leurs journées dans le fauteuil capitonné du salon qui faisait face à la porte d'entrée. Elle s'y était fait un agréable poste d'attente. Zamour et elle ne mettaient jamais le nez dehors de crainte de manquer l'homme quand il viendrait. Chaque matin, dès que le déclic se faisait entendre dans le réveil de Mr Simpson, elle se levait en grande hâte, courait à son fauteuil et commençait à attendre. Parfois,

en attendant, elle s'endormait, oubliant tout sauf d'attendre, et elle s'éveillait le matin toujours dans son fauteuil ; et l'attente recommençait. Le fauteuil avait pris sa forme, comme si elle et lui ne faisaient qu'un, et Zamour s'énervait tellement de cette attente qu'il avait aiguisé ses griffes sur le haut du dossier où il se tenait assis comme si c'eût été l'épaule de Princis, et en avait fait sortir toute la paille et le coton du rembourrage. Mais Princis n'avait rien vu, rien entendu. Dans le Quartier il y eut un mariage, et un matin, de bonne heure, le mari de Mercel Framer l'ayant trouvée, au retour de son service de nuit, avec un étranger dans un camion arrêté devant chez eux, lui tira un coup de revolver. Cela donna un peu d'animation et causa quelque scandale dans Hines Street. Il y eut aussi un bébé qui mourut dans la famille catholique de la maison du coin — le service funèbre avait eu lieu à domicile et des voitures avaient stationné jusque devant la maison de Princis. Mais, dans son fauteuil, elle attendait toujours comme une fiancée, sans soupçonner le moins du monde les naissances, les morts et les scandales. Seuls comptaient pour elle le sensuel embrassement du fauteuil et l'attente du coup qui retentirait à la porte comme pour annoncer l'arrivée de l'époux venu afin de la ravir, frémissante de hâte et de jouissances accumulées.

Frappait-on à la porte, elle manquait défaillir et, rigide, elle murmurait à Zamour : « C'est la pension de Mr Simpson, la voilà » et elle allait à la porte, la bienvenue aux lèvres... pour n'y trouver qu'un voyageur de commerce prêt à lui offrir des bas Real Silk ou des produits Avon et qui, en la voyant, faisait un bond en arrière comme pris de peur et s'enfuyait. La dernière fois que le garçon épicier lui avait apporté sa commande — il y avait déjà longtemps — et l'avait informée qu'on ne pouvait plus lui faire crédit parce qu'à l'épicerie personne ne croyait que la pension arriverait jamais, il s'était tenu à une certaine distance et l'avait dévisagée comme si elle était folle. « Ils doivent tous croire que j'ai perdu la tête, dit-elle à Zamour, parce qu'on doit lire sur ma figure que j'attends. » Et elle retourna à son fauteuil.

Un après-midi, au cours de cette longue période, une pluie diluvienne se mit à tomber, et une voisine frappa à la porte afin de la prévenir qu'un cyclone venant du golfe du Mexique était annoncé pour la nuit. Quand, à travers le rideau, Princis aperçut la voisine, non seulement elle ne quitta pas son fauteuil, mais elle s'y cramponna fermement et refusa de répondre, d'écouter, bien sûre que ce n'était pas quelqu'un qui lui apportait la pension. Mais, comme la voisine frappait, frappait toujours, Princis finit par écarter le rideau et, foudroyant la voisine du regard, cria : « Non ! » et Princis vit la femme faire un bond en arrière et s'enfuir dans le Quartier. « Le Quartier essaye de nous empêcher de recevoir la pension de Mr Simpson », dit Princis à Zamour.

La pluie augmenta de violence et peu à peu s'infiltra çà et là dans la chambre. Elle n'y fit pas attention. Mais bientôt elle ruissela sur le poste d'attente, sur elle, sur Zamour et sur le bon fauteuil : « Ils

essaient de nous inonder pour nous faire partir avant l'arrivée de la pension », dit-elle. Elle alla chercher la barre de la moustiquaire qu'elle avait apportée de Red River County et la posa sur deux chaises au-dessus du fauteuil capitonné comme font les enfants qui se construisent une tente.

Mais où était Zamour ? Pris de panique devant toute cette eau, il avait quitté brusquement le dossier du fauteuil. Elle réussit à le rattraper, le ramena et l'enveloppa dans son vieux paletot en veloutine orange, ne lui laissant dehors que la tête. Alors, blottie dans son fauteuil, sous la tente, avec Zamour dans les bras, elle recommença à attendre. L'eau tombait. De toutes parts maintenant l'eau s'égouttait, ruisselait. Princis se mit à chanter *Beautiful Ohio*, mais au milieu de la chanson ses yeux se fixèrent par hasard sur sa lampe favorite, une lampe en verre bleuâtre qu'elle possédait depuis des années. Elle se glissa hors de la tente, laissant Zamour emmitouflé dans le paletot et sauva sa lampe des eaux. Il faisait si noir ! La lampe marcherait-elle encore par bonheur ? Elle la brancha sur la prise près de la tente. Mais oui, elle répandait encore sa pâle lumière neigeuse, et Princis s'en trouva toute heureuse et toute réchauffée. Elle apporta la lampe sous la tente. Elle reprit *Beautiful Ohio* juste à l'endroit où elle s'était interrompue. La tente laissait filtrer une eau vineuse.

Le vent augmenta et la pluie tombait à seaux ; la nuit venue, alors que la lampe bleue éclairait miraculeusement, toute une portion du toit au-dessus de la pièce où se trouvait Princis avec Zamour fut arrachée et disparut. « Qu'est-ce que le Quartier invente encore pour nous faire mourir ? cria-t-elle à Zamour. Les voilà qui démolissent notre maison, à présent, et nous déversent toute l'eau du Golfe sur la tête. » Et elle se rappela, à la fenêtre, le visage grimaçant de la femme qui était venue lui lancer quelque menace ou quelque avertissement. « De toute façon, dit-elle avec fermeté, ils n'arriveront pas à nous empêcher d'avoir notre pension. Nous resterons ici à l'attendre. » Puis une question lui traversa l'esprit : « Qu'est-ce que je pourrais bien encore soustraire à la destruction du Quartier et abriter sous cette tente ? » Elle pensa à tout ce qu'elle possédait depuis longtemps et chérissait, à tout ce que, dans le jeu qu'elle avait joué avec Zamour, elle avait mis parmi les choses à emporter à Red River County : le dé en or ? — non, pas la peine, Maroney, l'aînée de ses sœurs, le lui avait envoyé comme cadeau de mariage. Le réveil où Mr Simpson se levait encore chaque matin ? — non. La petite poule couveuse en verre opaque assise sur l'argent que Princis mettait de côté ? — oui, ça, elle l'emporterait car c'était un des objets de la maison qui avaient attendu avec elle ; et la petite poule avait mis tant de bonne humeur à attendre dans son nid de verre plein de menue monnaie. Elle trouva la couveuse et la porta sous la tente. L'argent était bien sec car la petite poule l'avait protégé avec soin, assise si hermétiquement dans le nid.

Maintenant l'eau montait sur le plancher, la tente faisait poche et l'eau

s'en échappait. Mais la lampe brillait toujours. Princis pensa brusquement à une chose : la glace à main qu'elle avait hérité de sa grand' mère. Elle était en bronze avec du vert-de-gris dans les rainures. Au dos, on voyait la silhouette de deux amoureux sous un arbre. Toute à l'attente de sa pension, Princis n'avait pas songé à son miroir depuis longtemps. Elle le chercha à tâtons dans l'obscurité et le trouva là où il avait toujours été, dans le tiroir de la commode.

Comme elle pénétrait sous la tente avec le miroir, Zamour, pris d'un accès de fureur, bondit sur elle comme un tigre. Elle ne réussit pas à l'attraper. « Zamour, Zamour ! » cria-t-elle, mais Zamour, à travers les eaux, alla se perdre dans le noir. Elle s'élança à sa poursuite à travers les ténèbres mouillées où elle pouvait l'entendre miauler, déchirer la tapisserie et renverser les meubles. Est-ce que Zamour serait devenu fou après tout ce qu'elle avait fait pour essayer de préserver leur raison à tous deux ? « Non, les chats détestent l'eau, pensa-t-elle. Il faut que je calme Zamour. » Elle l'accula au sommet de la tente où il avait sauté et, dans la pâle lueur de la lampe qui brillait au-dessous, elle vit le mufle d'un Zamour sauvage qui la défiait de venir l'attraper. Elle tendit le bras en murmurant : « Zamour, Zamour ! Ce n'est que de l'eau. » Et comme elle tendait vers lui ses mains mouillées, Zamour l'attaqua, lui griffa la figure et s'enfuit. Elle poussa un cri et se mit à pleurer ; puis elle s'affaissa dans l'eau qui couvrait le plancher, levant la glace au-dessus d'elle pour éviter de la briser, et elle resta là, prostrée, criant : « Oh Seigneur ! », et elle enfouit dans ses deux mains son visage égratigné.

Mais que sentait-elle donc sur sa figure blessée ? Était-ce du sang, était-ce de l'eau, était-ce de la fourrure comme la robe même de Zamour ? Elle rampa à quatre pattes, sans lâcher le miroir, et pénétra sous la tente en murmurant : « Oh Seigneur, faites que la petite lampe de verre ne soit pas éteinte ! » et, à la lueur de la lampe, elle leva le miroir de bronze et vit un visage barbu, ensanglanté. Au même instant le miroir se fêla. Comme accompagnement au bruit que faisait la pluie dans la maison, elle entendit les longs trémolos fous de Zamour quelque part dans l'espace envahi de ténèbres mouillées. On aurait dit des plaintes d'enfant. Elle cria : « Zamour, Zamour, ne pleure pas, ne pleure pas. Reviens sous la tente. » Mais Zamour refusait de venir. Il se contentait de crier, de hurler ses terribles sanglots mouillés, cris de frayeur de bête abandonnée, perdue dans les ténèbres. Elle se tassa sous la tente en lambeaux, dans le fauteuil détrempé, et là, elle retrouva le calme. Puis elle murmura : « Cheney et Maroney, mes deux sœurs de Red River County, je puis maintenant aller vous retrouver. » Et juste à ce moment la lampe s'éteignit.

Blottie dans son fauteuil, sous la tente, elle éprouvait un sentiment de solitude infinie. Du fond de cette obscurité où elle s'était perdue, elle essayait de refaire sa vie comme on refait un lit après un sommeil agité. Comment en était-elle arrivée là, à attendre une pension qui ne vien-

drait jamais ? Elle aurait pu se donner maintes réponses. Il lui fallait sauver Zamour.

Elle sortit de la tente à quatre pattes, et la tente de tulle et de chenille retomba sur elle comme un filet. Elle avança, traînant la tente, et tout tranquillement chercha Zamour dans le marais. Elle ne faisait pas plus de bruit que le plus silencieux des castors. Elle vit deux points brillants. C'étaient ses yeux. Ramant des deux mains, elle avança, plus près, toujours plus près, et le plus doucement possible. Qu'était-ce que ce territoire perdu à travers lequel elle rampait et où nul chemin n'était tracé ? On aurait dit le sol fangeux de quelque jungle. Elle ne se rappelait pas avoir jamais vu un endroit pareil, ni mer, ni continent, un rivage de quelque chose qui n'était ni de la terre ni de l'eau, un banc où deux continents se séparaient. « Zamour, Zamour », implorait son cœur, et elle approchait un peu plus près encore des yeux brûlants ; mais ses lèvres se refusaient à prononcer le nom. Zamour, Zamour, c'était en elle quelque chose de profond, une plainte, un bêlement, comme si elle avait froid, comme si elle espérait que Zamour retrouvé pourrait la réchauffer ainsi que le ferait un col de fourrure.

A genoux elle tendit les bras vers les deux lumières au ras du sol. Étaient-ce des charbons ardents qui la brûlaient au plus vif de sa chair ou étaient-ce les yeux d'un crotale dont les dents lui auraient déchiré la face ? Elle se rejeta en arrière, puis se redressa à la manière des ours, rampant, agitant mains et bras pour écarter l'ennemi. Elle entendit le bruit que firent en se cassant les objets contre lesquels Zamour se heurtait en essayant de fuir. Est-ce que ce chat sauvage lui faisait, à grands coups de griffes, écrouler le monde sur la tête ? Elle l'entendit, quelque part, qui faisait un bruit familier, un bruit de choses qu'on déchire ; puis elle perçut un bris de verre et le tintement de pièces de monnaie sur le plancher ; et elle se rappela son poste d'attente perdu, l'endroit où elle attendait en compagnie du fauteuil, de la lampe et de la poule couveuse. De quel côté se trouvait cet endroit ? Comment y retourner ? Où était la lumière ? Où se trouvait la glace à main ? « Par là-bas, pensa-t-elle, toujours accroupie. Non... par ici ! » Elle comprit alors qu'ils étaient perdus à jamais. Elle n'avait aucun point de repère, aucun moyen de se guider. Elle se releva et se sentit alors aussi légère qu'une bouée. Elle se remit à genoux, puis retomba comme une pierre dans l'eau qui l'entourait, nouveau poste d'attente, comme si dorénavant il lui faudrait rester ici, rocher moussu et permanent parmi ces récifs et parmi ces marées, de quelle géographie ? Elle respira. C'était la fin. Elle renonçait à tout. La tente pendait autour d'elle comme une chevelure qu'elle était condamnée à porter éternellement. « Je renonce à la lampe, au miroir, à Zamour, et même à la pension. Je renonce à tout, jusqu'à la moindre petite chose », se dit-elle. Et, ayant renoncé à tout, jusqu'à la moindre petite chose, elle se détendit, s'installa, devenue ce rocher anonyme, ce quelqu'un dont elle n'avait jamais eu connaissance, indifférente désormais à toutes les définitions, les points de repère, les signes qui l'avaient

conduite à ce nulle part, parmi ces épaves, sur ce plancher noir et boueux de son éternité acceptée.

Mais, quelque part, Zamour poussa de nouveau une sorte de cri de sorcière. On aurait dit qu'il voulait l'attirer encore à portée de ses griffes, et Princis Lester cria dans les ténèbres : « Zamour, mon démon incarné, je renonce à toi. »

Quelle heure pouvait-il être ? Une vive lueur l'inonda brusquement. Se pouvait-il en outre que ce fût une voix qu'elle entendait lui dire : « Lève-toi, ta lumière est venue ! » Qui venait ainsi la chercher ? A la porte d'entrée elle entendit des voix, des coups. On appelait son nom. Pourquoi ne pouvait-elle pas répondre ? Puis on vint frapper à sa porte et on l'appela : « Mrs Simpson, Mrs Simpson, ouvrez-nous ! »

« Je m'appelle Princis Lester, murmura-t-elle, je suis la sœur de mes deux sœurs de Red River County. »

Elle n'aurait pas su dire combien de personnes étaient là — elle n'aurait jamais cru qu'il y pût y avoir autant de survivants dans ce monde — mais il y en avait assez pour faire retentir sa porte de coups de poings, de coups de pieds, et pour l'appeler de plus en plus fort par son nom. Elle ne répondait pas un mot et elle ne se mit à bouger que lorsqu'une grosse voix sonore cria :

« Mrs Simpson ! Ouvrez-nous. *La pension de votre mari est arrivée !* »

Alors elle commença à ramper lourdement, échevelée, ruisselante ; elle avançait dans l'eau, lentement, lentement. Chargée du poids énorme de son corps et de la tente en loques, elle se traînait sur ce qui semblait être les rocs aigus, les coquillages brisés d'un fond marin. Lentement, lentement elle traversa la vaste rive, guidée par la lumière. Arrivée à la porte elle se releva sur les genoux avec le peu qui lui restait de force, tâtonna, finit par ouvrir et, dans la lumière mourante, elle regarda les visages flous de brillants specimens de claire humanité où tout d'abord elle crut reconnaître le jeune visage de Mr Simpson à la Coopérative, puis ornés de leur collier de barbe, les visages de ses deux sœurs. Ensuite, les visages disparurent et il ne resta plus que la lumière intense des deux yeux de Zamour. « Hein ? » murmura-t-elle, et son terrible visage penché prit une expression de pitié et de salut ; et c'est ainsi que le Quartier s'empara d'elle. Le vieux couvre-lit et la tente pendaient autour d'elle comme le pelage déchiqueté d'un animal blessé. Une forme noire s'élança par la porte comme un bolide et disparut dans le Quartier, et c'était Zamour.

Les années ont passé et Princis Lester est toujours à l'asile de Red River County. Elle ne peut dire à personne ce qui s'est passé, peut-être ne veut-elle pas le faire — qui sait ? Elle lisse la jolie barbe qui cerne son visage comme une fraise à la Titien et elle en est très fière. C'est la seule chose qui l'intéresse. Il y a en elle une sorte de pureté que tout le monde admire. Elle est fort aimée à l'asile, toujours calme, de bonne humeur, pleine de considération pour les autres ; elle ne demande jamais

de faveurs mais en reçoit beaucoup. Il y a quelque chose qui fait que tout le monde voudrait lui ressembler, barbe comprise.

Tant qu'elles vécurent, les sœurs de Princis Lester vinrent lui rendre visite régulièrement. C'était un spectacle d'une qualité rare que de les voir rire doucement, roucouler ensemble, se faire mille caresses au cours de longues et souriantes conversations. Puis le temps vint où les deux sœurs durent mourir. Leur heure sonna presque en même temps, ce qui semble fort juste — Cheyney d'abord, puis, aussitôt après, Maroney ; et elles sont enterrées côte à côte à Red River County. On a découvert du pétrole à l'endroit où autrefois s'élevait la maison des Lester. Cet endroit s'appelle aujourd'hui la concession Prescott, et la nappe est des plus riches. Princis Lester est toujours à l'asile, comme une borne mémoriale. Elle est très, très vieille et ne bouge plus guère, mais elle continue à vivre sa vie.

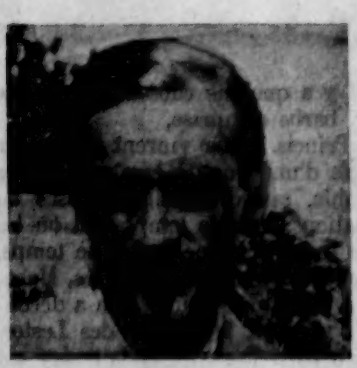
La pension ? Elle vint finalement après maintes formalités et signatures. Elle s'élevait approximativement à quarante-huit dollars par mois, car Mr Simpson n'avait pas servi très longtemps comme aiguilleur. Pendant des années elle resta dans un dossier marqué « Non réclamé », attendant le jour où Princis Lester aurait l'idée d'aller la chercher. Puis il parut évident que Princis Lester ne penserait jamais à sa pension. Elle resta donc dans son dossier jusqu'au jour où, après le décès de Princis, on pourrait la payer à son cousin Wylie Prescott.

Zamour, comme le noir fantôme de Princis Lester vécut pendant longtemps dehors, en renégat, dans le Quartier. Il refusa de s'attacher à qui que ce fût, mais il mangeait dans l'assiette que n'importe qui lui présentait. Il s'approchait aussi pour se faire caresser, mais toujours avec soupçon. Un jour, le Quartier le vit s'éloigner, la queue en l'air, comme si un ballon y était attaché — Princis Lester était peut-être à ses côtés, en route vers l'épicerie, car Zamour avait dans sa démarche une sorte d'affectueuse nonchalance comme autrefois. On le vit s'en aller, s'éloigner vers un but inconnu. Et il ne reparut jamais dans le Quartier.

Parfois, quand Wylie Prescott se promène sur sa concession de Red River County, il s'arrête, croyant entendre dans les airs une sorte d'appel musical, *Zamour ! Zamour !* Et, l'oreille tendue vers quelque instant magique, il sent tout l'enchantement que contient un nom si joli, plus qu'un nom de chat à coup sûr — comme si, dans ce seul nom, tout son avenir l'appelait. Et, pendant quelques minutes, il se souvient de Princis Lester appelant Zamour dans Hines Street à l'époque où lui-même jouait de la guitare sur les marches de la véranda sans se douter alors de ce que lui réservait le destin. Mais il se rend compte que ce qu'il entend n'est autre chose que les résonances des bonnes pompes à pétrole, et il parcourt le prospère héritage que lui garde cette terre qui est à lui — à lui, l'héritier de la longue attente de Zamour et de Princis Lester.

WILLIAM GOYEN

(TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR MAURICE EDGAR COINDREAU)



# LA CORTISONE ET L'A.C.T.H.

par le professeur DE GENNES

Le 13 avril 1949, Hench, Kendall, Slocumb et Polley apportaient au Congrès des maladies rhumatismales de New York une communication sensationnelle.

Ces auteurs avaient remarqué que le rhumatisme chronique (polyarthrite chronique évolutive), maladie désespérante par sa chronicité, ses infirmités douloureuses et par son caractère décidément incurable, se trouvait miraculeusement supprimé chez les femmes enceintes ou chez les sujets atteints d'une jaunisse. Ils en avaient inféré que cette amélioration remarquable, mais temporaire, procédait d'un facteur biochimique, de nature vraisemblablement hormonale, voisin des sels biliaires, commun aux deux sexes, et lié sans doute aux sécrétions de la glande cortico-surrénale dont on sait l'activité décuplée au cours de la grossesse.

C'est ici qu'intervient le remarquable travail biochimique de Kendall qui, depuis 1935, avait, en de patientes recherches, isolé, défini et reproduit par synthèse la plupart des hormones surrénales.

Après de nombreuses tentatives portant sur chacun de ces corps, il en vint à conseiller à Hench d'essayer dans le traitement du rhumatisme chronique évolutif, l'action de la *17 hydroxy-11 déhydro-corticostérone*, ou *cortisone* (composé E de Kendall), et de l'employer à des doses massives dépassant 100 et 200 milligrammes par jour.

Les résultats de ces premiers essais furent spectaculaires. Sur seize malades atteints de polyarthrite chronique évolutive, l'injection de 100 milligrammes de cortisone par jour fit disparaître très rapidement presque tous les signes de la maladie.

La première malade traitée était une femme de vingt-neuf ans, atteinte depuis quatre ans d'une forme très sévère de rhumatisme chronique progressif créant des douleurs incessantes, des ankyloses multiples, et une infirmité totale ayant résisté à tous traitements. Dès le second jour de la cure, les douleurs cessaient, les raideurs articulaires cédaient, l'appétit revenait avec la joie de vivre, et dès le troisième jour la malade se levait et marchait, ce qu'elle n'avait pu faire depuis quatre ans. Au cinquième jour, elle avait l'impression d'une guérison totale. Mais dès

qu'on cessait le traitement, ou qu'on diminuait les doses, les signes de la maladie reparaissaient progressivement pour ne céder qu'à de nouvelles prises de cortisone dépassant 100 milligrammes par jour.

Toutes les précautions furent prises pour éliminer les possibilités d'une coïncidence, ou surtout d'une action psychothérapique de la médication nouvelle. On sait, en effet, les miracles que peut créer la médecine de l'esprit, même dans les affections les plus organiques. Mais ici, dès qu'on remplaçait la cortisone à l'insu du malade comme du médecin par un corps inactif, les douleurs et les raideurs reparaissaient inexorablement pour céder à nouveau dès qu'on reprenait la médication vraie.

La démonstration était donc faite de la remarquable action de l'hormone nouvelle. Tous les essais faits avec d'autres hormones ou avec des extraits surrénaux totaux restaient négatifs.

Par contre, on s'avisa très vite qu'il était peut-être plus logique de faire sécréter par la glande surrénale elle-même cet excès de cortisone si remarquablement bénéfique. On sait, en effet, que la plupart des glandes endocrines n'exercent leur fonction que sous l'influence de messagers chimiques (ou stimulines) nés du lobe antérieur de l'hypophyse, cellule de commande de presque tout le système endocrinien. Chacune des glandes vit sous l'action de sa stimuline hypophysaire propre. C'est ainsi qu'on parvint, par des recherches chimiques très précises, à isoler à partir des hypophyses de bœuf, de mouton ou de porc, l'*adréno-corticotrophine hypophysaire* ou A.C.T.H. qui agit électivement sur la corticosurrénale, mère de la cortisone. L'injection de 100 milligrammes d'A.C.T.H. active instantanément les sécrétions de cette glande et équivaut à peu près à l'injection ou à l'ingestion de 200 milligrammes de cortisone synthétique.

La découverte de la cortisone et de l'A.C.T.H. apportait au traitement du rhumatisme chronique une éclatante contribution, dont la réalité fut très vite confirmée par les observations de Thorn, Freyberg, Bauer, Perera et bientôt reconnue et éprouvée en tous pays du monde.

Cependant, son action allait très vite dépasser les limites du cadre des rhumatismes chroniques. Les indications de la cortisone et de l'A.C.T.H. sont devenues multiples et tendent à s'étendre chaque jour à des maladies nouvelles dont la nature était jusque-là ignorée.

Mais on s'aperçut très vite que, dans un certain nombre de ces maladies, elle n'apportait qu'un résultat temporaire qui disparaissait dès qu'on cessait la médication, laissant intact, ou parfois aggravé, le fond même du mal.

Par ailleurs, l'organisme ne peut tolérer très longtemps sans dommages un tel surdosage d'une hormone active. La cortisone a, en effet, des actions physiologiques multiples. Elle élève le taux du sucre sanguin, tend à fabriquer des sucres aux dépens des albumines, et des graisses aux dépens des sucres. Elle tend à retenir le sodium et à créer des œdèmes, et favorise, au contraire, la fuite du potassium. Elle modifie la

formule sanguine. Elle a une action anti-inflammatoire puissante, mais bloque de ce fait les réactions de défense naturelle des tissus et les processus normaux de cicatrisation.

Enfin et surtout, de par une loi infaillible en endocrinologie, l'excès permanent d'une hormone dans l'organisme tend à inhiber la glande chargée de sa fabrication, et même à l'atrophier si cette action se prolonge. En sorte qu'un traitement prolongé par la cortisone parvient presque à coup sûr à aplasier la glande surrénale indispensable à la vie. Aussi s'en est-il suivi une vive réaction contre la médication nouvelle, aussi excessive que fut son accueil.

Aujourd'hui, le moment est venu de faire le point de cette admirable thérapeutique dont l'efficacité n'est plus contestable, de préciser ses indications vraies, d'étudier ses contre-indications et ses dangers, de fixer ses doses et de ses limites, et de détruire les légendes qui ont entouré sa naissance.

⁂

*La cortisone* (composé E. de Kendall) et son succédané *l'hydrocortisone* (composé F) dont l'action est très voisine et qui tend de plus en plus à la remplacer, sont aujourd'hui synthétisées industriellement à partir de l'acide désoxycholique.

Insolubles dans l'eau, elles peuvent être injectées sous la peau sous forme de microcristaux dont la résorption est assez lente, ou, mieux, ingérées par la voie digestive qui donne une utilisation presque aussi complète et infiniment plus pratique.

L'A.C.T.H., extrait par purifications successives à partir des hypophyses de bœufs, de moutons ou de porcs, est détruite par les sucs digestifs, en sorte qu'elle ne peut être introduite dans l'organisme que par voie sous-cutanée, intramusculaire ou intraveineuse. Très fragile en solution aqueuse, elle peut être au contraire conservée indéfiniment à l'état de parfaite dessiccation.

Ces trois composés : cortisone, hydrocortisone et A.C.T.H., se trouvent actuellement dans le commerce et sont très largement utilisés dans la pratique courante. La cortisone et l'hydrocortisone sont également présentés en collyres pour l'usage oculaire et en pommades (hydrocortisone à 2,5 p. 100) pour les traitements dermatologiques.

Dans la pratique, la CORTISONE et l'HYDROCORTISONE sont presque toujours ingérées par la voie buccale, en deux ou quatre prises successives régulièrement espacées dans le nycthémère, de façon à maintenir un taux permanent de cette hormone dans l'organisme. Les doses, variables suivant les cas, peuvent être graduées entre 300 et 80 milligrammes par jour. Au-dessous de ce seuil, la cortisone est généralement sans action.

L'A.C.T.H. se présente sous forme de poudre blanche soluble dans l'eau distillée ou dans l'eau physiologique en flacons contenant 25, 50 ou 100 milligrammes. Elle doit être conservée à basse température et sa

dissolution doit être faite immédiatement avant l'injection sous-cutanée, intramusculaire ou intraveineuse. Etant donné la rapidité de diffusion et de destruction du produit dans l'organisme, ces injections doivent être répétées toutes les six heures. Mais certaines formules d'*A.C.T.H.-retard*, additionnées de zinc ou de gélatine, permettent un plus grand espacement. Les doses d'A.C.T.H. injectées varient entre 25 et 100 milligrammes par jour (équivalant à 200 milligrammes de cortisone) mais la voie intraveineuse, de technique plus difficile, permet d'en diminuer très sensiblement les doses pour un résultat égal.

Pendant tout le traitement cortisonique, le malade doit être soumis à une étroite surveillance.

*Avant son début*, on doit s'assurer qu'il n'est atteint ni de diabète, ni de tuberculose évolutive, ni d'insuffisance cardiaque ou rénale, ni d'ulcère gastro-duodénal, ni de troubles psychiques, ni d'aucun signe faisant présumer une tendance à la rétention de l'eau et du sel.

*Au cours du traitement*, il doit être soumis à un régime strictement sans sel, rigoureusement contrôlé. Le contrôle de la courbe thermique et du chiffre des leucocytes est indispensable pour déceler les infections intercurrentes, très fréquentes du fait de l'action cortisonique. L'asthénie due à la fuite du potassium doit être palliée par des prises quotidiennes de ce corps. Enfin, l'hygiène du malade, son alimentation, et surtout son psychisme doivent être très surveillés, car on peut voir succéder à l'euphorie cortisonique normale des troubles dépressifs qui n'annoncent généralement rien de bon.

*Après l'arrêt du traitement*, qui doit se faire très progressivement, on observe souvent une phase de grande fatigue due à l'inhibition et à l'atrophie temporaire de la cortico-surrénale par l'excès de cortisone et qui ne disparaît parfois qu'après plusieurs semaines.

***

Les indications thérapeutiques de la cortisone et de l'A.C.T.H. sont aujourd'hui très nombreuses et leur cadre a sans doute été exagérément élargi.

En effet, l'euphorie qui accompagne presque toujours l'excès de cortisone a souvent fait prendre pour succès ce qui n'était que coïncidence et l'on doit se souvenir, à chaque instant, que l'usage inconsidéré de ces hormones est loin d'être inoffensif.

Les principales de ces indications en sont aujourd'hui bien classées. Ce sont, avant tout : les rhumatismes aigus ou chroniques, les insuffisances surrénales, les maladies allergiques, les maladies du sang, les inflammations oculaires, certaines maladies infectieuses, certaines maladies de la peau.

Nous envisagerons ensuite quelques indications mineures auxquelles

on a voulu étendre, parfois abusivement, les bienfaits de la cortisone et de l'A.C.T.H.

Le RHUMATISME INFLAMMATOIRE CHRONIQUE, ou polyarthrite chronique évolutive reste l'indication la plus classique, sinon la plus satisfaisante, de la cortisone et de l'A.C.T.H. Elle s'applique à toutes les formes dont le caractère est affirmé par une évolution régulièrement aggravée, une atteinte sérieuse de l'état général, un état subfébrile et des signes biologiques confirmatifs.

Elle s'adresse aussi bien aux formes anciennes qu'aux récentes, mais le traitement cortisonique est d'autant plus indiqué que la maladie est plus grave, les poussées plus rapprochées, les douleurs plus insupportables, les infirmités plus pénibles.

Le *traitement d'attaque* doit être entrepris par de fortes doses. Certains cas cèdent mieux à l'A.C.T.H., d'autres à la cortisone ou l'hydrocortisone.

L'A.C.T.H. doit être injectée en quatre piqûres quotidiennes de 25 ou 50 milligrammes. Les effets thérapeutiques sont presque toujours très rapides et très remarquables. Parfois, dès le premier jour, les douleurs cessent, les contractures et les douleurs se relâchent, le gonflement s'atténue, la fièvre disparaît, l'état général s'améliore et l'appétit revient en même temps qu'une certaine euphorie qui passe souvent les limites d'un bien-être normal.

Le traitement doit être poursuivi pendant quatre à six semaines, les doses quotidiennes initiales étant rapidement diminuées de moitié, mais il existe souvent, envers l'A.C.T.H., une sorte d' « inactivation progressive » liée, soit à l'épuisement de la glande cortico-surrénale par un excès de stimulation, soit plus souvent à un effet dit « antihormonal » d'explication plus difficile. C'est pourquoi on préfère plus généralement la cortisone ou l'hydrocortisone prises par voie buccale aux doses de 200 milligrammes, puis de 100 milligrammes par jour qui réalisent un traitement simple, accessible et parfaitement efficace. Les injections intramusculaires de cortisone ont contre elles la fréquence des douleurs et surtout des abcès que l'action anti-inflammatoire de cette hormone rend sans doute plus silencieux, mais aussi plus volumineux et plus diffus.

*Les résultats* de ces cures d'attaque sont le plus souvent remarquables. Dans les formes les plus sévères du rhumatisme chronique, Boland note 14 p. 100 de résultats parfaits, 35 p. 100 de bons résultats, 43 p. 100 de succès relatifs et 7 p. 100 d'échecs. Par contre, dans les formes moyennes ou légères, on observe cent pour cent de bons résultats.

Lorsqu'on a obtenu par la cure d'attaque les résultats désirables, il faut réduire progressivement les quantités de cortisone ou d'A.C.T.H. jusqu'à trouver les doses nécessaires et suffisantes au traitement d'entretien qui peut être prolongé jusqu'à deux ou trois mois.

*La durée des rémissions* après le traitement d'attaque est très variable

suivant les cas et suivant les statistiques. *On ne saurait trop insister sur le fait que ces guérisons miraculeuses du rhumatisme chronique par la cortisone ou l'A.C.T.H. ne sont jamais que des rémissions, de durée variable, mais toujours suivies d'inévitables rechutes.* Dans l'immense majorité des cas, celles-ci se produisent, soit dans les jours, soit dans le mois qui suit l'arrêt du traitement, et la durée de celui-ci est sans rapport avec celle des rémissions observées après lui.

*Il n'en est pas moins que la rechute reste fatale.* Tantôt elle est totale et le malade retrouve, après la cure, à son grand désespoir, son état antérieur. Souvent, elle n'est que partielle : la cortisone a dénoué, pour longtemps, quelques ankyloses, diminué quelques douleurs. Parfois, enfin, mais rarement, elle s'avère maligne et le rhumatisant se retrouve moins bien après la cure que dans l'état antérieur.

Cependant, ces rechutes aggravantes sont heureusement assez exceptionnelles, et, par ailleurs, le traitement cortisonique n'exclut pas les effets bienfaisant de l'aspirine, de la phénylbutazone, ni des traitements par les sels d'or qui permettent de prendre le mal en patience et d'attendre la prochaine cure hormonale que les malades réclament avec une hâte bien légitime. Il faut toutefois savoir, malgré l'insistance de ces demandes, espacer ces cures dont la répétition fréquente ou la prolongation indéfinie n'est pas sans graves dangers pour la vie.

Au total, le traitement cortisonique des rhumatismes chroniques est nettement bénéfique. Il ne mérite ni l'excès d'accueil qu'on lui fit au début, ni l'indignité où semblait le plonger la désillusion des rechutes. Depuis l'ère de la cortisone, les rhumatisants vivent en général mieux, soit dans le répit passager, soit dans l'euphorie des cures prolongées, soit surtout dans l'espoir d'une nouvelle cure cortisonique, et aussi dans celui, plus chimérique peut-être, d'un traitement plus parfait que leur vaudra sans doute un jour l'effort permanent des chercheurs.

Le Rhumatisme articulaire aigu (R.A.A.). — La cure du rhumatisme articulaire aigu (maladie de Bouillaud) représente sans doute le plus brillant triomphe de la cortisone et de l'A.C.T.H.

On sait que cette détestable et fréquente maladie commence toujours dans le jeune âge, qu'elle atteint avec prédilection les enfants, qu'elle procède par poussées successives diversement espacées, et qu'elle tire toute sa gravité de ses localisations cardiaques définitives et irréversibles. Celles-ci sont habituelles dans les formes sévères, et d'autant plus redoutables que l'enfant est plus jeune et la maladie plus accentuée, mais elles peuvent aussi se produire ou s'aggraver à chaque poussée nouvelle du rhumatisme dont le pronostic était jadis grevé d'une importante mortalité.

Or, voici que le traitement nouveau, *non seulement guérit en quelques jours la plupart des signes de R.A.A., mais encore prévient de façon*

*presque certaine l'établissement des lésions cardiaques.* Il est sans doute incapable de guérir celles-ci lorsqu'elles sont déjà fortement constituées, mais il diminue considérablement leur nombre et leur gravité et *modifie complètement le pronostic et l'avenir de la maladie de Bouillaud.*

D'autre part, chaque crise de celle-ci se comporte comme une maladie courte au cours de laquelle on aura beaucoup moins à redouter les accidents de surdosage inhérents aux traitements cortisoniques forts et prolongés.

L'indication de la cortisone ou de l'A.C.T.H. s'étend donc à toutes les formes sévères du R.A.A., surtout lorsqu'elles s'accompagnent d'une grave atteinte de l'état général ou d'une menace de localisation cardiaque.

Qu'il s'agisse de cortisone on d'A.C.T.H., les doses d'attaque doivent être fortes et presque égales, chez les enfants, à celles qu'on emploie chez l'adulte, mais il faut ici surveiller plus étroitement qu'ailleurs le régime sans sel et la restriction liquidienne pour éviter les rétentions d'eau qui pourraient alourdir la gravité de l'insuffisance cardiaque déjà existante. Les douleurs articulaires s'effacent dès les premiers jours du traitement, la fièvre cède, la pâleur, les sueurs, l'inappétence disparaissent, l'anémie se répare, le poids reprend, la vitesse de sédimentation des globules se normalise du dixième au trentième jour. Parmi les localisations cardiaques, la péricardite s'efface très vite, la myocardite s'améliore, mais les endocardites anciennes ne cèdent pas à la cortisone et leurs souffles persistent malgré elle. *La précocité du traitement est un élément capital du succès.*

Cependant, cette cessation est suivie, dans près de la moitié des cas, d'une réapparition partielle et atténuée des douleurs, exigeant un nouvel assaut cortisonique pour arriver à la guérison totale. D'autre part, la cure cortisonique n'empêche pas les reprises lointaines de la maladie, dont le propre est d'évoluer par poussées successives qui doivent être traitées et guéries comme la première attaque.

Dans l'ensemble, l'aspect général de la maladie a été grandement amélioré par le traitement nouveau qui en a transformé le cours et diminué dans une très forte proportion l'incidence des séquelles cardiaques qui faisaient toute sa gravité.

La goutte n'est que faiblement modifiée par la cortisone ou l'A.C.T.H. Toutefois, dans la majorité des cas, l'accès aigu s'en trouve très rapidement amélioré, mais les rechutes en sont fréquentes et ne leur cèdent pas toujours aussi bien que le premier accès.

Dans la goutte chronique, on a tenté d'utiliser le puissant pouvoir qu'à la cortisone sur l'élimination de l'acide urique pour tenter d'attaquer le fond de la maladie. Mais l'événement n'a pas répondu à l'attente.

Les arthroses. — On sait qu'à côté des arthrites inflammatoires, on désigne sous le nom d'*arthroses* des lésions mécaniques des articulations,

liées le plus souvent à leur mauvais équilibre statique. Il est bien évident que de telles lésions sont inaccessibles à l'action générale de la cortisone. Cependant, l'acétate d'hydrocortisone injecté dans l'articulation même, leur apporte de bonnes sédations de la douleur et de longs répits dans l'évolution. C'est surtout dans l'arthrose de la hanche et dans la périarthrite de l'épaule qu'on en voit les plus heureux succès.

Enfin, on a groupé, sans doute un peu arbitrairement, sous le nom de COLLAGÉNOSES une série d'affections disparates telles que le lupus érythémateux diffus, la dermatomyosite, la sclérodermie, la périarthrite noueuse, qui n'ont d'autres liens entre elles que leur sensibilité, inégale d'ailleurs, à l'action de la cortisone ou de l'A.C.T.H.

LES INSUFFISANCES SURRÉNALES. — On sait que la grande insuffisance des surrénales, dont l'expression la plus haute est la *maladie bronzée d'Addison*, répondant à la destruction totale de ces glandes, se terminait toujours par la mort en un temps variant de six mois à deux ans.

La découverte et la synthèse de la cortisone ont complètement bouleversé ce pronostic funeste.

Il suffit, en général, de donner au malade, chaque jour, de 25 à 50 milligrammes de cortisone ou d'hydrocortisone, absorbés par la voie buccale, pour que tous les signes soient effacés. On n'a pas à redouter ici les accidents de surdosage puisque ces chiffres ne font que remplacer les doses quotidiennes que devrait sécréter une glande surrénale normale, et ce traitement peut et doit être continué indéfiniment sans aucun dommage, grâce à quoi on ne meurt plus aujourd'hui d'insuffisance surrénale.

Il n'est valable, d'ailleurs, que « pour le temps de paix » si l'on peut ainsi dire. Surviennent, en effet, un accident quelconque, un choc, une maladie infectieuse, une intervention chirurgicale ou dentaire, un incident digestif, une émotion forte, ce ne sont plus 25 milligrammes par jour d'hormone que l'organisme de l'addisonnien exige pour survivre, mais bien 200, 300 et 400 milligrammes que la cortico-surrénale devrait sécréter et que nous devons, en son absence, remplacer par l'hormone de synthèse, faute de quoi le malade est en grand danger de mort.

Le même problème se pose au cours des *insuffisances surrénales aiguës* résultant d'une maladie infectieuse qui a détruit d'un coup ces glandes nécessaires à la vie. Ce sont encore ici des doses massives de cortisone ou d'hydrocortisone, jointes à tous les procédés actuels de réanimation, qui peuvent sauver des vies mises en grand péril.

LES ACCIDENTS ALLERGIQUES. — Les succès obtenus par la cortisone et l'A.C.T.H. dans *les accidents allergiques* de toute nature ont entraîné une revision profonde de nos conceptions sur la nature même de ces accidents. La cortisone semble bloquer une partie importante des réactions tissulaires allergiques, mais elle ne modifie pas pour autant la disposition spéciale des tissus propres à ces réactions.

Au premier plan de celles-ci se trouve l'*état de mal asthmatique*, forme la plus grave de l'asthme, caractérisée par des crises subintrantes et irréductibles, terminée régulièrement par l'oblitération des bronches et par la mort asphyxique. Cet état est, dans la très grande majorité des cas, remarquablement amélioré par la cortisone, l'hydrocortisone ou l'A.C.T.H. qui se partagent à peu près également les succès, et font qu'on ne meurt plus aujourd'hui que rarement d'état de mal asthmatique. Mais la durée des rémissions est courte, et les rechutes fréquentes.

La cortisone est également efficace dans le *rhume des foins*, de même que dans l'urticaire, l'œdème de Quincke, certains eczémas, le purpura allergique et surtout dans la maladie du sérum.

De même, dans certaines parasitoses telles que la trichinose, on s'est aperçu, grâce à l'action remarquable de la cortisone, que la plupart des phénomènes menaçants dont elle s'accompagnait étaient d'ordre allergique et créés par la sensibilisation aux albumines parasitaires.

Il reste bien entendu qu'en matière d'accidents allergiques, il faut réserver la cortisone et l'A.C.T.H. aux cas graves et rebelles qui ne cèdent pas aux médications usuelles et que ce traitement hormonal ne saurait être prolongé longtemps sans dommages parfois plus graves que ceux de la maladie traitée.

Les maladies du sang. — A l'exception de l'anémie dite « pernicieuse », qui guérit très facilement par les extraits hépatiques ou par la vitamine B12, la plupart des maladies du sang sont *des affections malignes*. Elles ne sont pas curables mais évoluent le plus souvent avec une extrême lenteur, avec des rémissions spontanées et des reprises de gravité croissante vers une maladie permanente et, dès lors, rapidement fatale.

L'A.C.T.H. et la cortisone stimulent la formation des globules rouges mais tendent à détruire les éléments lymphoïdes en excès dans le sang. C'est ainsi qu'elles agissent heureusement dans *les leucémies aiguës* qui en sont améliorées et prolongées, mais dont le cours fatal n'en est pas pour autant modifié. Le plus souvent, les rémissions sont incomplètes : la trève est de courte durée, dépasse rarement deux mois et les rechutes successives sont de moins en moins sensibles à la cortisone. *Il n'y a jamais eu, jusqu'ici, aucun cas de leucémie aiguë ou chronique guéri par la cortisone ni par l'A.C.T.H.*, non plus d'ailleurs que par aucun autre traitement.

La maladie de Hogdkin, de si fâcheux renom, ne bénéficie guère de la cortisone, malgré qu'on en ait dit, sauf à sa phase préterminale.

La corticothérapie est, par contre, très active et définitive, dans une variété d'anémie grave dite « anémie hémolytique acquise ». Mais, dans l'ensemble des maladies du sang, la cortisone ou l'A.C.T.H. n'ont apporté que des améliorations temporaires, parfois brillantes mais toujours brèves, qui n'ont en rien modifié leur avenir funeste.

Les maladies infectieuses. — Il peut paraître paradoxal de parler de l'emploi de la cortisone dans les maladies infectieuses dont on sait qu'elles en sont assez régulièrement aggravées de par l'obstacle que cette hormone apporte aux réactions de défense de l'organisme.

Cependant, dans un certain nombre d'infections graves, l'intervention de la cortisone ou de l'A.C.T.H., en association avec les antibiotiques peut sauver des vies en danger. Cet effet a été observé surtout au cours de fièvres typhoïdes graves, de certaines endocardites malignes à streptocoques, dans certaines méningites aiguës et dans certaines septicémies. Dans tous ces cas, la cortisone semble potentialiser le pouvoir des antibiotiques qui étaient restés, avant elle, sans action contre l'infection.

*Dans la tuberculose*, la décision est particulièrement difficile à prendre étant donnée l'action régulièrement aggravante de la cortisone sur l'infection bacillaire. Cependant, dans les pleurésies, péricardites ou péritonites tuberculeuses, et même dans certaines tuberculoses aiguës, ou dans certaines formes graves des tuberculoses chroniques, elle entraîne une chute rapide de la température, une amélioration de l'état général, et l'exaltation des actions antibiotiques de la streptomycine, de l'acide paramino-salicylique ou du rimifon, dont on sait les succès remarquables.

Ces indications de la cortisone ne sont valables qu'à condition d'une cure très brève, ne dépassant pas quinze jours, et d'une surveillance très étroite des résultats obtenus.

Les maladies de la peau. — Nous avons vu plus haut les améliorations spectaculaires que peuvent apporter la cortisone, l'hydrocortisone et l'A.C.T.H. au cours des affections d'origine allergique (urticaire, etc.), mais celles-ci ne réagissent plus à la corticothérapie générale dès qu'elles prennent un caractère chronique et invétéré.

C'est ici qu'intervient l'action remarquable de *l'acétate d'hydrocortisone en applications locales*, en pommades dont la concentration varie entre 1 et 5 p. 100 (plus souvent 2,5 p. 100) ou de la *fluoro-hydrocortisone* aux concentrations dix fois moindres. Cette action s'observe surtout dans les *eczémas, les prurits et les dermites aiguës*. La pommade doit être appliquée localement, chaque jour, en très faible quantité, sur les lésions qui s'effacent le plus souvent en vingt-quatre à quarante-huit heures, quitte à reparaître dès qu'on cesse le traitement. Parfois, cependant, les guérisons se maintiennent pendant plusieurs mois ou peuvent même être définitives. Si l'on pense que ces eczémas allergiques représentent plus du tiers des affections dermatologiques, on voit quel progrès a pu apporter dans leur traitement l'intervention de l'hydrocortisone.

Ophtalmologie. — En ophtalmologie, l'A.C.T.H. et la cortisone ont remporté des succès très importants dans la plupart des affections d'ordre inflammatoire de l'œil et de ses annexes.

La corticothérapie n'agit sans doute pas sur la cause première des maladies mais bien sur les phénomènes réactionnels dont l'importance est capitale en ce qui concerne l'avenir de la vision.

*Dans les inflammations aiguës*, la cortisone et l'hydrocortisone ont le grand mérite, non seulement d'effacer très vite les phénomènes inflammatoires mais encore et surtout, de prévenir les dommages éventuels des tissus qui peuvent, à la suite d'agressions répétées, devenir irréversibles et entraîner la cécité.

Que les lésions soient allergiques, physiques ou toxiques, sous l'influence des collyres à l'hydrocortisone, l'inflammation disparaît très vite et cette disparition donne l'impression d'une véritable guérison. C'est ainsi que s'effacent, en quelques heures ou en quelques jours, les conjonctivites, les épisclérites, les kératites, etc.

Dans les atteintes traumatiques de la cornée, la cortisone évite que la cicatrisation ne se fasse au prix d'une taie qui peut compromettre la vision. De même, dans les greffes de cornée, la cortisone évite l'opacification du greffon.

Les mêmes bienfaits se retrouvent au cours des brûlures thermiques ou chimiques, ou des localisations cornéennes du trachome.

Nous ne ferons que citer rapidement les indications mineures de la cortisone et de l'A.C.T.H. qu'on a sans doute étendues à l'excès.

Leur effet euphorique, d'ailleurs inconstant, a été employé avec des succès divers au cours des états dépressifs, des anorexies mentales, des cures des toxicomanies. Certains malades, d'ailleurs, trop satisfaits de cet effet, deviennent de véritables cortisonomanes et dépassent dangereusement, en dosage et en durée, les cures prescrites par le médecin.

D'autre part, on a voulu profiter de l'*effet neutralisant ou atrophiant* des doses massives de cortisone sur les glandes surrénales elles-mêmes pour guérir certains excès de fonction de ces glandes aboutissant à l'hypertrophie du système pileux chez la femme. C'est ainsi qu'on peut guérir certains hirsutismes féminins par des doses quotidiennes de 100 ou 200 milligrammes par jour, données pendant un ou deux mois.

La cortisone et l'A.C.T.H. ont été utilisées avec le plus grand succès dans le traitement immédiat de grands *états de choc traumatique* (blessures de guerre), *des brûlures étendues*, des *fracas osseux* et ont ainsi sauvé des milliers d'existences humaines vouées à la mort par le choc.

Enfin, au cours des *états graves et désespérés*, des cancers inopérables ou généralisés, la cortisone peut être donnée à hautes doses au mépris des périls. Elle crée souvent, mais non toujours, l'heureuse euphorie qui fait que le malade ignore son mal inexorable ou le croit guéri, ne

souffre plus ni moralement, ni physiquement, et s'achemine sans crainte vers le terme fatal, parfois d'ailleurs... un peu hâté par quelque accident cortisonique.

Cette manière d'euthanasie est certainement très supérieure à celle que procurent la morphine ou les autres stupéfiants, mais elle n'est pas absolument constante dans ses résultats.

On voit, par l'énumération très incomplète de ces indications, à quels résultats peut aujourd'hui prétendre l'usage de la cortisone et de l'A.C.T.H. qui ont bouleversé une part importante de nos conceptions thérapeutiques, mais on ne saurait aussi trop répéter avec quelle prudence et quel discernement doivent être précisées ces indications quand on connaît les dangers de la cortisone et de ses accidents.

Accidents de la cortisone. — Les accidents de la cortisone et de l'A.C.T.H. sont tous liés au surdosage de ces trois hormones dont l'effet est à peu de choses près, identique.

Dans la plupart des cas où la cortisone ou l'A.C.T.H. sont données *à fortes doses longtemps prolongées*, on voit presque fatalement apparaître un léger embonpoint, un élargissement du faciès, des vergetures pourpres sur le ventre et les hanches, et, parfois, chez la femme, quelques poils indiscrets que vient parfois compléter une légère ébauche de virilisme. Dans d'autres cas, on voit survenir des *œdèmes* qui se produisent surtout si le régime sans sel n'a pas été très strictement appliqué. Cette rétention de l'eau et du sel s'annonce le plus souvent par une légère oppression et par une petite élévation de la tension artérielle qui peut parfois créer une véritable insuffisance cardiaque.

La cortisone à hautes doses a souvent un léger effet diabétogène, traduit par l'élévation du sucre sanguin et parfois par une légère glycosurie.

Par son puissant effet anti-inflammatoire, elle s'oppose à l'édification du barrage anti-infectieux. C'est pourquoi elle peut créer, au cours des *infections* déjà existantes, des aggravations redoutables, si l'on n'a pas le soin de faire accompagner cette corticothérapie par le cortège des antibiotiques convenables.

*Dans la tuberculose*, la cortisone s'oppose à la construction des barrières fibreuses et peut ainsi réveiller des lésions anciennes ou ranimer des foyers en discrète évolution.

C'est encore cet effet anti-inflammatoire qui, joint à l'action hyperpeptique ou hyperchlorhydrique de la cortisone, a pu aggraver des *ulcères de l'estomac ou du duodénum*, ou assurer leur perforation.

La cortisone élève le pouvoir coagulant du sang et peut ainsi, surtout chez les malades confinés au lit, créer des *phlébites*.

Enfin, l'A.C.T.H., issu comme nous l'avons vu des protéines animales du bœuf, du mouton ou du porc, n'est pas exempt de certains *accidents de choc allergique*, surtout chez les prédisposés comme les asthmatiques

ou les urticariens, ou chez ceux que des injections antérieures des mêmes produits ont pu sensibiliser à ces mêmes protéines.

Nous voulons insister tout particulièrement sur la fréquence des *accidents psychiques* déterminés en certains cas par la cortisone, l'hydrocortisone ou l'A.C.T.H. On sait que ces hormones en surdosage créent habituellement une agréable euphorie et une certaine excitation psychique accompagnée d'une apparente facilité, d'une tendance à la logorrhée et d'un grand contentement de soi-même, mais il n'est pas exceptionnel de voir, surtout au cours des traitements prolongés, ces troubles aller plus loin et constituer de véritables psychoses dont la fréquence varie de 1 à 10 p. 100 des cas suivant les statistiques. On a même pu les voir parfois apparaître à la suite de traitements assez courts par des doses modestes. *Le rôle des prédispositions psychiques, personnelles ou héréditaires, est capital dans leur genèse* et il faut en principe s'abstenir, sauf urgence, de tout traitement cortisonique chez les sujets qui en accusent quelque signe dans leurs antécédents directs ou indirects.

Les psychoses cortisoniques se rapprochent assez fort des psychoses de la femme enceinte qui procèdent, comme elles, d'un excès d'hormones cortico-surrénales dans l'organisme. Leur évolution est, le plus souvent, rapide, mais elles se prolongent parfois pendant cinq à dix semaines au bout lesquelles se produit une rémission spontanée. On les a vues parfois se prolonger pendant de longs mois, au cours desquels le malade n'est jamais à l'abri d'un raptus anxieux qui peut conduire au suicide.

Il existe enfin un dernier ordre d'accidents dont l'importance ne doit pas être négligée. Le surdosage prolongé en cortisone ou hydrocortisone entraîne fatalement la mise au repos, puis l'*atrophie relative de la glande surrénale*, mère de ces hormones. Ces atrophies réactionnelles se traduisent régulièrement, après une cure forte, par une fatigue profonde qui laisse l'organisme démuni. Si dans cette période morte survient un choc quelconque d'ordre infectieux, toxique ou surtout chirurgical, la corticosurrénale est incapable de réagir et le malade peut se trouver brusquement plongé dans les accidents dramatiques de l'insuffisance surrénale, aiguë, qui peuvent conduire à la mort en quelques heures.

En conclusion, si la cortisone, l'hydrocortisone et l'A.C.T.H. ont apporté à la thérapeutique médicale une arme nouvelle d'une puissante efficacité, *nul ne doit ignorer que cette arme est dangereuse et qu'elle doit être réservée* (en dehors des actions locales toujours inoffensives) *aux seuls cas où son action est irremplaçable*, ou *aux maladies courtes où elle ne saurait être nocive en raison des faibles doses employées.*

Il n'en est pas moins que leur découverte a marqué une date dans l'histoire du traitement des maladies, et, qu'elle représente une des plus intéressantes acquisitions réalisées par les efforts conjoints de la médecine clinique et de la biochimie.

Leur action, perfectionnée chaque jour par la découverte de corps nouveaux de la même série hormonale, dont l'action est encore plus précise et plus puissante, ouvre à la médecine et à la thérapeutique des possibilités infinies.

LUCIEN DE GENNES

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

### L'HEURE H A-T-ELLE SONNE POUR LE MONDE ?

par Charles-Noël MARTIN *(Grasset)*

UN livre terrible. Un constat, aussi objectif que la science peut le dresser, des possibilités de l'arme thermonucléaire. L'auteur, que l'on connaît par sa fameuse communication de novembre 1954 à l'Académie des Sciences, a exposé ici, à l'intention du public cultivé, toute la question des bombes atomiques. On y apprend qu'une bombe type Hiroshima-Nagasaki-Bikini est à peu près aussi démodée qu'une bombarde de Crécy : elle ne produit pas plus de dégâts que 20 000 tonnes de trinitrotoluène (le plus puissant explosif chimique connu) ; nous en sommes, en effet, à la superbombe H, qui équivaut à près de 20 millions de tonnes, de quoi volatiliser d'un coup tout le département de la Seine.

On comprend le cri d'alarme que jette Einstein dans le message qui précède le livre, et l'on applaudit à la conclusion de l'auteur : « Que le dixième seulement du génie, de l'astuce, de la subtilité, de l'ingéniosité dépensés depuis dix ans par une poignée d'esprits supérieurs soit tourné vers la résolution de problèmes beaucoup plus simples touchant à la réalisation du bien-être des hommes, et nous aurons alors le paradis terrestre à brève échéance. »

P. R.

### A LA RECHERCHE D'UNE ETHIQUE MEDICALE

par Louis PORTES *(Masson et Cie, P.U.F.)*

LA mort brutale du professeur L. Portes, président du Conseil national de l'Ordre des Médecins, ne lui a pas permis d'achever une œuvre magistrale sur l'éthique médicale. Des fragments, dont plusieurs étaient inédits, sont réunis dans ce volume qui comprend deux parties : éthique obstétricale et éthique médicale.

Un double souci guidait le travail de Portes ; d'une part, définir les devoirs qu'imposent aux médecins les modifications sociales actuelles, l'évolution et le perfectionnement des techniques ; d'autre part, ne pas oublier que de tels problèmes se sont toujours posés et par suite n'en pas méconnaître le caractère universel.

La lecture de ce livre donnera la position qu'il faut adopter dans des problèmes d'une particulière actualité : droit naturel et obstétricie, protection de l'œuf humain, l'avortement criminel, les problèmes moraux posés par l'exercice de la médecine, l'euthanasie, le secret médical, le consentement du malade à l'acte médical, le serment d'Hippocrate.

A. TÉTRY

*(Suite de la chronique bibliographique page 121).*

# AUTOUR DE MILORD L'ARSOUILLE

## Une famille anglaise à Paris

par Alain Decaux

De 1832 à 1835, il y eut à Paris deux « dandys » singulièrement mécontents. Leur irritation procédait de la même cause : chacun d'eux s'irritait de l'existence de l'autre. Lord Seymour était mécontent du fait de M. de La Battut ; M. de La Battut était mécontent du fait de lord Seymour. L'un et l'autre enrageaient, le premier d'être confondu avec le second, le second d'être pris pour le premier.

Tout avait commencé lors du carnaval de 1832. En ce temps-là, Paris savait ce qu'était un carnaval. Depuis le dimanche gras jusqu'à l'aube du mercredi des Cendres, un peuple entier s'enivrait d'une frénésie de déguisement, de danse, de rire et de plaisir. On n'avait pas abandonné les travestis classiques : pierrots, colombines, arlequins, polichinelles. Il faudra attendre quelques années avant que le fameux Chicard ne lance les costumes à la Gavarni : débardeurs, chiffonniers, guerriers composites, porteurs d'un casque romain et de bottes à l'écuyère...

Le dimanche, dès deux heures de l'après-midi, c'était, de la Bastille à la Madeleine, et place Vendôme, et rue Saint-Honoré, une incroyable cohue. La foule trépignait sur les trottoirs, difficilement contenue par les gardes à pied et à cheval. Sur la chaussée, s'étirait une interminable file de voitures ; tout ce qui roulait à Paris était au défilé ; tout ce qui marchait était venu admirer le défilé.

Au coin de la rue Drouot, les membres du Jockey-Club, cigares en bouche, considéraient le spectacle avec le flegme glacé qui formait l'aspect prédominant de leur personnalité. Aux fenêtres de *Tortoni* et du *Café de Paris* — de part et d'autre de la rue Taitbout — des « gentlemen » soufflaient à pleins poumons et avec un grand sérieux dans leurs cors de chasse.

De la foule aux voitures et inversement, volaient cent objets divers :

Nous devons la communication du portrait de Milord l'Arsouille reproduit près du titre à l'obligeance de M. Jean Stern.

œufs enrobés de farine, oranges, confetti, bouquets, bonbons — et lazzis !

Soudain, s'élevait une formidable acclamation doublée d'une ruée frénétique : précédée de trois piqueurs à cheval[1] qui soufflaient dans leurs trompes, voici qu'apparaissait une magnifique voiture découverte attelée à la Daumont. A l'intérieur, debout, s'agitant ainsi que des diables, des jeunes femmes en travesti et des masques lançaient à la foule des pièces d'argent. A l'instant, chacun se trouvait à plat ventre, cherchant l'argent dans le ruisseau. Et le même cri s'élevait, mille fois répété :

— Vive Milord l'Arsouille !

Si l'on avait posé la question : « Qui est Milord l'Arsouille ? » à l'un — choisi au hasard — de ceux qui criaient si fort, on se fût certainement attiré une réponse de ce genre :

— Milord l'Arsouille ? C'est un Anglais. Son vrai nom est lord Henry Seymour. Il est très riche, très noble, très courageux. Il ne va jamais en Angleterre. Il a adopté Paris comme Paris l'a adopté. Il y est né, d'ailleurs. Son grand plaisir est de se mêler au peuple et d'être acclamé par lui. Ce qu'il aime le plus, ce sont les bagarres où s'échangent les horions les plus vigoureux. C'est parce que ce noble Anglais est plus « peuple » que quiconque qu'il a été baptisé par les Parisiens : Milord l'Arsouille !

Telle était à Paris la croyance générale vers les années 1832. Il y avait, dans cette conviction, du vrai et du faux.

Henry Seymour était bien né à Paris le 18 janvier 1805. Pour expliquer ce paradoxe d'un Anglais voyant le jour dans la capitale du Premier Empire, il faut remonter de quelques années en arrière.

Le 24 avril 1771, une jeune et jolie Milanaise, la marquise Costanza Fagnani, avait mis au monde une petite fille qu'on avait baptisée Mary-Emily.

La vertu de la Marchesina n'existait qu'à l'état d'hypothèse. L'Anglais Laurence Sterne, dans son *Voyage sentimental*, nous a édifié à ce sujet. Comme il s'était malencontreusement heurté à la marquise Fagnani sur le seuil d'un théâtre — lui, entrant, et elle, sortant — ils engagèrent la conversation.

— Ma parole, madame, dit Sterne, j'ai fait six différentes tentatives pour vous laisser sortir.

— Et moi, répliqua-t-elle, j'ai fait six tentatives pour vous laisser entrer.

— Je souhaite ardemment que vous en fassiez une septième, hasarda l'Anglais.

1. La petite histoire est allée jusqu'à enregistrer leurs noms... Ils s'appelaient Tellier, Baptiste et Bertin. Jacques Boulenger, *Les Dandys*, Paris, 1907, p. 182.

— De tout cœur, répondit-elle simplement en lui désignant une place dans sa voiture. La vie est trop courte pour s'attarder aux formalités [1].

Dans ces conditions, il est très normal que le marquis Fagnani, à la naissance de Mary-Emily, n'ait nullement songé à se dire et croire le père. Un autre Anglais, lord March — qui devait devenir le duc de Queensberry — se croyait, au contraire, avec de fortes raisons, l'auteur de cette naissance. Le gênant, c'est qu'un troisième Anglais, George Augustus Selwyn — le meilleur ami de lord March — se figurait exactement la même chose.

Le résultat fut que la petite Mary-Emily eut trois pères : le légitime et les deux Anglais. Selwyn voua à l'enfant une extraordinaire passion ; il l'appelait Mie-Mie et ne se trouvait heureux qu'auprès d'elle. Madame du Deffand le constata, lors d'un séjour de Selwyn à Paris : « Je crois que si on refusait à Lindor sa Mimie, il pourrait bien se tuer ; c'est une folie dont il n'y a pas d'exemple. »

Il mourut en 1791, léguant à Mie-Mie la part disponible de sa fortune : trente-trois mille livres. Le second « père », le duc de Queensberry, s'occupa seul désormais de Mary-Emily. En 1798, le jeune lord Yarmouth, fils du marquis d'Hertford, demanda la main de Mie-Mie. Le duc se garda bien de refuser : un tel parti était une aubaine pour une enfant illégitime, même riche et bien élevée.

Mie-Mie fut-elle heureuse ? Pas exactement. Son mari lui donna deux enfants, une fille et un fils. Puis il la délaissa. Elle en souffrit. La famille de son mari ne lui pardonnait pas son origine. Elle chercha l'occasion de fuir un milieu qu'elle sentait hostile.

L'occasion se présenta. La paix d'Amiens venait d'être signée. Mie-Mie décida son mari à la conduire à Paris. On descendit hôtel de Courlande, place de la Concorde.

Mie-Mie revoyait une ville et un climat qu'elle avait connus tout enfant. L'un de ses « pères », Selwyn, était lui-même un vieux Parisien. N'avait-il pas fréquenté les salons de madame Geoffrin et de la marquise du Deffand ? N'avait-il pas assisté au supplice de Damiens ? Le bourreau avait invité la foule à lui faire place.

— Laissez passer monsieur, c'est un Anglais et un amateur.

D'autres exécutions, Mie-Mie retrouvait la trace dans un Paris sorti à peine d'années terribles. Elle reconnut mal l'esprit de cette ville dont raffolait un si grand nombre d'Anglais. Une société nouvelle s'édifiait sur les ruines d'un monde disparu.

On vit lord Yarmouth et sa femme chez Talleyrand, rue d'Anjou, chez Ouvrard, au Raincy, chez madame Récamier, au château de Clichy. A Paris, le ministre des Relations extérieures donnait le ton. Madame Grand faisant à ses côtés les honneurs de leur hôtel. Est-ce rue d'Anjou que Mie-Mie rencontra le beau Montrond ? C'est probable.

1. Cité par Jean Stern, *Lord Seymour, dit Milord l'Arsouille*, Paris, La Palatine, 1954, p. 14.

Casimir de Montrond et l'ancien évêque d'Autun étaient faits pour s'entendre.

— Savez-vous, duchesse, pourquoi j'aime Montrond ? lançait un jour Talleyrand dans un salon. C'est parce qu'il n'a presque pas de préjugés.

— Et savez-vous, duchesse, ripostait Montrond, pourquoi j'aime M. de Talleyrand ? C'est parce qu'il n'a pas de préjugés du tout.

Montrond avouait :

— Comment ne pas aimer Talleyrand. Il est si vicieux !

On l'appelait « le beau Montrond ». Surnom justifié s'il faut en croire cette lettre d'une de ses admiratrices : « Représente-toi un blond, doux et rose, la figure de ce que toutes ces dames appelent un Faublas, les grâces d'Adonis sur les épaules d'Hercule, comme dit l'abbé Barthélemy chez les Choiseul, une épée et un esprit qui tiennent en respect tous les hommes et un œil et une énergie qui promettent tour à tour protection à toutes les femmes [1]. »

On ne voyait jamais Montrond autrement que ganté. Il était en effet affligé d'une anomalie étrange : il avait, dit son passeport, « le petit doigt de la main (droite) placé à la naissance du poignet, c'est-à-dire à un pouce plus bas que sa position ordinaire ».

Ce petit défaut n'empêchait nullement Montrond — pas plus que le pied bot de Talleyrand — de suivre allègrement la carrière de bourreau des cœurs. La liste est longue de celles qui aimèrent « le beau Montrond » — à commencer par Aimée de Coigny. Sur cette liste, Mie-Mie ne demandait qu'à trouver sa place.

Les circonstances la servirent. La guerre reprit avec l'Angleterre ; lord Yarmouth fut conduit à Verdun, avec les autres Anglais arrêtés en France. Une captivité dorée. « Les comestibles les plus rares regorgent en ce moment dans les magasins de la ville, reconnaissait lord Blayney. On y voit en même temps les pâtés de foie gras de Strasbourg, les poulardes truffées de Paris, le turbot et le cabillaud de l'Océan et le thon de la Méditerranée. »

Une seule ombre au tableau : « Le prix de tout cela est énorme. Une poularde coûte deux louis et la marée quatre francs la livre, mais on ne regarde pas à la dépense, car Verdun est rempli de Juifs accommodants qui prêtent de l'argent sur simples billets à cent pour cent d'intérêts. »

Une réglementation bienveillante autorisait les prisonniers à se promener « à pied ou à cheval dans un périmètre de deux lieues hors la ville, depuis la pointe du jour jusqu'à la fermeture des portes ».

Lord Yarmouth et ses amis, les Cadoguan, Clive, Fitz-Gérald, s'entendaient à profiter au maximum de cette tolérance ; on ne voyait dans Verdun que somptueux phaétons, mail-coaches aristocratiques. On chassait à tir et à courre. Mrs Concannon tenait le club anglais, composé

1. Cité par Henri Malo. *Le Beau Montrond*, Paris, 1926.

de cent vingt membres dont chacun payait une cotisation de douze livres. Lord Yarmouth organisait des courses de chevaux — grande nouveauté.

Et Mie-Mie ? Très vite — trop vite — elle avait pris son parti de la séparation. Avant même que Montrond eût pénétré dans son existence, il apparaît que le général Junot — l'ex-sergent « La Tempête » — y ait joué l'un de ces rôles d'intimité qui ne figurent jamais dans les biographies officielles. La duchesse d'Abrantès écrira un jour : « J'ai connu une grande dame anglaise dont mon mari fut l'ami fort intime. Cette Anglaise avait une mère à moitié folle qui, tout grande dame qu'elle était, avait fort souvent besoin d'argent : Junot lui en prêta beaucoup (j'ai la note). »

Le militaire céda la place au civil. Un rapport du préfet de police, daté du 7 avril 1804, contient cette explication : « Quant à lady Yarmouth, elle a pour amant le nommé Montholon, qui demeure rue et hôtel de Cerutti [1]. » Le nommé Montholon s'appelait en réalité le comte Casimir de Montrond.

Quelques semaines plus tard, lord Yarmouth recevait une lettre de Mie-Mie. Il n'était pas accoutumé à une telle faveur. Grand fut son étonnement de lire que sa femme se proposait de le rejoindre à Verdun. Calmement, lord Yarmouth répondit qu'il était prêt à accepter l'entrevue, à condition qu'elle se déroulât en présence de témoins. Chose étrange, cette condition eut pour résultat que Mie-Mie renonça à son projet.

Le 18 janvier 1805, elle accouchait d'un second fils, appelé Henry. Lord Yarmouth « l'endossa » sans difficulté. Un grand seigneur de ce temps ne pouvait, d'évidence, conduire ses relations conjugales avec l'étroitesse d'esprit d'un mari bourgeois.

D'ailleurs, M. de Talleyrand avait songé à lord Yarmouth pour porter au Gouvernement anglais l'assurance que l'empereur Napoléon désirait la paix. Le mari de Mie-Mie fut autorisé à regagner l'Angleterre. Fox et Grenville le reçurent. Il revint à Paris, puis repartit pour Londres. Le duc de Queensberry, vers la même époque, avait le bon esprit de mourir en laissant 50 000 livres à lord Yarmouth et 100 000 à Mie-Mie, plus ses deux maisons de Piccadilly, ses écuries de Brick Street et sa propriété de Richmond.

La fille de Mie-Mie et le jeune Henry héritaient le reliquat du patrimoine [2]. Reliquat appréciable ; à la liquidation de la succession, Henry, devenu lord Seymour, recevrait en tout 225 000 livres — somme qui, estimée en francs de 1955, dépasserait largement le milliard.

Les années s'écoulèrent. Le fossé se creusa davantage entre lord et lady Yarmouth. Au vrai, ce fossé s'appelait la Manche. Lord Yarmouth

1. Jean Stern, *op. cit.*, p. 28.
2. Le premier fils, Richard, était exclu de la succession. En qualité d'aîné, il devait hériter la majeure partie de la fortune de son père.

vivait en Angleterre et Mie-Mie ne pouvait se résoudre à quitter Paris. Elle gardait auprès d'elle son second fils, Henry. Les autres enfants vivaient auprès de leur père. En 1816, Richard avait eu d'une jeune et jolie fille, Agnès Jackson — de son vrai nom Agnès Wallace — un fils appelé, bien entendu, Richard.

En 1824, le petit Richard fut conduit à Paris et accueilli à bras ouverts par Mie-Mie. Celle-ci avait beaucoup vieilli. Son dos s'était voûté. Villemessant, qui la connut un peu plus tard, dit sans fard qu'elle était tout à fait bossue. Elle s'était résignée à ne plus connaître d'autres amours que maternelles. Elle trouva pour Richard Wallace des trésors d'affection — qu'il lui rendit bien. Elle le nommait « son neveu »... Il l'appelait « tante Mie-Mie »...

***

Dans le monde « fashionable » de la fin de la Restauration, nul n'ignorait l'hôtel Hertford, situé au coin du boulevard des Italiens et de la rue Taitbout. Lord Yarmouth — devenu marquis d'Hertford — l'avait acheté au comte Demidoff.

S'il en avait été besoin, l'établissement ouvert au rez-de-chaussée eût constitué le meilleur des aides-mémoires : le *Café de Paris*.

Le Boulevard représentait alors la quintessence de la vie parisienne — et le *Café de Paris* la quintessence du Boulevard. Deux castes s'y coudoyaient, comme en terrain neutre : l'aristocratie royaliste et les journalistes. Les Bougainville et les Roqueplan, les La Tour du Pin et les Latour-Mezeray. Une table était inacessible au commun des mortels : celle que retenait, à longueur d'année, lord Henry Seymour.

Il habitait lui-même au second étage. Sa mère occupait un appartement au premier, avec le « neveu » Richard Wallace. Celui-ci, en grandissant, était devenu, dit Villemessant, « un modèle d'élégance et de distinction ». Ce n'était pas tout à fait le cas de lord Henry Seymour.

En un temps où la minceur, les allures pâles et frêles étaient considérées comme un signe de distinction masculine, Seymour ressemblait à un véritable athlète. Musclé tel un trapéziste, les professeurs de boxe et de chausson qu'il fréquentait habituellement admiraient son bras en s'exclamant :

— Le plus beau bras de Paris !

Son biceps développait cinquante-deux centimètres de tour, un peu plus que la taille d'une jeune fille...

Son portrait, retrouvé par M. Jean Stern et reproduit en exergue de l'ouvrage très documenté qu'il a publié récemment sur *Lord Seymour dit Milord l'Arsouille*, nous le montre très droit, d'une élégance stricte, la poitrine très développée, les épaules larges. Ce qui frappe le plus, c'est le visage.

A le regarder un peu longuement, on éprouve une légère impression de malaise : est-ce au regard qu'on la doit ? Sous un sourcil mince, très arqué, l'œil, cerné de bistre, apparaît dominateur et dur. Les lèvres sont serrées, on les dirait volontiers cruelles ; le nez est busqué. Le visage s'encadre de favoris très noirs et semble d'autant plus pâle. On croirait le personnage échappé d'un roman noir de Mrs Radcliffe ou de Charles Nodier.

Son caractère, d'après les contemporains qui l'ont connu le plus, correspondait parfaitement à cette désagréable apparence. Villemessant a laissé de lui un portrait pénétrant ; il le juge « commun d'instincts, d'allures et de goûts... Jamais il n'a grand air. Il est peuple quand même ou pour mieux dire : — il est « populacier » [1].

Malgré son extraordinaire force musculaire, il manifestait une lâcheté physique déconcertante. Plusieurs fois, il se laissa outrager ouvertement sans jamais demander de réparation ni même d'excuses. Il avait horreur de la foule, des coudoiements qu'on y subit. Lorsque, dans sa salle d'armes et de gymnastique, il entamait une partie de boxe ou de canne, il revêtait toujours, par crainte des coups, un plastron rembourré tandis qu'il se couvrait la tête d'un masque.

On ne lui connut jamais qu'une audace : à dix-huit ans, un soir, il loue un fiacre, obtient du cocher, pour un double louis, de revêtir son carrick et de conduire les chevaux. Il part à fond de train, monte sur les trottoirs, rase les étalages, plonge dans une peur épouvantable les bourgeois et les marchands. Plusieurs, remis de la première émotion, se mettent à sa poursuite, hurlant insultes et malédictions. Alors, Seymour s'arrête net, dépouille son carrick d'emprunt, disparaît en une seconde, laissant le malheureux cocher aux prises avec la foule furieuse...

Sa force physique bien connue avait fait répandre sur son compte des bruits sans fondement. On racontait qu'ayant renvoyé un domestique, il avait voulu joindre le geste à la parole, qu'un combat s'était engagé où le domestique avait eu le dessus. Seymour, alors, aurait déclaré simplement :

— Je te garde.

L'un de ses commensaux rectifia l'histoire, d'un mot :

— Seymour ? Au premier coup, il aurait crié plutôt : « A la garde ! »

Les Parisiens admirent la force physique ; la fortune leur en impose. Peu à peu était née, dans le Paris populaire, la légende de Milord l'Arsouille, Anglais fabuleusement riche et ami du peuple. Quand passait l'admirable calèche à la Daumont d'où pleuvaient les piécettes d'argent, aucun doute : c'était la voiture de Milord l'Arsouille.

Or, lord Seymour avait en horreur la « descente crapuleuse » de la Courtille et ses fastes de carnaval. Celui qu'acclamait ou huait la foule,

1. Hippolyte de Villemessant, *Mémoires d'un Journaliste*, Paris, 1884.

selon son humeur, n'était nullement Seymour, mais un usurpateur involontaire, le comte Charles de La Battut.

Fils naturel d'un pharmacien anglais, il avait été reconnu « à beaux deniers comptants » par un gentilhomme breton sans préjugés et complètement ruiné d'ailleurs, le comte de La Battut [1]. Son vrai père n'en avait pas moins légué à Charles de La Battut 100 000 livres de rentes.

Il vint s'installer sur le boulevard des Capucines, avec un seul rêve : devenir le roi de ce boulevard fameux. Il avait juré d'éblouir Paris, il avait rêvé d'être acclamé par tous les Parisiens. Ses nuits étaient peuplées de songes où vingt mille hommes et femmes hurlaient : « Vive le comte Charles de La Battut ! »

Ses modèles étaient, pour l'élégance, le comte d'Orsay, et pour le luxe, lord Seymour. Hélas ! une vulgarité sans rémission se dégageait de sa personne. « Son chapeau, ridiculement penché, tenait par miracle sur le coin de l'oreille, l'a dépeint un contemporain, le comte d'Alton-Shée ; une redingote noire, très courte, un gilet voyant, une cravate de couleur attachée avec une épingle de prix, un pantalon bleu de ciel, avec une large bande de velours noir, composaient sa mise d'un goût excentrique et douteux ; sa tournure était dégingandée ; ses longs cheveux d'un roux doré se réunissaient en une épaisse touffe bouclée sur le côté droit ; il avait les yeux gris et de petites moustaches rouges ; de temps en temps un tic canaille dégradait ses traits nobles et réguliers ; sa physionomie était celle du gamin monté en graine et ayant gagné un quine à la loterie [2]. »

La Battut choisit, comme cadre de ses premiers exploits, le bal des Variétés de 1832.

On peut dire que, durant le carnaval, tout Paris dansait ; c'était une « folie incroyable ». On dansait à l'Opéra, on dansait dans les autres théâtres. Chaque salle possédait son public bien déterminé. Les étudiants et les grisettes prisaient surtout l'Odéon ; une année, à la suite d'un pari, on y introduisit une « jeune personne vêtue seulement de son boa et de ses gants ».

A la Porte Saint-Martin, à l'Ambigu, au Cirque Olympique, on rencontrait surtout les employés, les modistes, les ouvrières. Les gens de maison fréquentaient le « Bal des Champs-Élysées d'Hiver », rue du Faubourg-Saint-Honoré. Les bourgeois préféraient l'Opéra-Comique et le Palais-Royal.

Si l'on voulait vraiment s'amuser, il fallait passer la nuit aux Variétés. Bien avant l'ouverture, on s'arrachait les billets. Au premier coup d'archet, les galops et les quadrilles — frénétiques, échevelés — s'engageaient. Vers une heure du matin, au bal de 1832, une voiture à quatre chevaux s'arrêta devant les marches du théâtre, une voiture dont les postillons portaient des torches flamboyantes... Entouré d'amis de la

1. Henri d'Alméras, *La Vie parisienne sous Louis-Philippe*, Paris, s.d., p. 473.
2. *Mémoires du vicomte d'Aulnis* (comte d'Alton-Shée), 1863, p. 183.

veille, le comte Charles La Battut faisait ses débuts dans la vie parisienne. Et quels débuts ! Ne s'avisait-il pas, bravant toute bienséance et même les règlements de police, de danser le cancan ! Nous n'avons nulle idée de l'audace que ce pouvait être, en 1832, de danser le cancan. Dix ans plus tard, Henri Heine écrivait encore : « Le cancan est une danse qui ne s'exécute jamais dans la société honnête, mais seulement dans les locaux peu convenables où le monsieur qui le danse ou la dame par laquelle il est dansé, se voit aussitôt empoigner par un sergent de ville et flanqué à la porte. »

L'exemple s'avéra contagieux. Après quelques instants de stupéfaction, tout le bal imita La Battut. Cinq cents danseurs jetèrent ensemble la jambe en l'air et cinq cents danseuses mirent leur cotillon au vent. La police expulsa tout le monde... Dix minutes plus tard, Charles de La Battut et ses amis reprenaient triomphalement possession des lieux.

Hélas ! ces merveilleux débuts ne comportèrent pas la suite que La Battut pouvait escompter. Durant quatre carnavals, de 1832 à 1835, il « promena à travers Paris sa folie et sa munificence [1] ». Sa voiture parcourait Paris, emplie de masques hurlants, ses piqueurs soufflant le jour de la trompe et la nuit, brandissant orgueilleusement des torches gigantesques. La Battut jetait à pleines mains les pièces de vingt sous et même les louis ; il « criait toutes les injures du catéchisme, écrasait par-ci par-là quelque pauvre diable, poussait ses chevaux dans la cohue, se mêlait à toutes les querelles [2] ».

Dans les bagarres, il donnait et encaissait force horions, « tantôt battant, souvent battu » et criant toujours de toutes ses forces :

— C'est moi ! moi ! Le comte Charles de La Battut !

— Connu ! connu ! répondaient les masques. T'es lord Arsouille !

La Battut trépignait de rage : tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait, on l'attribuait à Seymour ! De son côté, Seymour trouvait désagréable d'être pris pour un « dandy de la canaille ». Le comte d'Alton-Shee qui a connu « les deux mécontents de cettte transposition », dit que rien n'était « plus risible que les doléances du gentleman vexé, si ce n'est la vanité mortifiée du héros de carnaval ».

La Battut fit stationner son char à banc devant sa maison du boulevard des Capucines. La foule s'amassait, il lui jetait de sa fenêtre des poignées de pièces d'or et d'argent. Le peuple récoltait les pièces tout en disant que lord Seymour avait changé de domicile. Le pauvre La Battut entendait une fois de plus le cri détesté :

— Vive Seymour ! Vive Milord l'Arsouille !

En 1835, renonçant à conquérir Paris, La Battut, désespéré, quitta le boulevard. Il s'en alla habiter Naples, où il mourut du mal que les Français disent italien et les Italiens français.

1. Jacques Boulenger, *op. cit.*
2. Villemessant, *op. cit.*

***

Lord Seymour, lui, restait. Il demeurait, malgré ses protestations, « Milord l'Arsouille ». Il poursuivait à Paris une existence inutile, où les seuls actes imprévus consistaient presque toujours en des cruautés très conscientes.

Il se levait chaque matin à sept heures trente. Il procédait à une toilette minutieuse, suivie d'une séance de gymnastique et d'escrime. On lui apportait une tasse de thé, qu'il buvait en décachetant son courrier. Il y trouvait souvent des demandes de secours ; ce genre de lettres volaient à l'instant au panier. A onze heures, entièrement habillé, mais vêtu d'une robe de chambre, il se mettait à table avec sa maîtresse numéro un. Il en possédait toujours deux en titre. La personne en question s'était fait habiller et coiffer dans un cabinet attenant au boudoir de Seymour.

La chère était simple ; les vins, de premier ordre. La cave des Hertford était renommée pour l'une des premières de Paris.

Seymour passait ensuite à sa bibliothèque où il feuilletait les journaux satiriques qu'il prisait avant tout. Puis il recevait quelques amis, choisis parmi les plus intimes. Parfois, on causait ou bien on allait à la salle d'armes se livrer à quelque assaut.

A trois heures, Seymour montait en voiture. Le bois de Boulogne formait son unique but de promenade. Avec son éternel air glacé, il en revenait pour se rendre chez sa maîtresse numéro deux. Il rentrait à l'heure du dîner qu'il prenait sans exception chez sa mère.

Le caractère de Mie-Mie s'était aigri. Elle souriait rarement et montrait aux étrangers un visage éternellement maussade. Elle portait toujours sur elle un million, en billets de banque. Elle avait vu tant de révolutions ! Elle tenait à ne pas être prise au dépourvu, « en cas de malheur ».

Volontairement, elle s'était recluse. On ne la voyait jamais au théâtre, ni dans le monde. Elle évitait même les promenades. Elle ne recevait personne. Elle passait ses journées assise derrière ses persiennes closes, observant, à travers les interstices, les allées et venues des clients du *Café de Paris*. Ce spectacle la passionnait à ce point qu'elle négligea toujours de faire augmenter le loyer du café, pourtant ridiculement bas. Son regard ne s'éclairait que lorsque paraissait Richard Wallace. Celui-ci lui manifestait le plus tendre attachement. Preuve que le cœur de Mie-Mie n'était point entièrement desséché...

Que pensait-elle de son fils Henry ? Approuvait-elle les « plaisanteries » auxquelles celui-ci se livrait pour se désennuyer ? On ne sait...

« Le dandysme, a dit Barbey d'Aurevilly, n'est pas seulement l'art de la mise, c'est une manière d'être entièrement composée de nuances. » Nuances des plus tranchées, s'il faut en croire les curieuses occupations d'un dandy tel que lord Seymour.

Le chef de sa salle d'armes, Roussel, fut l'une de ses premières vic-

times. Il avait horreur des rats. Une horreur qui avait pris les proportions d'une phobie. Seymour le conduisit à la barrière du Combat où l'on donnait le spectacle peu raffiné de rats chassés par une meute de terriers.

Roussel considérait la scène d'un air si profondément dégoûté qu'une idée vint à Seymour. Il lui offrit mille francs, à condition qu'il demeurerait trois minutes dans l'arène au milieu des rats. Mille francs : deux cent mille francs 1955 ! Roussel accepta. Il pénétra dans l'enceinte. Aussitôt, on lâcha les chiens. Les rats se mirent à courir dans tous les sens, passant entre les jambes du malheureux Roussel — certains s'agrippant à ses vêtements. Plus le maître d'armes verdissait, plus Seymour exultait. Roussel finit par s'évanouir. Quand il revint à lui, il voulait tuer son maître. Seymour dut se faire protéger par la police.

Une autre excellente plaisanterie : celle qu'il renouvelait régulièrement aux dépens des prévôts des régiments en garnison à Paris. C'étaient de vieux soldats, dont l'habileté à l'épée se bornait à dégrossir un conscrit. Seymour les convoquait en même temps que les plus fins tireurs de Paris. On mettait dans la main des vieux sergents une épée dont la lame tremblait dans le manche. On leur faisait revêtir un masque percé. Le combat s'engageait. Seymour riait aux éclats de la mine piteuse de ses victimes.

— Tape au portrait, criait Seymour à ses amis.

Il corsait parfois la « blague » en faisant absorber aux prévôts du chocolat laxatif. Ou bien, il saupoudrait leurs vêtements de poil à gratter... Toutes idées de très bon goût, comme on voit.

En 1838, il paria avec Stephen Drake, un célèbre marchand de chevaux, que l'un de ses « coureurs » était incapable de sauter une barrière fixe, placée à une certaine hauteur.

— Je parie mille livres (vingt-cinq mille francs de l'époque) que votre cheval n'accomplit pas ce tour de force, dit Seymour.

— Tenu, répondit Drake.

On prit rendez-vous. Le jour venu, on se rendit au bois de Boulogne. La barrière avait été installée ; on l'avait garnie de fascines, pour éviter que le cheval n'eût la tentation de passer dessous.

Seymour, sans élever la voix, exigea qu'on enlevât les fascines. Elles n'étaient pas prévues dans les termes du pari.

— Songez-vous, observa-t-on, qu'il y va de la vie du cavalier ?

La tête du jockey pouvait en effet porter sur la barre, si le cheval passait dessous.

— D'accord, fit Seymour. Mais cela n'est pas mon affaire ; je ne connais que la loi du pari. Exécutez-la ou exécutez-vous, c'est mon droit et je n'entends pas en démordre.

Il en fut fait selon sa volonté.

Le cheval — que montait un nommé Bill — s'arrêta court devant l'obstacle. L'émotion des spectateurs était « terrible ». Le cheval se

cabra ; son cavalier l'enleva. L'animal se dressa « presque debout sur ses pattes de derrière ». D'un effort « désespéré », il sauta et vint retomber, frémissant, de l'autre côté.

Un tonnerre de bravos éclata. Seul, Seymour ne manifestait aucune émotion. Il lança un billet de mille francs à Bill. Puis, avec la même indifférence, il paya les vingt-cinq mille francs du pari.

Son plaisir était de s'attaquer à plus faible que lui. Il usait largement des privilèges que donne une immense fortune. Humilier l'un de ses commensaux lui causait une joie profonde.

— Avec de l'argent, disait-il, on peut tout avoir et tout corrompre. Il suffit d'y savoir mettre le prix.

L'un des membres du Jockey-Club, Granger, n'avait pas de fortune. Seymour en fit l'une de ses victimes préférées ; il n'en avait aucune représaille à redouter. Il l'emmenait chez Tortoni.

— Granger, disait-il, je parie dix louis que vous ne mangerez pas de suite douze glaces dans un saladier.

Dix louis étaient une somme respectable pour Granger. Il tenait le pari. Seymour « savourait, impassible, le supplice de sa victime ».

Ou bien il donnait cinq cents francs à un gavroche dont l'air effronté l'avait amusé. Puis il disait négligemment :

— Voilà un mauvais grain qui germera [1].

Un jeune bandit « à l'aspect sinistre » eut droit, lui aussi, à cinq cents francs. Un de ses amis s'indignait.

— C'est une mauvaise action. Qu'est-ce qu'il fera, ce garçon, quand il aura mangé cinq cents francs ?

— Il assassinera peut-être pour en avoir d'autres ; ça l'aura mis en goût.

Une telle attitude, à ce point outrecuidante, n'était pas faite pour lui attirer des amis. Quelques-uns s'entêtaient à fréquenter Seymour, attirés par « l'originalité » de l'Anglais. Peu à peu, néanmoins, le vide s'accentuait autour de lui. Il devint presque total après une « plaisanterie » plus pénible que les autres.

Seymour, entre autres maîtresses, avait séduit une petite ouvrière prénommée Marie. Elle s'était prise de passion pour « lord Arsouille ». Quand Seymour la quitta, elle se laissa aller à un désespoir très romantique. Elle écrivit à son amant une lettre qui se terminait par ces mots : « Quand vous lirez cette lettre, j'aurai cessé de vivre. »

Seymour déjeunait avec deux amis lorsqu'il reçut le billet. Il le lut à haute voix.

— Quelle comédie, ricana-t-il. Cette fille aura juré de troubler mon sommeil.

— C'est très sérieux, au contraire, s'exclama l'un des convives. Je connais Marie, elle est incapable de mentir.

1. Comte Horace de Viel-Castel, *Mémoires*, Paris, 1883, III, p. 37.

— Les femmes sont toutes les mêmes, dit Seymour. Elles s'imaginent nous dominer par l'intimidation. Je ne me laisserai pas bafouer.

— Prends garde, cette petite est réellement éprise.

— Je parie le contraire. Tenez-vous le pari ?

— J'aime mieux me faire conduire chez Marie, s'il en est temps encore.

L'ami se leva et partit rapidement chez Marie. Il trouva celle-ci étendue sur son lit, asphyxiée au charbon. Il fallut deux heures pour la ranimer. Elle en revint, mais après avoir contracté une fièvre cérébrale d'où elle sortit ayant perdu sa santé, ses cheveux, sa jeunesse.

Seymour ne put faire autrement que de lui allouer une petite rente. Il cessa brusquement ses versements quand il apprit que Marie avait accepté un nouvel amant — bien entendu, le meilleur ami de Seymour.

Quelques jours plus tard, le boulevard, stupéfait, apprenait que Marie était morte : elle n'avait pas raté son second suicide.

Aussi curieux que cela paraisse, Seymour ne se releva point de cette aventure. Apparemment, il n'avait aucune responsabilité dans la mort de Marie. Un homme ne peut être tenu pour coupable du fait de la folie de sa maîtresse. De plus, entre son premier et son second suicide, Marie avait connu un autre amant. Mais le boulevard n'hésita pas à accréditer une version des faits très différente...

D'après certains, qui s'affirmaient bien informés, il n'y avait dans la mort de Marie qu'une nouvelle machination de lord Seymour — la plus atroce.

Si Marie avait pris pour amant le meilleur ami de Seymour, ce n'était nullement par hasard. Seymour avait tout organisé, de façon à sortir de l'aventure avec les honneurs... Marie se serait tuée lorsqu'elle aurait appris à quel point elle avait été trompée...

Dès lors, on cessa de voir Seymour. Il ne récolta plus que de froides poignées de mains. « A l'apparence, dit Villemessant, il était encore du même monde ; en réalité, ce monde s'était retiré de lui. »

⁂

Pour être juste, il faut parler de la seule création de lord Seymour. Il restera comme l'un des propagandistes efficaces des courses de chevaux en France.

Seymour eut, toute sa vie, trois passions : les exercices du corps, les cigares et les chevaux.

Il posséda jusqu'à soixante chevaux pour son service personnel. Les bêtes d'attelage étaient gardées dans son hôtel de Paris ; les chevaux de selle logés dans sa propriété de Sablonville, route de la Révolte.

L'un des premiers, il eut une écurie de course, remplie de pur-sang anglais et de leurs produits français. Les contemporains purent s'éblouir de ses victoires. Les journaux citaient les exploits de *Dubia*, *Églé*, *Sylvio*,

*Clérino*, *Miss Annette* — la plus célèbre jument de son temps — *Frank* qui remporta le prix du Jockey-Club en 1836, *Lydia* qui obtint le même prix en 1837, de même que *Vendredi* en 1838.

Il faudrait plusieurs pages pour dresser une liste complète des chevaux victorieux de lord Seymour.

Un jour, furieux d'une décision prise en justice à la suite d'une substitution de chevaux, Seymour se retira soudain de toute compétition. Il mit tous ses « coureurs » en vente. Il n'en garda pas un seul.

Il ne lui restait plus, de ses trois passions, que celle des exercices du corps et des cigares. Bientôt, il ne lui fut plus possible de pratiquer la première...

La révolution de 1848 l'étonna. Il n'était pas homme à comprendre les aspirations sociales d'un peuple. Les journées de juin l'inquiétèrent. Il partit pour l'Angleterre, avec sa mère, son frère et le « cher neveu » Richard Wallace. Il ne revint habiter définitivement Paris qu'en 1855.

Il n'y était plus à sa place. Le règne du Boulevard était achevé. Le dandysme était mort. Le *Café de Paris* accueillait une clientèle cosmopolite qui ne ressemblait en rien aux anglomanes d'autrefois.

Mie-Mie mourut le 2 mars 1856. Elle avait quatre-vingt-quatre ans. Cette femme qui avait tant aimé Paris, qui y avait tant aimé, fut inhumée au Père-Lachaise. Désormais, Seymour se trouvait seul, dans son hôtel déserté par ses anciens familiers.

En 1858, il ressentit certains malaises. Il se rendit consulter le célèbre docteur Trousseau.

— Vous dormez après votre dîner, lui dit seulement ce dernier. Vous menez une existence inactive, personnelle. Ce qu'il vous faut, c'est l'exercice, la marche, le grand air. Voilà pour le physique. Pour le moral, les épanchements de la famille et les soins d'un entourage affectionné. A la façon dont vous vivez, je ne vous en donne pas pour un an.

Seymour jeta un regard froid au médecin, haussa les épaules, mit dix louis sur son bureau et sortit, sans un mot.

Dix mois plus tard, il s'alitait. Le 16 août 1859, à neuf heures et demie du matin, il rendit le dernier soupir. Villemessant rapporte qu'avant d'expirer, celui qui avait été Milord l'Arsouille se tourna vers la ruelle de son lit et murmura distinctement :

— Ceux qui ne vivent que de moi, crèveront de faim.

Il n'exprimait pas exactement la vérité. S'il déshéritait les siens au profit des hospices de Paris et de Londres, s'il oubliait sciemment de vieux domestiques qui l'avaient servi toute une vie, en revanche, il léguait une rente viagère à ses chevaux.

***

Son frère, lord Hertford, vécut encore de longues années à Paris. On ne pourrait rêver de meilleure démonstration de la loi des contrastes. Seymour était d'apparence herculéenne, son frère semblait frêle et mince.

Seymour menait une vie parfaitement inutile ; son frère consacrait la sienne aux sciences et aux arts. Il s'intéressait aux problèmes de la navigation aérienne. Il parcourait l'Europe pour enrichir sa collection — l'une des plus belles qui aient jamais été rassemblées. Quelques privilégiés pouvaient l'admirer au château de Bagatelle. Hertford s'était fait adjuger l'ancienne « folie » du comte d'Artois. Louis-Philippe, peu respectueux des souvenirs de la branche aînée, lui vendit Bagatelle en 1835 pour trois cent mille francs.

Après 1844, lord Hertford abrita d'autres éléments de sa collection, 1, rue Laffitte. Longtemps, il y avait loué l'entresol. Un matin, son valet de chambre l'éveilla. Un étranger voulait visiter l'appartement.

— Quel appartement ?... Ne suis-je pas chez moi ?

— Sans doute, Milord, mais le propriétaire a l'intention de vendre la maison et le monsieur qui se présente est un acquéreur éventuel.

— Dites au propriétaire, dit lord Hertford en se retournant sur l'oreiller, qu'on me laisse dormir... J'achète la maison [1].

Richard Wallace suivait les traces de son père.

On ne pourrait compter ses gestes philanthropiques. Témoin d'un naufrage sur les côtes de Boulogne, aussitôt il dotait la ville d'une organisation de sauvetage. Voyait-il un ouvrier boire dans ses mains, il offrait sur-le-champ à la ville de Paris les fontaines qui portent son nom et qui lui valurent d'entendre cette réflexion d'une brave femme :

— C'est M. Wallace, le fabricant de fontaines. Doit-il en gagner de l'argent !

En 1870, durant le siège, il commença par faire don de deux cent mille francs pour assurer le chauffage des miséreux.

Il créa plusieurs ambulances et dépensa en tout plus de deux millions. La municipalité parisienne sut reconnaître avec une délicatesse charmante ces largesses. Elle fit porter à Richard Wallace les deux seuls bégonias du Jardin des Plantes qui eussent échappé aux rigueurs d'un hiver sans charbon.

La même année 1870, le marquis d'Hertford allait rejoindre Mie-Mie et ceux des siens qui, dans leur cœur, avaient élu Paris comme séjour privilégié. Richard Wallace hérita son inestimable collection. Il avait épousé une Française. Julie-Amélie Castelnau. Quand il disparut à son tour, le 20 juillet 1890, après avoir écrit *Un Anglais à Paris. Notes et souvenirs* [2], sa veuve légua toutes les collections de son mari à l'Angleterre.

L'histoire de cette famille paradoxale s'achevait par un paradoxe. Anglais, les Hertford avaient préféré la France. Française, lady Julie Wallace, dernière héritière du monde des Dandys, manifestait à sa façon son anglomanie...

ALAIN DECAUX

1. Charles Yriarte. « Mémoires de Bagatelle », *La Revue de Paris*, 15 septembre 1903.
2. Paris, 1893-1894, 2 vol. in-12.

# " DEUX AMES QUI S'ENTENDENT SI MERVEILLEUSEMENT "

***avec deux lettres inédites de Mallarmé à Villiers de l'Isle-Adam.***

par ROGER LHOMBREAUD

N'EST-IL *de fêtes que publiques : j'en sais de retirées aussi et qu'en présence d'aucune célébration par la rue, cortèges, gloires, entrées, un cérémonial, en effet, peu de mise parmi notre strict décorum ou prudemment relégué aux symphonies, quelqu'un peut toutefois se donner. Grotte de notre intimité !...* confiait Stéphane Mallarmé le jour où il parla en public de son meilleur ami, Villiers de l'Isle-Adam. On connaît l'extrême délicatesse de Mallarmé, sa retenue minutieuse lorsqu'il s'agit de parler de lui-même ou de dire ses propres sentiments, et l'on n'apprécie que mieux les mots chaleureux qui trahissent le pouvoir de ce que Jean-Aubry a appelé une « amitié exemplaire » ; exemplaire, elle l'a bien été par la richesse du dévouement que Mallarmé a prodigué à Villiers mourant, puis mort ; exemplaire, également, par la familière cordialité et la généreuse sympathie de leurs lettres : avec celle-ci, qui est inédite, nous aurons le privilège d'entrer un peu, dirais-je, sur la pointe des pieds, surprendre dans leur « grotte d'intimité » deux grands, et chers, écrivains, quinze mois après leur première rencontre :

*Tournon, 31 décembre* 1865.

*Mon bon Villiers,*

*Une lettre entre nous deux est une mélodie banale que nous laissons aller au hasard, pendant que nos deux âmes, qui s'entendent si merveilleusement font une basse naturelle et divine à sa vulgarité. Je crois, du reste, que nous avons ce talent de ne savoir joindre deux mots que quand nous écrivons un Poème : ajoutez que, depuis ce matin, je remplis de copie une quarantaine d'enveloppes dédiées à des êtres charmants que j'ai rencontrés jadis et qui m'ont aimé, et que je n'ai pas la cruauté d'oublier. Mais je ne sais, à leur diapason, et ne peux leur offrir que de vides paroles. Cette fatigue, avec cette haine d'écrire quand ce n'est pas pour*

A côté du titre, portrait de Mallarmé, par Manet.

*l'Art, m'excusera, n'est-ce pas, puisque je fais cette concession à la réalité, vous sentant sans cesse près de moi et parmi ma solitude, d'aimer que vous receviez un papier de moi le jour du nouvel an.*

*Travaillez-vous, mon bon ami, dans votre exil? Dites-moi bien cela. Pour moi, j'ai bien eu tous les ennuis depuis mon retour à Tournon, mon temps morcelé par le collège, une visite ennuyeuse d'un mois faite à ma femme par une sœur qui ne m'est pas sympathique, et, il y a quinze jours, quand je rêvais admirablement de mon poème entier d'*Hérodiade, *j'ai été interrompu par la mort d'un grand-père qui m'appelait à Versailles. Mais je vais me remettre au travail, avec quel bonheur! J'ai le plan de mon œuvre et sa théorie poétique qui sera celle-ci : « donner les impressions les plus étranges, certes, mais sans que le lecteur n'oublie pour pas une minute la jouissance que lui procurera la beauté du poème ». En un mot, le sujet de mon œuvre est la Beauté, et le sujet apparent n'est qu'un prétexte pour aller vers Elle. C'est, je crois, le mot de la Poésie.*

*Je vous adresse la note assez exacte du vers, dans un petit poème composé après le travail de la nuit auquel j'ai acclimaté mon esprit en souvenir de vous. Le poète, effrayé, quand vient l'aube méchante, du rejeton funèbre qui fut son ivresse pendant la nuit illuminée, et le voyant sans vie, se sent le besoin de le porter près de sa femme qui le vivifiera.*

*Mon papier est plein, c'est une raison comme une autre, de ne pas vous écrire toute la nuit, je vous presse les mains de tout mon cœur en vous souhaitant un belle et grande année,*

*votre ami,* *Stéphane Mallarmé.*

*Veuillez présenter mes respects et mes vœux à votre famille.*

*J'ai vu tout le monde à Paris, en revenant de Versailles ; mon Dieu, que vous me manquiez! Apercevez-vous enfin ma cousine Dérilly? Adieu.*

Fort importante et belle missive à la clôture d'une bien essentielle année ; en ce dernier dimanche de 1865, Mallarmé trouve les mots exquis de l'amitié pour s'adresser également à Aubanel et à Mistral [1], et, naturellement pour parler de son Art : « Vous aviez raison, confie-t-il au poète de Maillane, le spleen m'a presque déserté et ma poésie s'est élevée sur ses débris, enrichie de ses teintes solitaires, mais lumineuse. L'Impuissance est vaincue, et mon âme se meut avec liberté... » Il donne, ici, pour Villiers, à propos d'*Hérodiade*, « le plan de son œuvre et sa théorie poétique », avec la même confiance et la même fierté que lorsqu'il prenait Cazalis, Lefébure et Aubanel pour confidents de ses conflits, de ses désespérances et de ses certitudes. Il semble pourtant que le raccourci qu'il présente dans cette lettre est particulièrement remarquable par sa concision et la pureté de ses résolutions. Il redira — hanté comme il l'est

1. Lettres publiées par G. Faure : *Mallarmé à Tournon*, 1946, pages 87 et 99.

par la perfection d'une poésie pure — « cette glorification de la Beauté » en maintes autres confidences, et dans des poèmes « inouïs » : « Je suis en train de jeter les fondements d'un livre sur le Beau. Mon esprit se meut dans l'Éternel », dira-t-il en 1866 à Mendès. « J'ai voulu te dire simplement que je venais de jeter le plan de mon œuvre entier, après avoir trouvé la clef de moi-même, clef de voûte, ou centre..., si tu veux, centre de moi-même où je me tiens comme une araignée sacrée, sur les principaux fils déjà sortis de mon esprit, et à l'aide desquels je tisserai *aux points de rencontre* de merveilleuses dentelles, que je devine, et *qui existent déjà dans le sein de la Beauté* », explique-t-il à Aubanel le 28 juillet 1866. « Il n'y a que la Beauté — et elle n'a qu'une expression parfaite : la Poésie. Tout le reste est mensonge — excepté pour ceux qui vivent du corps, l'amour, et cet amour de l'esprit, l'amitié », déclare-t-il à Cazalis le 14 mai 1867. Paul Valéry, (« quel maître a eu plus grand disciple ? » dit M. Henri Mondor) a repris cet idéal de Mallarmé : « Je veux dire que notre tendance vers l'extrême rigueur de l'art — vers une conclusion des prémisses que nous proposaient les réussites antérieures — vers une beauté toujours plus consciente de sa genèse, toujours indépendante de tous *sujets*..., tout ce zèle trop éclairé peut-être conduisait-il à quelque état presque inhumain. » Et, plus loin, cette amère constatation : « La pureté dernière de notre art demande à ceux qui la conçoivent de si longues et de si rudes contraintes qu'elles absorbent toute la joie naturelle d'être poète, pour ne laisser enfin que l'orgueil de n'être jamais satisfait ».

C'est cette insatisfaction qui fera laisser dans ses cartons ce *Prélude d'Hérodiade* auquel Mallarmé travaillait justement en cet hiver 1865-1866, et auquel il pensa encore vers la fin de sa vie ; n'est-ce pas, en définitive, moins l'aveu d'une stérile débâcle, qu'exigeante pudeur et volontaire recherche d'une « inhabitable » perfection ? Je ne pense pas qu'il y ait dans le domaine des Lettres beaucoup d'auteurs capables d'une pareille abnégation par respect pour leur Art ; que le scholiaste ait à son tour respect pour le Poète.

Depuis le mois d'octobre, Mallarmé parfaisait les vers qui deviendront le fameux « Don du Poème ». Il en avait envoyé deux premières versions à Aubanel, et à présent il en adresse une « note assez exacte du vers » à Villiers, en même temps qu'un argument qui devrait inspirer une plus circonspecte modération aux exégètes audacieux. Il reprendra presque mot pour mot cet argument lorsqu'il enverra à M^me^ Lejoal, la cousine de Cazalis, une copie de ce poème, qui évoque, dit-il, « la tristesse du Poète devant l'enfant de la Nuit, le poème de sa veillée illuminée, quand l'aube, méchante, le montre funèbre et sans vie : il le porte à sa femme qui le vivifiera ».

On a peut-être en mémoire la plaisante réponse de Villiers à cette lettre, telle que l'ont publiée Jean-Aubry et M. Henri Mondor :

*J'étais au lit quand j'ai lu vos splendides vers. L'idée peu charitable m'est venue aussitôt de savoir comment une créature faite à l'image de Dieu, entendrait, sycophante, de telles merveilles. C'était une tentation du Démon, bien évidemment : j'y succombai... »*

Il passa en bandoulière un tambour qu'il destinait à un petit-cousin :

*Et, descendant vivement l'escalier, je récitai à haute voix les quatorze vers dont j'accompagnai, dûment, chaque hémistiche, d'un roulement qui commandait l'attention et les rassemblements sur les paliers.*

*Le succès dépassa, comme on dit, mes espérances les plus hyperboréennes. On me fit compliment sur la manière dont je jouais du tambour, et, par modestie, je déclarai que les vers étaient de moi, mais que les roulements m'étaient envoyés, notés, par vous. Alors, vous obtîntes votre part de gloire et justice fut faite...*

*Ma famille m'a étonné toutefois — et je lui dois un éloge : elle a presque compris le mot « carreaux » qui se trouve dans vos vers : l'un de ses membres m'a demandé s'il n'était pas question « là-dedans » d'une allusion au fameux huit de carreau à l'aide duquel nous avions fait un schelem la veille au whist.*

*Vous voyez, mon cher Mallarmé, qu'un mieux sensible s'est declaré dans l'harmonie intellectuelle du public...*

Les deux amis n'auront pas, semble-t-il, le plaisir de se serrer la main, autrement que... par le truchement de lettres bien affectueuses, avant l'été 1870. Villier, Catulle Mendès et Judith Gautier, qui étaient en Bavière, parviennent à quitter le territoire devenu ennemi, et se rendent chez Richard Wagner, près de Lucerne, avant de gagner Avignon où les Mallarmé les ont invités. Le mercredi 27 juillet, Mendès annonce qu'ils arriveront dans dix ou douze jours : *Je serais parti tout de suite si Richard Wagner... ne m'avait déclaré ce matin qu'il comptait nous garder pendant plus d'une semaine encore. Excusez-nous d'abord auprès de Madame Mallarmé du grand tracas que nous allons lui causer. Envoyez-moi tous les détails sur des départs et sur les prix... Villiers vient naturellement.* La lettre inédite de Mallarmé que je vais citer est datée, par un *lapsus calami*, du lundi 2 août, alors qu'il faut peut-être lire 1er août. Elle fournit les renseignements que demandait Mendès, mais elle paraît être destinée à Villiers seul. Nous aurons cette fois l'image d'un homme qui sait fort bien faire de bénévoles « concessions à la réalité » et qui s'avère capable d'être pratiquement prévenant !

*Avignon, 8, Portail Matheron.*
*Lundi 2 août* 1870.

*Cher ami,*

*J'écris moins afin de répondre à votre dernier billet que pour moi-même ; ma satisfaction de vous voir est vive, et, comme le plus grand nombre des plaisirs que j'éprouve, lesquels viennent de moi-même et y*

*finissent, ont un caractère essentiellement fictif, j'ai peur que le contentement présent suive cette habitude.*

*Du reste, je crois vous avoir donné tout ce dont je dispose, en fait de renseignements. C'est que : les bateaux* Gladiateur *partent de Lyon les Mardi et Samedi, de grand matin, arrivant ici vers le soir. Un conseil : prenez des secondes et allez aux premières, encore exigez une réduction sur le prix : on vous nourrirait plutôt que de ne pas vous avoir.*

*On vous aura écrit de Lyon, pour les bateaux d'Aix-les-Bains à Lyon, si vous prenez cette route ; même recommandation. Je crois que la descente du Rhône, débattue, peut être évaluée : entre douze et quinze francs. J'ai annoncé, pour qu'on vous écrivît, le comte Villiers de l'Isle-Adam avec sa famille :* gardez l'incognito *de sorte qu'on ne vous dévalise pas.*

*Mais il faudra coucher à Lyon ! L'adresse de Soulary, périlleuse et obscure, était, il y a quelques années, rue des Gloriettes,* 31, *si vous n'étiez pas trop fatigués pour lui serrer la main.*

*Enfin, dans le cas où la chère, sur le* Gladiateur, *serait peu tentante, ma femme a gardé quelques intelligences à Tournon (on y passe vers l'heure du repas du jour), et un habitant pourrait vous apporter un poulet préparé.*

*Mais pour cela, il faut nous télégraphier votre arrivée deux jours à l'avance, soit d'Aix. Je renouvelle, dans tous les cas, la recommandation de cette formalité, quoique nous regardions déjà vers Samedi prochain, ou le Mardi d'après.*

La lettre s'achève ainsi, sans formule finale ni signature. A-t-elle été envoyée, puis retournée, ou bien n'a-t-elle point été remise directement à son destinataire qui semble être arrivé dans la soirée du mardi 2 août ? En effet, Jean-Aubry a cité, dans *Une Amitié exemplaire*, cette double note de Mendès et de Villiers datée seulement du mot dimanche — qui ne peut être que le 31 juillet 1870 :

*Hôtel du Lac (Lucerne).*

*Cher ami : nous partons dans dix minutes. A moins de grave aventure, nous prendrons le paquebot à Lyon mardi à huit heures le matin. Concluez l'arrivée.*

*Votre* *Catulle Mendès.*

*Nous sommes très heureux !*

*Mon cher Mallarmé, j'arrive avec Catulle et sa femme, et je vais enfin connaître ce que vous avez fait d'admirable. J'ai planté là Hegel. J'apporte* la Révolte. *Je vous embrasse tendrement. Nous partons tout de suite.*

*Votre ami,* *Villiers.*

M. René Dumesnil, dans la *Revue de Paris* de juillet 1949, a donné le texte de la lettre que Villiers écrivait d'Avignon, le 5 août 1870, à son ami Jean Marras : il y recommandait, il est vrai :

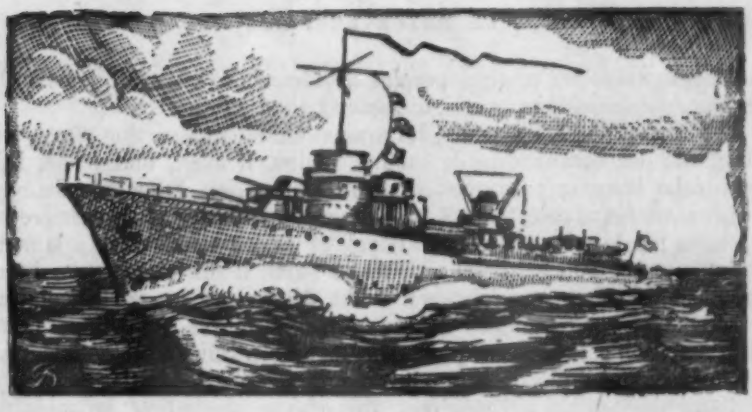
*... tu es censé ignorer absolument, avec tout le monde, mon retour en France ! Je dois être censé en Allemagne pour tout le monde, sans cela je perdrais de l'argent en masse, à savoir l'argent des Chroniques de la guerre dans le* Sud allemand, où il faut que l'on me croie, *et d'où je viens, en effet, avec des renseignements suffisants pour écrire d'ici mes correspondances, voilà tout.*

Infortuné Villiers ! Il venait d'être l'innocente victime d'une stupide mésaventure qu'il narra dans la même lettre : *... J'ai eu un accident de chemin de fer. Très peu de choses : un coup près de l'œil, dans le genre du tien. C'est guéri. Par la faute d'une gare non éclairée.* C'est peut-être à cet épisode que fait allusion Henri de Régnier dans *De mon Temps : Villiers s'était mis en route pour Avignon avec un bagage plutôt léger : une valise dans laquelle, au milieu de quelques mouchoirs et de quelques paires de chaussettes, brinqueballait une croix de Malte. Durant son séjour, il se trouva indisposé, mais se refusa à tout autre remède que celui auquel il avait une exclusive confiance et qui consistait à demeurer assis sur une table, les jambes pendantes et sans que les pieds touchassent le parquet. Cela, disait-il, guérit de tout.* Le remède, en tout cas, en cette circonstance particulière, a dû être efficace !

Mallarmé, lui, exilé comme il l'était de ceux dont il estimait l'appréciation, inquiet comme il devait l'être devant le flot envahisseur venu d'Allemagne (« j'assiste aux malheurs de ces jours, l'esprit impartial, mais, oh ! le cœur navré », se risquera-t-il à dire le 9 janvier 1871) était heureux d'avoir près de lui ses amis pour leur dire après-dîner *Igitur*. Catulle Mendès, il est vrai, ne put faire montre ce soir-là que de grossière incompréhension, et trente-trois ans plus tard, que de perfidie oublieuse[1] ; mais entre Mallarmé et Villiers, il y eut certainement cette intelligence complice de « deux âmes qui se comprennent si merveilleusement », et c'est, pour nous qui aimons Stéphane Mallarmé, une joie de savoir que le poète,, bien avant ces « fêtes publiques, ces célébrations de la rue, cortèges, gloires, entrées », dont il sera presque comblé vingt ans plus tard, eut, ce soir-là, parmi son « strict décorum », dans sa « *grotte d'intimité* », la confortante présence d'un véritable ami !

ROGER A. LHOMBREAUD

1. Et Mallarmé, qu'aucune injure n'atteint, affirmait, un an avant sa mort, en public : *Je me réjouis de savoir qu'au temps d'apprentissage, dans la fuite, les transes, la solitude, je n'achevais une page, nulle part, quelle exception que j'y souhaitai, sans que le doute atteignant l'écrivain dès l'accomplissement signifiât, j'en eus la perception exacte, autre chose sinon* QUE PENSERAIT MENDÈS ? *et la présence contre l'épaule, après le travail, quand on pose la plume, du camarade au regard loyal réfléchi ou du juge n'a pas tout à fait disparu, mon cher ami.*



# QUI ÉTAIT DARLAN?

par Jacques Mordal

Sur la jetée d'Alger, face à la promenade du Front de Mer, on remarque, à la porte d'une casemate toujours fermée, deux ancres entrecroisées surmontées de cinq étoiles. C'est la sépulture provisoire où repose l'amiral de la Flotte François Darlan, tombé le 24 décembre 1942 sous les balles d'un jeune Français de vingt ans.

La farouche décision qui animait son meurtrier et ceux qui le poussèrent à ce geste n'était que le reflet des passions violentes provoquées par l'action de ce marin appelé par les circonstances à tenir, aux heures les plus critiques de son histoire, le premier rôle dans la politique de notre pays.

En 1937, l'amiral Darlan, âgé de cinquante-six ans[1] avait atteint, sans surprise pour personne, le poste le plus élevé de la hiérarchie navale : chef d'état-major général de la Marine. Il s'était affirmé comme un des plus actifs artisans de la reconstruction de la flotte française que la guerre de 1914 - 1918 avait laissée à bout de souffle. Son nom n'était lié à aucune grande bataille navale. Pendant la première guerre, il avait servi, non sans distinction, dans les formations de canonniers-marins détachées sur le front de la Somme et c'est en temps de paix qu'à tous les grades successifs il avait exercé ses commandements à la mer.

Son œuvre, ce fut la formation et la préparation de cette marine de

1. Né le 7 août 1881.

1939 qui, selon les propres paroles de Churchill, « n'avait jamais été depuis des générations, aussi puissante et aussi efficace [1] ».

Les circonstances, d'ailleurs, lui avaient été favorables. Son père avait été garde des Sceaux dans le cabinet Méline. Il avait, tout jeune, fréquenté les hommes politiques. Il savait leur parler. Filleul de Georges Leygues, il fut appelé très tôt au cabinet du ministre et sa carrière se partagea par la suite entre la rue Royale et les commandements à la mer. Il fut heureux dans ces deux activités. A Paris, il sut faire preuve d'une grande habileté chaque fois qu'il fallut déterminer les parlementaires à accepter les programmes de constructions neuves qui s'imposaient. A la mer, son action ne fut pas moins favorable. Sûr de lui, connaissant l'influence dont il disposait, il pouvait se permettre des initiatives. « Il a redonné des jambes à l'escadre », disait avec admiration, au mois de février 1936, un officier contemplant l'arrivée, en rade de Dakar, de l'escadre de l'Atlantique qui, depuis des générations, n'avait guère dépassé le mouillage de Penfret [2]. Quatre mois plus tard, cette même escadre manœuvrait au cœur de la mer du Nord. L'hiver suivant, elle redescendait jusqu'en Guinée.

Lorsque la guerre survint, la marine française était en plein essor. Le programme naval 1939-1940 était considérable. Les effectifs étaient passés, en quelques années, de 60 000 à près de 100 000 hommes et l'entraînement était activement poussé.

Darlan pouvait être fier de son œuvre et l'était effectivement. Il se défendait même assez mal de le laisser paraître, ce qui lui valut des inimitiés. La primauté de la marine ne se discutait pas à ses yeux. *...On nous jetait à la face l'épithète « particulariste »*, écrira-t-il en 1941 dans la préface d'un livre retraçant l'histoire du réarmement naval entre les deux guerres [3]. *Nous n'avons pas bronché. Notre métier est particulier ; il s'exerce au-dessus, sur ou sous un élément qui exige une adaptation spéciale, longue et délicate... Mais il se trouve que ce métier particulier, parce qu'il s'exerce sur tout le globe, ouvre l'esprit des marins aux idées générales.*

Il avait réclamé le titre d'amiral de la Flotte, non pas seulement par vanité, mais aussi parce que son homologue anglais le portait et qu'il n'entendait pas qu'une simple question de grade mît toujours la marine française en sous-ordre dans l'alliance. Au demeurant sa personne n'était guère discutée hors de la marine, et dans la marine même la controverse sur son nom dépassait rarement le niveau des plaisanteries de carré qui sont le lot courant des grands chefs. On parlait malicieusement des A.D.D., c'est-à-dire les Amis de Darlan, ceux qui s'en

1. Churchill aux Communes, le 8 novembre 1939.
2. L'île de Penfret fait partie du petit archipel des Glénans, au large de l'estuaire de la Loire. C'était, entre les deux guerres, l'un des mouillages familiers de l'escadre de Brest lors de ses sorties d'exercice.
3. Espagnac du Ravay. *Vingt ans de politique navale*, Arthaud, édit., Grenoble.

étaient fait apprécier et en avaient retiré avantage. Mais les vrais détracteurs étaient rares, et l'immense cohorte des centurions fidèles se préoccupait fort peu de la personne du chef d'état-major général. Les trois quarts des marins se seraient reconnus volontiers dans cette caricature qui fit, un temps, la joie de la marine et qui représentait un vieux lieutenant de vaisseau à l'uniforme verdi et aux galons dédorés... « Celui qui n'a pas connu Darlan. »

Quand les hostilités furent déclenchées, la marine passa sans à-coups sur le pied de guerre. Darlan prit le commandement effectif des Forces maritimes françaises. Son P.C. était à Maintenon, à soixante kilomètres à l'ouest de Paris, où l'Amirauté française travaillait, loin du bruit et des remous de la capitale, dans les meilleures conditions. Les liaisons étaient excellentes. Le commandant en chef était en relation presque instantanée avec tous ses subordonnés dans les ports, et, pour ce qui est des navires à la mer, son chef des opérations pouvait souligner un jour, avec quelque fierté, qu'un ordre avait été exécuté en plein Atlantique, deux minutes après avoir été conçu dans le bureau de Darlan, à Maintenon.

⁂

Au premier abord, ce petit homme trapu, aux yeux clairs, la pipe constamment à la bouche, dissimulant sous les propos les plus insignifiants, sous des jeux de mots trop faciles, une puissante force de concentration et une volonté arrêtée, n'emporte pas la sympathie. Il est d'ailleurs très impulsif, très sûr de lui et n'aime pas qu'on lui manque. Mais il a une qualité : s'il vient à se tromper (et le reconnaît), il ne s'obstine pas dans l'erreur et n'hésite pas à approuver, après réflexion, un projet qu'il avait d'abord rejeté, ou à abandonner des plans qui s'avèrent irréalisables. Il est avant tout réaliste. Trop même, diront certains. Mais le métier lui a appris qu'on ne force pas les éléments.

Il a sur la marine une autorité incontestée. Mais il ne faut pas s'y tromper. La marine n'est pas sa propriété. Elle n'éprouve pas envers lui un sentiment de fidélité personnelle, car ce n'est pas un entraîneur d'hommes. Il est beaucoup trop froid pour trouver le chemin des cœurs, les mots qui arrachent l'enthousiasme. Sa force et son autorité, il les doit aux principes de discipline et de légitimité qu'il représente, et c'est parce qu'il se réclamera de ces principes que la marine suivra son choix au moment de l'épreuve qui s'annonce.

La campagne de France s'achève. L'invasion déferle sur notre territoire. Pour la première fois dans l'Histoire, la Flotte française, pratiquement intacte, car les saignées de Dunkerque n'ont pas sensiblement affecté sa valeur militaire [1], se voit chassée de toutes ses bases du Ponant, de Dunkerque à la Bidassoa. Pour la première fois depuis des généra-

1. A la date du 25 juin 1940, le tonnage des bâtiments entrés en service depuis le 3 septembre 1939 compensait les pertes de guerre.

tions, l'existence même de la Flotte se trouve mise en cause par la défaite de nos armées, problème qui ne s'était pas posé en 1871, car la Prusse n'était encore qu'une puissance continentale [1].

Si Darlan avait disparu le 15 juin 1940, il n'y aurait évidemment pas de problème Darlan. On aurait peut-être discuté sa façon de concevoir la guerre sur mer, critiqué certains détails de son action. La question serait demeurée sur le plan militaire et naval. Elle n'aurait certainement pas soulevé les passions.

Mais en fixant son choix à l'heure de l'armistice, et, bien plus encore, en acceptant ensuite des fonctions politiques qui devaient faire de lui pendant quatorze mois le chef du Gouvernement français sous l'occupation, l'amiral Darlan a posé lui-même un problème dramatique qui divise encore l'opinion.

Pour beaucoup d'entre les Français, son nom est inséparable d'une affreuse période d'humiliations et de misères qu'on lui reproche inconsciemment. A l'étranger, les jugements les plus sévères ne lui ont pas été épargnés. Et pourtant, l'Histoire n'a peut-être pas dit son dernier mot, puisque après les jugements sévères de Charles Braibant, de Kammerer, de Renée-Pierre Gosset... on peut lire aujourd'hui sous des plumes comme celles de Chamine ou de Robert Aron des appréciations beaucoup plus nuancées [2].

On a dit que l'offre d'un portefeuille avait eu plus de poids dans l'esprit de l'amiral Darlan le 16 juin 1940 lors de la constitution du Gouvernement du maréchal Pétain, que le sort de la Flotte française [3].

1. Par contre, en 1814, les Alliés réclamèrent à la France la livraison de cinquante vaisseaux de ligne.

2. M. Charles Braibant, ancien inspecteur général des Archives, dans son journal paru en 1945 (*La guerre à Paris*, Correa), parle de Darlan comme d'un « Bazaine de la mer » (p. 15), d'un *marin de bureau qui se rend coupable du crime de baraterie*. Plus loin, on peut lire : *Darlan couronne sa carrière de forban en parlant en Afrique au nom du maréchal qu'il a trahi*. Et voici l'oraison funèbre :

*Thézenay, vendredi 25 décembre.*

*Assassinat de Darlan. Quelle veine il aura eue jusqu'au bout l'animal ! Il obtient une mort presque glorieuse. S'il eût vécu, il aurait passé le reste de ses jours traîné dans la boue, de tous les côtés, par tous ceux qu'il a trahis.*

Pour M. Albert Kammerer, ambassadeur de France, Darlan manifestait un *opportunisme sordide* et *il frisa la trahison, si même il n'y tomba pas tout à fait*. (*La Vérité sur l'Armistice*, p. 149.)

Je cite plus loin longuement Chamine, et c'est tout le beau livre de M. Robert Aron qu'il faudrait pouvoir reproduire pour montrer le chemin parcouru depuis ces premiers jugements.

3. C'est la thèse qui a été soutenue par M. Kammerer dans son livre *La Vérité sur l'Armistice*, paru en 1945 aux éditions Médicis. Darlan aurait déclaré le 3 juin à M. J. Moch : « Les généraux ne veulent plus se battre ; les soldats fichent le camp ; si l'on demande un jour l'armistice, je finirai ma carrière par un geste de splendide indiscipline. » Au général d'Astier de La Vigerie, il aurait déclaré : « On se battra jusqu'au bout et, s'il le faut, je mettrai toute la Flotte sous pavillon britannique... »

Mais, déclare M. Kammerer, « il s'associa ensuite à la politique de Pétain et de Laval parce qu'il s'aperçut des avantages personnels qu'il en pouvait tirer... ».

On lui a reproché la volte-face qui lui avait fait accepter l'armistice alors que, la veille encore, il tenait des propos absolument opposés et se déclarait prêt à terminer sa carrière sur un geste de splendide indiscipline ! Il est certain que Darlan a songé à demander à l'Angleterre l'hospitalité de ses ports pour nos bateaux. Il a fait poser la question dès le 27 mai pour les cuirassés *Richelieu* et *Jean-Bart*, en achèvement à Brest et à Saint-Nazaire, alors qu'il n'ignorait rien de la gravité de la situation militaire et que le mot d'armistice avait déjà été prononcé le 25 mai au Comité de guerre. Il a dit et télégraphié à ses grands subordonnés que si l'ennemi présentait des exigences sur la Flotte et s'il recevait l'ordre de livrer ses bateaux, il n'avait pas l'intention d'exécuter cet ordre. On peut lire dans le livre de l'amiral de Belot la description du projet qu'il avait conçu de se porter avec toutes nos escadres réunies à l'attaque des côtes et de la Flotte italienne dans un geste désespéré, si les clauses de l'armistice ne respectaient pas nos navires [1].

Cela dit, dès l'instant où il pouvait espérer qu'aucune prétention ne viserait la Flotte, il a mis en balance les avantages et les inconvénients que pouvaient comporter pour la France une dissidence de la Flotte qui interdirait l'armistice. Il a conclu que les inconvénients étaient plus importants et il s'est incliné. La question n'est pas de savoir s'il fallait ou non faire l'armistice. Elle est qu'on ne pouvait le faire si la Flotte passait aux Anglais, et il paraît difficile de penser que la décision de Darlan ait pu être intéressée dans la circonstance, car il était tout de même autrement séduisant de se retrouver en Angleterre à la tête de tous nos bateaux que de se satisfaire d'un pauvre maroquin à l'hôtel du Helder, à Vichy.

Il n'est d'ailleurs pas sûr que la marine l'aurait suivi. En tout cas, ce n'est pas l'avis de l'amiral de Belot : « Si Darlan avait été manifestement désavoué dans son action par le chef du Gouvernement, je ne crois pas qu'il aurait été suivi par la Marine. »

⁂

Voici donc Darlan ministre. Sa carrière politique commence. Depuis Dunkerque, la marine jouit d'un grand prestige. Il en rejaillit une part sur son chef. Le maréchal Pétain apprécie la solidité de cet organisme dont la structure et l'efficacité ont résisté à la débâcle. De là le slogan imbécile de « la Marine invaincue » — comme s'il existait des défaites ou des victoires dissociées — auquel Darlan aura la faiblesse de ne pas couper les ailes.

Autre faute de psychologie, la place excessive faite aux marins dans le nouveau règne. Non qu'ils exerçent plus mal que d'autres les fonctions

1. De Belot : *La Marine française pendant la campagne* 1939-1940. Plon, Paris, 1954.

qui leur sont confiées, mais l'opinion finira par s'irriter de la répétition du phénomène.

Enfin, le malheur veut que ses rapports avec Weygand ne soient pas ce qu'ils devraient être. Un certain esprit de bouton sépare les chefs de ces deux armes qui, dans le passé, ne se sont pas suffisamment pénétrées. L'amiral manque parfois de modestie. Le général n'admet pas que l'armée puisse servir de bouc émissaire. Le premier, par tempérament, ne recule pas devant la manœuvre ; le second n'admet aucune compromission. C'est lui, l'aîné, qui se révèle le plus bouillant, le plus impétueux, qui masque le plus mal son désir de revanche. Tout ce qui rappelle la collaboration heurte en lui des sentiments auxquels ni l'âge ni les grandes responsabilités n'ont ôté la fraîcheur de ceux d'un sous-lieutenant.

Pour l'instant, Darlan n'est encore que ministre de la Marine. Mais il a déjà pris tant d'ascendant, que c'est à lui que, le 4 août, en présence du seul Paul Baudoin, et sans en informer Weygand, le maréchal a donné la consigne formelle de partir pour l'Afrique du Nord et de lever l'étendard de la révolte contre l'Allemagne, s'il venait, lui Pétain, à se trouver dans l'impossibilité d'exercer ses fonctions [1].

Le départ de Weygand pour l'Afrique, à l'automne 1940, et, quelques semaines plus tard, la disgrâce de Laval, vont faire bientôt de lui le second personnage du régime.

Le 13 décembre 1940, une sorte de révolution de palais a éclaté à Vichy. Laval est contraint de démissionner. Flandin lui succède pour quelques semaines, puis se retire en février suivant. Darlan devient à la fois vice-président du Conseil, ministre des Affaires étrangères et de la Marine. Au départ de Peyrouton, il prend en outre, le portefeuille de l'Intérieur et la mort du maréchal Huntziger lui vaudra à l'automne l'intérim du département de la Guerre. Jamais un homme politique n'a concentré chez nous des pouvoirs aussi étendus.

Mais la situation internationale est désastreuse. Le départ de Laval a courroucé les Allemands à l'extrême, et le bruit court d'une invasion de la zone libre. En tout cas, la Wehrmacht est en état d'alerte et les permissions de Noël sont suspendues [2].

Toute discussion est devenue impossible. Les libérations de prisonniers sont interrompues. Le rideau de fer est retombé sur la ligne de démarcation. La vie matérielle devient presque impossible. C'est une situation qui, pense Darlan, serait tolérable s'il existait des espoirs proches de libération. Nous en sommes encore loin.

Et c'est ainsi qu'après avoir pris la succession de Laval, éliminé par une réaction anticollaborationniste et antiallemande, Darlan va se

1. Cf. P. Baudoin : *Neuf mois au Gouvernement*, et J. Carcopino : *Souvenirs de sept ans*.

2. Rommel, qui tenait garnison à Bordeaux avec sa division, fut rappelé d'Allemagne. (Cf. *La Guerre sans haine*, Amiot-Dumont.)

trouver dans l'obligation, pour mettre fin à cette asphyxie, de mener une politique tout aussi collaborationniste que celle de son prédécesseur.

Mais, s'il possède une formation politique assez rare pour un militaire, l'amiral Darlan n'est pas très préparé aux marchandages et aux finesses que la situation impose. Il risque de trébucher sur les obstacles qui jalonnent sa route et ses faux-pas seront particulièrement remarqués.

Dans quel état d'esprit affronte-t-il cette tâche ?

On a souligné son anglophobie. Il est exact que Mers-el-Kébir lui a infligé une blessure profonde en raison du manque de confiance en sa parole que cette attaque révélait. Mais il est bien trop réaliste pour ne pas comprendre le danger des attitudes excessives et sa véritable politique est une politique attentiste. Elle variera donc en fonction des événements et suivra de très près l'évolution de la situation militaire.

Il est de fait que Darlan a longtemps envisagé la possibilité d'une victoire allemande ou, du moins celle d'un compromis dont la France risquerait de faire les frais. Cette appréhension sera particulièrement sensible au moment de l'équipée de Rudolph Hess [1], au mois de mai 1941, et ne disparaîtra qu'après l'invasion allemande en Russie.

Et c'est ainsi que l'on peut distinguer nettement deux périodes dans le Gouvernement Darlan, tendances collaboratrices avouées et calculées avant le mois de juin 1941, résistance passive ensuite, mais sous des apparences collaboratrices destinées à donner le change, et parfois poussées au-delà de ce qu'il serait nécessaire.

⁂

En ce printemps 1941, la bataille fait rage autour de la Méditerranée. Le sort de Suez est en jeu. Rommel vient de débarquer en Afrique à la tête de l'Afrika Korps et s'apprête à redresser la situation dangereusement compromise pour les Italiens. Mais il se sent mal ravitaillé. Il lui faut les ports tunisiens. Déjà, le 15 juillet 1940, Hitler avait réclamé à la France le droit d'utiliser ses ports de l'Afrique du Nord que les conventions d'armistice avaient tenus hors de jeu. Fort de ces conventions, le Gouvernement avait écarté ces prétentions et l'Allemagne n'avait pas insisté, apparemment plus occupée à ses préparatifs contre les Iles britanniques.

Depuis l'automne 1940, ces préparatifs sont abandonnés, et l'attention s'est déplacée vers la Méditerranée.

Darlan a pris ses pouvoirs en février 1941. Le 12 de ce mois, il assiste à Montpellier à une entrevue entre le maréchal Pétain et le

1. Hess, l'enfant chéri du régime national-socialiste, s'était parachuté en Ecosse, espérant préparer les voies à une paix blanche anglo-allemande. Il ne fut pas pris au sérieux par Churchill, mais son escapade provoqua une vive émotion en Amérique et en Russie. Darlan en fut très impressionné.

général Franco. Le dictateur espagnol a, la veille, rencontré Mussolini à Bordighera. Pressé d'intervenir dans la guerre et de faciliter à la Wehrmacht l'occupation de Gibraltar, il a mis à cette intervention des conditions exorbitantes dont la France doit faire les frais [1]. En fait, il veut surtout maintenir l'Espagne hors de la guerre, et n'a rien eu de plus pressé que de dévoiler au maréchal les projets allemands qui, après la conquête de Gibraltar, comportent des opérations à travers l'Afrique du Nord française.

Effectivement, quelques jours plus tard, le chef de la commission allemande d'armistice à Wiesbaden présentait une nouvelle exigence intéressant notre Afrique du Nord. Il ne s'agissait encore que de céder à l'Afrika Korps le matériel de guerre stocké sous contrôle en Algérie et en Tunisie. Darlan vit dans cette demande une occasion de reprendre les négociations avec le Gouvernement allemand et donna un accord de principe dont le général Weygand se chargea de prévenir les effets [2].

Entre temps, les événements s'étaient précipités. Le 6 avril, l'Allemagne envahit la Yougoslavie, puis la Grèce. Au Moyen-Orient, l'ancien ministre Rachid Ali se révolta contre le Gouvernement irakien. Les Allemands prirent son parti et réclamèrent pour lui au Gouvernement français la cession des armes stockées en Syrie ainsi que le droit de transit pour les appareils de la Luftwaffe envoyés à son secours.

Or, Darlan venait de demander à Hitler une entrevue dont il attendait beaucoup pour desserrer les liens qui nous étranglaient. Espérant créer un climat favorable, il accéda aux prétentions allemandes. L'entrevue eut lieu le 12 mai à Berchtesgaden, mais le premier mot du chancelier fut pour dire qu'il n'était disposé à donner qu'en proportion de ce qu'il recevrait. Et il réclamait beaucoup : Tunis et Bizerte pour le ravitaillement de l'Afrika Korps ; Dakar pour celui des sous-marins ; des opérations en A.E.F. contre les territoires ralliés à la France libre, etc.

La négociation, commencée à Berchtesgaden, se termina à Paris. En contrepartie de la libération de quatre-vingt mille prisonniers, de l'assouplissement de la ligne de démarcation et de la réduction de l'indemnité d'occupation de quatre cent à trois cent millions de francs par jour, Benoist-Méchin signait, le 27 mai, un projet d'accord donnant satisfaction aux Allemands et dont l'amiral Darlan devait venir le lendemain signer le texte définitif.

C'était tellement grave que Pierre Pucheu, secrétaire d'État à la Production industrielle, averti par Benoist-Méchin, se précipita chez son chef, déclarant froidement que si les accords étaient appliqués, il démis-

1. Voir les archives du comte Ciano. Franco réclamait le Maroc et l'Oranie. Il aurait tenu les propos les plus vifs contre la France, « ennemie séculaire de l'Espagne comme de l'Allemagne ».

2. Après des mois de discussion, une douzaine de canons furent livrés vers la fin de l'année. Voir à ce propos les souvenirs du général Weygand, *Rappelé au Service*, Flammarion, Paris, 1950.

sionnerait sur le champ et comptait bien entraîner avec lui une bonne partie du Gouvernement.

*L'amiral, toujours pensif, demanda un instant de réflexion. Puis il me fit la proposition suivante : « Je crois que vous avez tort dans la position que vous avez prise, mais elle me paraît irrévocable. De mon côté je ne puis absolument pas refuser de signer aujourd'hui un texte que j'ai autorisé Benoist-Méchin à parapher hier en mon nom. Il y a peut-être une échappatoire. J'ai toujours parlé aux Allemands de la nécessité d'obtenir l'adhésion de l'opinion publique française. Je pourrais en faire état pour insérer des réserves résolutoires* [1].

Et de fait, il rédigea sur-le-champ une note concernant les conditions politiques préalables à l'exécution des protocoles.

Cette note demandait pratiquement pour la France la restitution de son autonomie.

Du coup les protocoles de Paris, si dangereux sous leur première forme, puisqu'ils risquaient ni plus ni moins de nous mettre en guerre contre l'Angleterre, vont permettre une manœuvre diplomatique inespérée.

Relevez les carnets de Rommel, les comptes rendus des conférences navales du führer. Voyez ce qu'écrivent l'historien italien Bragadin, le comte Ciano... Suivez le déroulement de la bataille de Libye, de la campagne de Méditerranée, du siège de Malte... Un seul nom revient sans cesse : Bizerte. Bizerte allemand, ce sont les deux rives du canal de Sicile contrôlées par l'Axe, le ravitaillement de l'Afrika Korps assuré, Malte définitivement éliminée comme base stratégique, la Méditerranée coupée en deux. C'est Suez condamné dans un avenir plus ou moins long. Rien n'empêche Hitler de prendre Bizerte. La campagne des Balkans vient de se terminer sur une déroute totale des forces britanniques en Grèce. L'attaque de la Russie n'est pas commencée. Quoi de plus facile que de lancer sur la Tunisie les parachutistes du général Student et quelques-unes des divisions préparées pour le front de l'Est ? Avec quoi les repousserions-nous ? L'armistice a réduit les forces de la Régence à une quinzaine de milliers d'hommes sans un canon lourd ni une arme anti-char.

A qui demander secours ? Aux Anglais ? Avec tout ce que Wavell a sur les bras ? Aux Américains, qui commencent à peine de sortir de leur léthargie ?

M. Carcopino semble convaincu que ce sont ces diverses raisons qui ont amené Darlan à signer des protocoles si redoutables, avec la conviction que les Allemands prendraient par la force ce qu'on ne voulait

1. Pierre Pucheu : *Ma vie*, Amiot-Dumont, 1949, p. 129.

pas leur donner et l'intention bien arrêtée de ne pas tenir ses promesses [1].

Si ce fut là le dessein réel de Darlan, on se voit contraint d'admirer ce machiavélisme. Mais il faut tenir compte aussi de tous les facteurs qui ont joué. Darlan revient à Vichy avec ses fameux accords. Le Gouvernement leur fait un accueil glacial. Le voici livré le 3 juin aux assauts furieux de Weygand, redoublés le 4 de ceux de Boisson. L'amiral et ses accords sont littéralement piétinés. Il ne bronche pas, écoute, impassible, les mots les plus durs, les plus cinglants. Que peut-il se passer en lui ?

Il se passe que dès son retour de Paris, l'un de ses conseillers les plus sûrs, M. Moysset, est venu lui apporter l'information irréfutable de la prochaine invasion de la Russie par l'Allemagne. C'est à son avis le signe certain que la guerre est perdue pour le Reich et qu'il faut renverser la vapeur.

Darlan a confiance en Moysset. Il fait aussitôt préparer pour le Gouvernement allemand une lettre qui rappelle les réserves déjà formulées pour subordonner aux clauses politiques l'exécution des clauses militaires des protocoles. Accordez à la France les garanties qu'elle demande, ou renoncez à Bizerte !

Cette lettre était déjà prête au moment de la scène dramatique du 3 juin. Darlan n'en a pas dit un mot.

Elle parvint à Hitler le 7 juin et provoqua d'interminables discussions. L'Allemagne qui déjà nous avait accordé quelques menus avantages criait à la trahison. Darlan tint bon. Sur son ordre, l'amiral Michelier, président par intérim de la délégation française à Wiesbaden, mit le point final à cette négociation dramatique en opposant le 21 décembre un refus catégorique et définitif.

Les pressions italiennes ne furent pas plus heureuses. Ciano rencontra Darlan à Turin le 10 décembre pour s'entendre dire que le transport des troupes de l'Axe par les ports tunisiens était à exclure à priori. Il sortit de l'entretien avec l'impression de s'être fait manœuvrer par son interlocuteur.

Puis Mussolini voulut s'en mêler. « Si les Français n'y consentent pas par voie d'accords, écrit-il à Hitler le 29 décembre, c'est par la force que nous devrons nous emparer des ports de Tunisie. » Mais Hitler, sur le coup, ne fit rien.

Fin janvier 1942, Rommel reprit l'offensive. Ses succès détournèrent l'attention. Pour un temps, Malte remplaça Bizerte dans les convoitises de l'Axe. La bataille des protocoles était gagnée.

Mais Darlan était condamné, car le ressentiment n'avait cessé de grandir contre lui en Allemagne. Nous payâmes ce succès diplomatique par de nouvelles contraintes dans la métropole et la situation ne cessa de se

1. Voir à ce propos *Souvenirs de sept ans*, Flammarion, p. 539 et suivantes.

tendre pendant l'hiver 1941-1942. Ainsi se préparait le retour de Laval.

La crise éclata au printemps. Les intrigues d'Abetz, quelques fautes de tactiques commises par Darlan qui avait eu l'imprudence de montrer aux Allemands un télégramme comminatoire des Américains contre Laval, mirent un terme à ce long Gouvernement. Pierre Laval fit sa rentrée et Darlan devint commandant en chef de toutes les forces militaires, sous l'autorité directe du maréchal.

***

Sur le plan militaire, le Gouvernement Darlan se terminait donc en définitive sans cessions graves à l'ennemi, bien qu'on eût constamment côtoyé le précipice. Sans doute, l'escale des avions allemands en Syrie au moment de la révolte irakienne avait-elle servi de prétexte à l'attaque du Mandat ; mais ni Churchill, ni le général de Gaulle n'ont jamais cherché à dissimuler que cette campagne malheureuse aurait eu lieu de toute façon.

Sur le plan intérieur, les choses furent peut-être plus difficiles encore. Les attentats commis contre l'armée d'occupation et les représailles qu'ils provoquèrent (côté allemand) furent à l'origine de terribles difficultés. Nul n'a perdu le souvenir de ces fusillades tragiques et du chantage plus odieux encore par lequel les Allemands voulurent nous contraindre à faire juger, condamner et exécuter par des tribunaux français, quelques-unes de ces malheureuses victimes sous peine d'en massacrer dix fois plus.

C'est dans ces circonstances que Darlan se résigna à accepter la création des sections spéciales où des magistrats français durent par ordre prononcer des condamnations capitales réclamées par l'occupant. Fallait-il accepter cet affreux marché ? Laisser au contraire à l'ennemi la responsabilité du massacre ? Robert Aron, en évoquant cette tragédie, n'a pas cru pouvoir se prononcer.

Dans tous les domaines se posent des questions analogues. Ainsi l'étoile jaune des Juifs contre laquelle Darlan s'élève violemment et qu'il parvient à éviter [1].

Laval rentre en scène. Darlan pourrait se confiner étroitement dans ses fonctions militaires. Il a pourtant pris la parole pour féliciter le chef du Gouvernement de son trop fameux discours du 22 juin. Geste choquant et inutile mais qui peut s'expliquer par le désir de se montrer, en paroles, aimable pour les Allemands. Tobrouk est tombé la veille. Rommel fonce sur la frontière d'Égypte et Mussolini prépare son entrée au Caire. Darlan pense à nos bateaux internés à Alexandrie. Tout cela vaut peut-être un compliment !

1. Elle sera imposée après son départ.

Mais en même temps les contacts se resserrent entre lui et les Américains, notamment Robert Murphy à Alger. Pourtant ses discours demeurent violemment antibritanniques. C'est que nous venons d'être attaqués sans raison à Diego-Suarez... Fidèle à son réalisme brutal, Darlan se moque des apparences et ne voit que le résultat. Était-ce la seule solution dans notre tête-à-tête avec l'Allemagne ? Quoi qu'il en soit, elle heurte bien souvent la sensibilité nationale.

Il faut pour comprendre ces contradictions, faire la part des tendances de l'homme. Darlan, sous des dehors expansifs, ami de ses aises, de la vie facile, est un homme très isolé, très secret. Ses confidents les plus intimes ne savent par grand-chose de ce qu'il médite. Mais il a une façon à lui de se taire : ce qu'il consent à dire est toujours net et précis ; pour le reste, il se dérobe dans un bavardage souvent paradoxal et de ce fait mal compris [1].

Et voici que le terme approche, préparé par une extraordinaire intervention du destin. Au retour d'une tournée en A.-O. F., là où l'on attend pour le printemps 1943 l'intervention américaine, Darlan a trouvé en Alger son fils terrassé par une atteinte de poliomyélite. Il le laisse sur un mieux apparent et rentre à Vichy le 1er novembre. Cinq jours plus tard, on le rappelle, Alain est mourant. Trois jours encore et c'est le débarquement. Sa présence en Afrique du Nord va bouleverser bien des projets.

On a dit que Darlan était prévenu. Plût au Ciel qu'il l'eût été. Nous ne pleurerions pas les morts de Casablanca et d'Oran et l'invasion de la Tunisie aurait peut-être été évitée. La vérité, tous les témoins le diront, c'est qu'en s'envolant de Vichy le 5 novembre, l'amiral Darlan avait la figure d'un père qui s'apprête à aller enterrer son fils unique, non celle d'un conspirateur qui s'embarque pour la grande aventure.

La preuve en est, d'ailleurs, l'incrédulité avec laquelle ont été accueillies les révélations du général Bergeret débarqué en Alger vingt-quatre heures après l'amiral et qui, lui, est au courant. « Ce n'est pas possible... Murphy a promis que les États-Unis ne feraient rien sans nous avertir. » Il se refuse à croire à une affaire sérieuse. S'il doit se passer quelque chose, ce ne sera qu'un coup de main comme à Dieppe.

1. Mais que des gens clairvoyants savent apprécier à sa juste valeur. Voici par exemple un récit de Paul Schmidt, l'interprète officiel du ministère des Affaires étrangères allemand. La scène se passe le 25 décembre 1940. Darlan vient de rencontrer Hitler à Ferrières-sur-Epte. Pendant une demi-heure, les reproches se sont abattus comme grêle sur sa tête. « Pourquoi Laval a-t-il été renvoyé ? crie le dictateur. C'est « le résultat d'intrigues hostiles contre les Allemands dans l'entourage du maréchal » Pétain. »

» Je rentrai à Paris en voiture avec l'amiral, poursuit Schmidt, et constatai, non sans une certaine satisfaction intime, que toute cette scène avait glissé sur le créateur de la Marine française moderne, exactement comme un paquet de mer sur le ciré d'un vieux loup de mer. Tout souriant, il me raconta pendant le retour les histoires les plus drôles, tout à fait comme s'il ne s'était rien passé. Cette insouciance m'en imposa. » (Schmidt, *Sur la scène internationale*, Plon, édit., Paris, 1953, p. 280).

Et pourtant Bergeret a raison, c'est bien l'intervention en masse.

Darlan n'a pas immédiatement accepté d'accueillir les Alliés à Alger. On lui en a fait le reproche. Mais la défense a joué automatiquement sans qu'il ait à intervenir. Le combat s'est prolongé jusque dans la soirée du 8 novembre à Alger. Pour l'arrêter dans le reste de l'Afrique du Nord, il a fallu deux jours de négociations. Deux jours de quiproquos et de malentendus, au bout desquels Darlan, officiellement désavoué par le maréchal Pétain, couvert en sous-main par des télégrammes clandestins de l'amiral Auphan, allait se retrouver, après tant de vicissitudes, à la tête de l'Empire pour le ramener dans la guerre.

Comme l'a si bien exposé Chamine, ce n'était pas selon ce processus qu'il aurait conçu une pareille manœuvre s'il en avait été réellement responsable. Le débarquement l'avait surpris. « Accomplie sans lui, l'opération se retournait contre lui. Alors qu'il eût voulu la conduire, il avait dû, ostensiblement, la combattre et sa dernière volte-face prenait les couleurs de la capitulation ou de la trahison.

» Son triomphe eût été — et sa justification — un débarquement allié au printemps 1943, mais ménagé et organisé par lui avec toutes les précautions qui devaient, tout à la fois, préserver la France, sauver la Flotte — et abuser l'Allemagne [1]... »

En Angleterre, aux États-Unis, l'opinion prit feu et flammes, et les radios alliées rivalisèrent dans leurs attaques avec la propagande allemande de Radio-Paris.

Expédient provisoire ? Citron que l'on rejette après en avoir exprimé le jus ?... Pourtant, tous les chefs anglais et américains sont unanimes à reconnaître l'importance de l'aide que l'amiral Darlan a, en définitive, apportée à la coalition, même s'ils en ont parfois mésestimé les mobiles. Il n'est pas moins certain que c'est avant tout grâce à lui que l'Afrique du Nord et l'A.-O. F. sont rentrées dans la guerre avec le minimum de heurts et de polémiques.

Mais à cette destinée, il manque la conclusion. Darlan aurait-il pu faire l'union des Français ? Forcer la compréhension des Alliés ? Qui, du général de Gaulle ou de lui-même, l'aurait en définitive emporté dans cette lutte d'influence dont Alger allait être le théâtre ?

Darlan a disparu *avant d'avoir achevé sa métamorphose ou révélé son vrai visage, et les grandes lignes de son plan se brouillent dans les décombres* [2].

Il est de ceux dont le bilan ne sera pas facile à faire. Il fut trop secret. Il vécut entouré de plus de courtisans que d'amis véritables. Il fut, au fond, toujours très seul devant des responsabilités effroyables.

L'Histoire dira si l'apaisement peut se faire un jour sur son nom.

JACQUES MORDAL

1. et 2. Chamine : *La Querelle des Généraux*, Albin-Michel, édit., Paris 1952, p. 256.

# LA FRANCE DANS LE PACIFIQUE

par Ed. Giscard d'Estaing

Il n'est pas un Français qui, en 1955, ne critique sans hésitation la politique coloniale suivie par la France il y a deux siècles. L'abandon du Canada et de l'Inde française en 1763 est unanimement considéré comme une catastrophe nationale. Mais nous ne paraissons pas nous rendre compte que nous vivons des événements analogues. Ceux qui blâment si aisément les phrases devenues proverbiales sur « quelques arpents de neige » ou sur « la nécessité de ne pas s'occuper de l'écurie quand le feu est à la maison », savent-ils qu'ils mériteraient le même reproche s'ils assistaient avec indifférence à la ruine d'un empire français qui fut notre force autant et plus encore que notre orgueil ? Encore, ce qui se passe en Afrique du Nord intéresse-t-il quelque peu l'opinion parce qu'on s'y tue. Mais comme depuis un an, il n'y a en Indochine peu de batailles et guère d'attentats, on néglige ce pays d'ailleurs lointain. Et cependant notre avenir s'y joue, car le monde est devenu si petit que, éloignement et isolement ont cessé d'être synonymes, et que les antipodes sont aussi proches de nous que la banlieue de notre capitale.

## L'éveil de l'Asie.

L'Asie est en ébullition. Les uns après les autres, les peuples jaunes (ou plutôt une poignée de leurs dirigeants, mais le résultat est le même), ont réclamé leur indépendance politique. Que nous y discernions une illu-

sion, que nous voyions derrière les apparences d'une liberté naissante l'approche d'une tyrannie plus dure que le régime antérieur, cela n'est pas la question. L'élan est désormais trop puissant pour n'être pas irréversible et nous devons seulement savoir si nous l'accepterons de bon gré de façon à en tirer des conséquences profitables, ou si nous nous laisserons aller à une mauvaise humeur qui nous tienne à l'écart d'un mouvement emportant la moitié de la population du monde.

Or l'indépendance politique, bien loin d'aider à résoudre les problèmes économiques, les complique inévitablement et risque de déclencher des crises peut-être mortelles. Une certaine anarchie politique, compliquée de rivalités et d'assassinats, a commencé par détruire l'organisation administrative dont jouissait l'Extrême-Orient sous la direction anglaise, française ou hollandaise. Ce désordre a immédiatement paralysé la production et les échanges. De terribles famines ont réapparu, pour ravager des pays où, auparavant, les hommes mangeaient au moins à leur faim. Mais nous ne croyons pas que ce serait une attitude admissible que de considérer avec froideur ces pitoyables bouleversements, en se disant simplement que nous y voyons la justification de notre action passée puisque nous avions su les éviter. Nous croyons, au contraire, qu'il est de notre devoir, comme de notre intérêt, d'empêcher, dans toute la mesure où nous le pouvons, que l'accession à l'indépendance (puisqu'elle est un fait inévitable) s'accompagne d'appauvrissement et de révoltes. Le seul résultat de ces dernières serait en effet l'installation de régimes tyranniques, non pas que la population les souhaite, non pas qu'ils soient un remède aux maux du paupérisme, mais parce qu'ils sont l'aboutissement quasi fatal des situations désespérées. C'est une vérité historique qu'aucun peuple n'a délibérément choisi la bolchevisation, mais que celle-ci a été opérée par la force sur des organismes affaiblis. Il serait grave que, sous le prétexte d'ailleurs justifié que nous avions raison, nous laissions se créer une sorte d'enchaînement fatal entre l'indépendance politique et le communisme économique, lequel deviendrait bientôt politique.

C'est sous cet angle qu'il faut considérer le rôle actuel de la France dans ce qui reste de l'Indochine. Nous nous trouvons placés au cœur du complexe asiatique ; notre comportement peut être le reflet d'une prise de conscience intelligente des problèmes d'Extrême-Orient, comme il peut être la marque d'une incompréhension conduisant notre pays vers son déclin. Or, l'opinion qui s'exprime le plus communément au Parlement et dans la presse (que nous ne confondons pas avec l'opinion du pays) est que les Français doivent partir dans le plus bref délai possible. Le Vietnam et son gouvernement sont dénoncés comme faisant tout pour accélérer notre départ, et les Etats-Unis comme appuyant sans réserve le gouvernement Diem dans cette politique. Ainsi, la partie serait dès à présent et définitivement perdue pour la France. Mais ces affirmations sont-elles vraies ?

## Vietnam et France.

Il est facile, mais dénué de tout intérêt objectif, d'accoler à tels hommes ou à telle politique l'étiquette de francophobie ou de francophilie. Rien n'est plus subjectif qu'un pareil jugement et notre politique en revêt un aspect sentimental parfaitement déplaisant. Mieux vaut chercher dans les faits les éléments d'un jugement réaliste.

On oublie un peu vite qu'au moment des pires épreuves de la métropole, tous les territoires de notre Empire conservèrent une fidélité sur laquelle les plus optimistes d'entre nous n'osaient pas compter. S'il y avait eu un sentiment, latent mais certain, d'opposition systématique aux Français, l'occasion était belle de le manifester lorsque, de 1940 à 1944 nous avons traversé une épouvantable épreuve nous privant de toute autorité et de toute souveraineté.

Cette constatation vient d'être confirmée par un événement tout récent : nous venons d'assister à un extraordinaire mouvement de populations qui a porté, en quelques mois, sur près d'un million d'hommes quittant le Vietnam du Nord pour le Vietnam du Sud. Il faut avoir vu ces paysans pour comprendre la force du sentiment qui les a arrachés d'une terre à laquelle ils étaient liés par toutes les fibres de leur passé et de leurs mœurs. Ils sont partis sans rien, abandonnant les membres de leur famille qui ne pouvaient pas les suivre, laissant leurs biens, risquant leur vie, déjouant menaces et persécutions, et tout cela pour arriver nus et pauvres dans un pays qui leur était presque étranger mais où ils savaient échapper au régime qu'ils venaient de subir pendant des années et qu'ils ne pouvaient plus tolérer. Il est étonnant qu'un pareil exode n'ait pas bouleversé la conscience occidentale et plus particulièrement la conscience française. Personne ne pouvait prévoir un plébiscite spontané d'une pareille ampleur et d'une pareille profondeur ; et comme on ne l'avait pas imaginé, beaucoup affectent de l'ignorer ou de le dénaturer.

Enfin, la sécurité dont ont continué à jouir les Français au Sud-Vietnam, en dépit des récits mensongers dont certains journaux se font une spécialité, contraste étrangement avec la kyrielle d'attentats meurtriers et quotidiens qui ensanglantent l'Afrique du Nord et même nos départements d'Algérie. Nous n'ignorons pas que, en Asie comme en Afrique, les excitations extérieures ne font pas défaut ; mais, dans les milieux musulmans, elles trouvent d'innombrables fanatiques pour leur obéir, tandis qu'au Vietnam elles n'en trouvent pratiquement pas. L'événement peut, demain, nous démentir car nous ne nous hasardons pas à faire des pronostics ; mais il est incontestable qu'à l'heure actuelle la situation est telle, et l'opinion publique française doit le savoir.

Du passé le plus récent, et du présent, passons à l'avenir : celui-ci est dominé par ce qu'on appelle, d'ailleurs très improprement, l'application des accords de Genève.

Signés à Genève le 20 juillet 1954 par des militaires dûment qualifiés, ils portaient exclusivement sur la cessation des hostilités et le regroupement des troupes. Le lendemain 21 juillet, ont été faites un certain nombre de « déclarations ». On lit dans la première : « La Conférence déclare que le règlement des problèmes politiques, mis en œuvre sur la base du respect des principes de l'indépendance, de l'unité et de l'intégrité territoriales, devra permettre au peuple vietnamien de jouir des libertés fondamentales, etc. » et que « les élections générales auront lieu en juillet 1956 ». Ce texte est publié sans aucune signature. Il est suivi de dix-neuf déclarations individuelles, faites tantôt au nom d'un gouvernement, tantôt par les délégués eux-mêmes. Le représentant du Vietnam « proteste solennellement contre le fait que le Haut Commandement français s'est arrogé le droit, sans accord préalable de la délégation de l'État du Vietnam, de fixer la date des futures élections alors qu'il s'agit d'une disposition de caractère évidemment politique..., et contre les dispositions de l'armistice qui ne tient aucun compte des aspirations profondes du peuple vietnamien ». La déclaration américaine, « se référant à celle faite par le représentant de l'Etat du Vietnam, réaffirme la position traditionnelle des États-Unis suivant laquelle les peuples ont le droit de fixer eux-mêmes leur propre avenir, ce qui fait que l'Amérique ne sera partie à aucun accord qui serait de nature à porter atteinte à ce principe. » Les documents en question, accords et déclarations, ne paraissent avoir fait l'objet d'aucun examen par le Parlement français et, par conséquent, d'aucune ratification. On en cherche en vain le texte dans le *Journal officiel*...

Seuls les Français auraient qualité pour discuter les conditions légales dans lesquelles ont été portées de graves atteintes à l'intégrité constitutionnelle de l'Union française. On a le droit de s'étonner que des questions capitales touchant l'avenir de notre pays soient traitées ainsi, alors que les questions les plus minimes sont l'objet d'extraordinaires scrupules de procédure parlementaire. Mais nous avons un tel respect de la parole de la France que nous souhaitons lui voir tenir tous les engagements qu'on lui a fait prendre, sous une forme ou sous une autre et quelque méthode qui ait été employée.

Un accord toutefois ne peut engager que ceux qui le donnent, et non pas les tiers. Lorsque la France, battue militairement en 1940, a signé un armistice, on sait les passions qu'a soulevées la validité de cet acte, car la force des armes qui l'imposait viciait un consentement donné pourtant dans les formes les plus constitutionnelles. Personne, en tout cas, n'a imaginé que notre défaillance pouvait s'imposer à nos alliés et que nous allions leur dicter leurs obligations. La France, vaincue militairement au Tonkin en 1954, a signé un armistice. Il serait indigne de nous de discuter la validité des engagements que l'on nous a fait prendre. Mais nous n'avons aucun droit à prétendre fixer souverainement

l'avenir des peuples que nous avons dû abandonner au lieu de les protéger.

La question soulevée est double. Tout le monde souhaite des élections pourvu qu'elles soient réellement libres, mais il est incontestable qu'aucun vote de cet ordre n'a pu avoir lieu ni en Pologne, ni en Roumanie, ni en Tchécoslovaquie, ni en Chine, ni dans les pays satellites de l'Asie, ce qui permet d'avoir de graves appréhensions au sujet d'une consultation faite au Vietnam et refusée partout ailleurs. Mais, ce qui est plus grave, des élections libres doivent avoir pour objet de déterminer le choix de chaque groupe ethnique, et non pas de permettre à une majorité artificiellement créée d'opprimer une minorité qui s'y refuse. Or, l'Indochine est une création politique exclusivement française : le Tonkin d'autrefois était un protectorat chinois, l'Annam un empire et la Cochinchine un département français. Que 14 millions de Tonkinois, bien que l'attitude du plus grand nombre montre ce qu'ils pensent du régime vietminh, soit censés voter pour lui, cela est une chose que les meilleurs contrôles n'ont guère de chance de pouvoir empêcher. Mais on se demande quelle loi supérieure pourrait obliger 12 millions d'Annamites et de Cochinchinois à subir malgré eux la tyrannie imposée à leurs voisins du Nord, ou même voulue par eux. Quel principe d'honneur peut-on bien invoquer pour que le million de réfugiés ayant quitté le Nord soient avertis que, par la volonté de la France, ils resteront soumis à la décision des communistes qu'ils ont fuis, et que leur propre volonté, physiquement exprimée par le plus éloquent des exodes, et confirmée par un vote même unanime, ne les empêchera pas d'être à nouveau livrés à leurs persécuteurs ?

On ne peut échapper à la conclusion qu'il appartient aux Vietnamiens et à eux seuls de décider dans quelles conditions les élections devront se dérouler pour être libres, et dans quelles conditions les résultats en seront appliqués de façon à sauvegarder la volonté exprimée par les votes. Il n'appartient pas à la France de leur dicter une conduite.

La confusion est encore entretenue par la politique qu'a suivie notre pays, ou qu'on lui a prêtée, dans les affaires intérieures du Vietnam. La désinvolture avec laquelle nous traitons nos amis n'est pas faite pour les encourager. C'est nous qui, il y a dix-huit mois, avons approuvé, sinon même provoqué, le départ de Tam qui était, à la tête du gouvernement, le plus ferme soutien de la France dans laquelle il voit vraiment sa seconde patrie. Ceux qui, aujourd'hui, attaquent et insultent le président Diem, devraient se rappeler que c'est nous qui l'avons choisi et avons été le chercher. On pouvait se demander, hier encore, si la France entendait respecter l'indépendance politique du Vietnam, qu'elle venait justement de proclamer, ou si elle préférait soutenir les chefs militaires des Sectes, dont le moins qu'on puisse dire est que leur gouvernement nous ramènerait à un médiévalisme indéfendable. Enfin, la campagne déclenchée puissamment en France pour que nous tenions la balance

égale entre le gouvernement Ho Chi Minh et le gouvernement du Sud a entretenu l'impression qu'il était impossible de s'appuyer de façon durable sur un pays soumis à de telles incertitudes.

C'est bien là le plus grave. La France a passé pour jouer, à travers d'obscures fluctuations, un double ou triple jeu. Voilà le mot lâché, et c'est lui qui explique l'affaissement de la position française, non seulement en Extrême-Orient, mais aussi dans le reste du monde ; et ceci nous conduit à examiner l'attitude américaine au Vietnam.

## Position des États-Unis.

Il est faux de prétendre que les États-Unis cherchent à nous évincer malgré nous du Vietnam. La chose malheureusement exacte est que la France a pu sembler, pendant les dernières années, se retirer progressivement de l'Alliance atlantique, adoptant une attitude que personne dans le monde ne comprenait. Neutralisation de l'Allemagne, neutralisme en France, obstacles au rapprochement commencé avec nos voisins occidentaux, prétention à jouer le rôle d'arbitre entre la Russie et les États-Unis, tels sont quelques-uns des aspects d'une politique qui nous a fait un tort immense, incomparablement plus grand que ne le croient ceux qui ne sortent pas de leur pays. L'opinion américaine, pourtant si encline en 1946, *a priori* à miser sur la France, s'est de plus en plus demandé s'il ne convenait pas de se détourner d'un pays aboulique et si l'on n'était pas obligé de suppléer en Europe à notre carence.

La même question s'est posée pour l'Extrême-Orient, puisqu'une partie du Gouvernement, du Parlement et de la presse, rivalisait d'ardeur pour conseiller le départ volontaire de la France, ou pour déclarer que nous y étions contraints. Dans la mesure où cette éventualité se précisait, puis se réalisait, il était évident que nos voisins devaient chercher à combler le vide que nous allions créer. Personne n'a le droit de s'en étonner.

La signature des accords de Paris (23 octobre 1954) nous a enfin fait sortir de cette pitoyable période, que certains pourtant regrettaient tant qu'il ont tout fait pour la prolonger jusqu'au tardif dépôt des instruments de ratification (5 mai 1955). Nous avons désormais le moyen de redresser, dans tous les domaines, les conséquences locales qu'entraînait certain désaccord entre Paris et Washington. La tâche est belle. Nous avons certes laissé se dégrader bien des valeurs que nous ne retrouverons plus, mais il est encore temps de faire un rétablissement vigoureux, à condition de cesser de croire que nos amis et nos alliés sont nos rivaux et de ne plus les rendre seuls responsables de ce qui est trop explicable quand on examine notre propre comportement.

Le problème du Vietnam peut justement servir de test pratique aux promesses de redressement français qui sont incluses dans le rapproche-

ment entre les États-Unis et nous. Les Américains suivent avec un intérêt passionné les événements d'Extrême-Orient. Ils ne peuvent pas ignorer qu'un sourd mouvement d'américanophobie y est suscité contre eux. Leur puissance, et l'ampleur des soutiens économiques qu'ils ont dispensés, les rendent vulnérables à l'ingratitude de certains groupes. Nous ne constatons d'ailleurs pas sans tristesse la collaboration navrante qu'une partie de l'opinion dite éclairée apporte sur ce point à la propagande communiste.

Or, nous étions précisément les premiers à avoir sur un certain plan résolu en Indochine les problèmes redoutables que pose l'évolution des peuples asiatiques. Des hommes qui ont passé de la civilisation endormie de l'Asie à l'agitation intellectuelle, politique et économique du monde moderne ont été, par la force des choses, arrachés à la plus grande partie de leur passé historique. Du moins avons-nous su leur donner, par le large humanisme français, de nouvelles raisons de vivre, de sorte qu'ils ont pu nouer chez nous des attaches leur permettant de passer sans trop de dommage d'un régime à l'autre. Un nouvel ébranlement, succédant si rapidement au premier, qui viendrait déraciner une seconde fois l'élite de ces peuples, et qui substituerait à sa façon actuelle de penser une brusque américanisation, représenterait un ébranlement moral dont il est surprenant que l'on ne mesure pas davantage la gravité et l'inopportunité. Ajoutez que le Vietnam a été entièrement éduqué en français et que les chefs de ce pays, ceux justement qui sont aptes aujourd'hui à prendre en main la conduite des affaires, seraient complètement désorientés par l'introduction de la langue anglaise. Les hommes de cinquante ans, qui avaient déjà la tristesse de n'être plus compris par leurs parents, se verraient aujourd'hui incompris également par leurs enfants. Cet arrachage social préparerait un climat idéal pour le développement du communisme, car on sait que l'emprise des doctrines de Lénine est d'autant plus forte que les hommes ont été au préalable mieux isolés du terreau familial ou national. Les Américains n'ignorent certes pas ces considérations, mais, s'ils étaient tentés de les oublier, c'est nous qui devrions les leur rappeler.

### Le choix français.

Puisque nous avons enfin aujourd'hui pris parti à l'échelon international, l'occasion nous est donnée d'en tirer les conséquences favorables.

Ce que nous faisons en Europe et autour de l'Atlantique, il dépend de nous d'en provoquer l'élargissement dans le Pacifique. La question militaire n'est certes plus restée la question principale, mais elle est une des plus visibles. Les nations pacifiques mais armées du monde libre entendent faire respecter leur souveraineté intérieure et extérieure. Elles ont créé le N.A.T.O. pour les questions d'Occident et amorcé le fonction-

nement du S.E.A.T.O. pour les questions d'Extrême-Orient. La France, si elle s'écarte d'un des deux organismes, affaiblit sa position dans l'autre et, par conséquent, dans le monde, tandis qu'en y restant elle reprend sa place d'alliée solide et irremplaçable, ce qui lui donne des droits qu'elle aura désormais le pouvoir de défendre sans faiblesse, ni timidité.

Le maintien au Vietnam d'un corps expéditionnaire, ou d'une armée d'occupation, est devenu un paradoxe politique, mais, au contraire, la présence d'un corps français sur ce même sol est probablement exigée par la sécurité commune. Non seulement l'installation de troupes américaines ou anglaises en France n'est pas une atteinte à notre indépendance, mais c'est nous qui la réclamons pour assurer notre sécurité. Les troupes françaises, qui furent en Allemagne un corps d'occupation, y restent à un titre tout nouveau depuis la mise en application des accords de Bonn ; et le gouvernement fédéral serait le premier à protester si nous retirions des troupes que l'ensemble des alliés estime nécessaires. Il peut en être de même en Extrême-Orient, où la France participerait, avec l'accord de tous, à la défense des territoires dans lesquels elle a des droits économiques et culturels puissants. Plus exactement même, elle ne devrait maintenir cette position que si elle y est aidée par ceux qui, reconnaissant le besoin qu'ils ont d'elle, l'aideront à accomplir ses nouveaux devoirs. Ainsi la solidarité des peuples libres trouverait-elle une nouvelle application.

Certains affectent de ne pas voir les avantages généraux d'une présence française en Extrême-Orient, et dénoncent comme écrasantes les charges qui en résulteraient, afin de justifier un effacement français dicté par des raisons bien différentes. On voit difficilement cependant pourquoi on louerait la sagesse des dirigeants moscovites ou chinois lorsque ceux-ci s'installent chez des peuples qui leur sont étrangers sinon hostiles, alors qu'on dénoncerait l'inutilité de pareils gestes lorsqu'ils sont accomplis par les puissances d'Occident, avec, en plus, le plein accord des populations intéressées. Quant aux charges, elles ne sont pas exactement ce que l'on pourrait croire. Une armée française, a déclaré le rapporteur du Budget, coûte approximativement la même chose, qu'elle soit au Vietnam ou en France ; mais la grande différence financière est qu'une armée française, installée par un accord international, donne à la France le droit de faire participer les États-Unis à son entretion par une formule analogue à celle qui fonctionne au sein du N.A.T.O.

On dit aussi parfois que la France ne peut pas laisser de troupes dans le Pacifique, car elle en a un besoin pressant en Afrique du Nord. C'est là une discutable affirmation. Si c'était faute d'artillerie, de tanks et de bombardiers lourds que nous ne puissions maintenir l'ordre dans les départements français ou au Maroc, la cause serait bien compromise. L'excitation entretenue en Afrique du Nord est pour la plus grande part d'origine extérieure et elle s'efforce de soulever des populations dont la

très grande majorité a souvent manifesté (non sans courage) son attachement à notre pays. La situation exige certes, une armée, une police, une gendarmerie et une Sûreté avisée ; mais elle exige surtout la cohésion des pays occidentaux qui, aujourd'hui, au lieu de nous aider dans notre tâche civilisatrice, nous abandonnent, sinon même nous contrecarrent. Dans ce douloureux abandon, force nous est bien de reconnaître la conséquence de cette situation d'alliances que les incertitudes de la France n'ont certes pas justifiée, mais qu'elles expliquent en partie. Et si vingt mille soldats nous permettent, par leur présence en Extrême-Orient, de consolider notre alliance avec nos alliés traditionnels, ils rendront un immense service à la France qui aura désormais plus de chances d'être écoutée en Égypte, en Tripolitaine ou au Fezzan, où de nombreux complots sont actuellement tolérés par certains Anglo-Saxons.

Gardons-nous de toute affirmation trop précise sur la voie à suivre comme si celle-ci était une et facile à définir. Mais n'acceptons pas davantage des déclarations péremptoires qui, à force d'être répétées, se présentent comme des vérités évidentes, alors qu'elles sont parfaitement contestables. Le problème qui se pose devant notre pays est grave, mais il comporte certainement d'autres solutions que la fausse alternative : obstination ou abandon.

La souveraineté politique est un fait sur lequel on ne revient pas. Et nous devons en prendre notre parti sans regret et surtout sans rancune. Si nous voulions continuer à ruser avec la marche du destin et à regagner en détail ce que nous avons abandonné en bloc, nous suivrions une voie peu honorable et d'ailleurs sans issue. Mieux vaut reconnaître sans arrière-pensée qu'une page a été définitivement tournée dans l'histoire, conformément d'ailleurs à une évolution rapide, irrésistible et toute naturelle. Mais, sur une base nouvelle, nous pouvons bâtir notre action de demain. Elle sera différente de celle d'hier, mais peut être aussi féconde si elle est harmonisée avec les exigences du jour. La souveraineté n'est pas exclusive de liens d'ordre plus ou moins fédéral. L'Europe en donne l'exemple, où les vieux pays que nous sommes s'allient étroitement, instituent des organismes communs et forgent une armée commune.

Ces formes de coopération nous ouvrent de nouvelles perspectives. Au lieu de nous borner à admirer le Commonwealth, inspirons-nous du pragmatisme avec lequel la Grande-Bretagne maintient ce qu'elle considère comme des positions essentielles (même quand elles revêtent l'apparence aussi étrange que Gibraltar ou Hong-Kong) et accepte de s'adapter à tout ce à quoi elle estime ne plus pouvoir s'opposer, comme elle l'a fait aux Indes. L'accord que la France vient de conclure avec la Tunisie est du plus haut intérêt, et nous nous réjouissons de sa ratification sans réticence. Avec lui nous commençons une politique dont certains peuvent regretter qu'elle soit devenue nécessaire, mais dont d'autres peuvent admirer qu'elle soit restée possible après de violents conflits. L'évolution

des relations franco-vietnamiennes, si elle s'insère dans un processus analogue, peut être un pas nouveau dans l'association volontaire des peuples que nous avons appelés à la civilisation moderne, en même temps qu'un témoignage de la solidarité européenne sans laquelle nous savons désormais que le déclin de la race blanche serait inévitable.

ED. GISCARD D'ESTAING

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

### LES MONDES QUE J'AI CONNUS

par Pearl Buck, traduit de l'américain *(My several worlds)* par Lola France *(Éditeur, Stock, Paris)*

Fille de missionnaires presbytériens installés en Chine, Pearl Buck dut à un hasard de naître aux Etats-Unis, en 1892. Trois mois plus tard, sa mère la transplantait en Chine. C'est là qu'elle allait vivre jusqu'en 1934, époque à laquelle elle revint s'établir définitivement aux Etats-Unis, où elle n'avait passé qu'une demi-douzaine d'années dans l'intervalle. Deux siècles d'ancêtres américains ; études universitaires aux Etats-Unis ; enfance et maturité en Extrême-Orient, redécouverte de la patrie à l'âge de quarante-deux ans ; premier article en 1922, premier roman en 1929, premier *best seller* (Terre chinoise, *the Good Earth*) en 1931, prix Nobel en 1938. « J'appartiens à deux univers opposés », écrit Pearl Buck. Et son chagrin fut d'assister à leurs heurts, à leur mésentente. « Je n'ai jamais été missionnaire et je déteste jusqu'au principe de la chose. » Ses parents, dont elle admirait les vertus, étaient les représentants d'une Amérique « assez convaincue de sa puissance pour vouloir sauver le monde. Mais ils ne se doutaient pas qu'en réalité ils contribuaient à allumer un incendie révolutionnaire dont nous n'avons pas encore vu l'apogée ». C'est moins une autobiographie continue que Pearl Buck nous offre aujourd'hui qu'une suite de souvenirs et de réflexions : peut-être le livre le plus attachant d'une femme de grand esprit et de grand cœur. On y trouvera des pages étonnantes sur ses expériences personnelles et — incidemment — des vues très justes sur les causes de la faillite de Tchang Kaï Chek.

P. F.

### L'HOMME ET LA CHARRUE

par André G. Haudricourt et M. Jean-Brunhes Delamarre *(Gallimard)*

Les puissantes charrues motorisées qui, de nos jours, sont capables d'ameublir rapidement plusieurs centaines d'hectares, « descendent » de l'humble araire de bois que tirait un bœuf, en Mésopotamie, au quatrième millénaire avant notre ère. Pendant six mille ans, l'homme a inventé, perfectionné, combiné, utilisé de multiples types d'araires et de charrues. Et ces instruments à leur tour ont façonné le paysage, modifié l'habitat, influé sur le développement des sociétés et des économies, dans le monde entier. Sur cette évolution technique, elle-même liée aux rites, croyances et cérémonies agraires, il n'existait jusqu'à présent aucun ouvrage d'ensemble. Cette lacune vient d'être comblée par un très bon livre de André G. Haudricourt et de Mariel Jean-Brunhes Delamarre, paru dans la remarquable collection que Pierre Deffontaines consacre à la biographie humaine. Il y a là, comme l'écrit justement Pierre Deffontaines, « *des documents aussi importants pour l'histoire des hommes que ceux de la linguistique ou de l'anthropologie* ».

P. F.

*(Suite de la chronique bibliographique page 170.)*

# L'OPÉRA FABULEUX

## DÉCOUVERTE DU THÉATRE CHINOIS

par JEAN-PAUL CLÉBERT

La révélation du théâtre chinois en France a été telle qu'on a pu la comparer à celle des ballets russes, et il n'y a pas eu que du snobisme dans la précipitation et l'enthousiasme des spectateurs. L'étonnant est qu'il a fallu attendre 1955 pour que notre vieille Europe d'avant-garde découvre un théâtre de quatre mille ans. On peut se demander pourquoi les Français résidant en Chine n'ont pas tenté plus tôt de ramener des images, des souvenirs, des commentaires sur cet opéra fabuleux. La bibliographie française, si riche dans des domaines insolites, est d'une pauvreté lamentable pour un si vaste sujet : deux ou trois livres qu'on ne trouve que difficilement et déjà vieillis. Mais c'est peut-être que les Français de Sanghaï et de Pékin n'allaient pas au théâtre. Je possède plusieurs albums de familles diverses dont le décor est celui des villes chinoises cosmopolites ; les habituelles photographies de groupe n'ont jamais pour toile de fond que des fêtes très françaises, bien de chez nous, bien pauvres à côté des festivités populaires de là-bas. Les seuls Chinois qu'on y voit sont des domestiques, et c'est à peine si de temps en temps on y distingue un chameau, une lanterne géante ou un morceau de grande muraille. On connaît mieux ici, semble-t-il, les tatouages néo-zélandais que le plus grand art du plus grand pays. Quelle incompréhension, ou quel dédain, cela peut-il représenter ? Et les vrais amateurs de théâtre chinois, les seuls en France à l'être avant ces fameuses représentations

de juin 1955, ont été curieusement les soldats d'Indochine qui ont appris à l'aimer à Cholon, le dépotoir chinois de Saigon. Cela vaut la peine d'être souligné.

En fait, ce que nous avons pu voir à Paris ne saurait donner qu'une idée imparfaite du véritable théâtre chinois. Les organisateurs ont voulu faire preuve de prudence en ne donnant que des extraits de pièces particulièrement spectaculaires. Le public n'a vu qu'un music-hall, il est vrai merveilleux, un cirque féerique, des acrobaties étonnantes, des mimes stupéfiants. Dans dix ans, il se souviendra des soldats-paysans de Meng-Hai-Kong s'envolant comme des poissons par-dessus les murailles de la forteresse de Yen Lin Kouan. Spectacle exclusivement visuel, somptueux et multicolore, avec des mobilités de manèges tournoyants. Fête foraine, parade et bateleurs. Mais il faudra quelque temps, j'imagine, pour que l'oreille française se familiarise *vraiment* avec la musique et les chants de ces opéras.

Car ce n'est pas vrai qu'on puisse apprécier si vite à sa juste valeur un théâtre aussi étranger au nôtre. Ce qui est important, dans l'opéra chinois, n'est point le carrousel des acrobaties : c'est la langue des chants et le rythme de la musique. J'ai connu à Hong-Kong un jeune Français fanatique du théâtre chinois. Il parle mandarin, a pour épouse une délicieuse Chinoise, vit à la mode locale et m'a guidé dans tous les théâtres de la ville. Il prépare un ouvrage d'érudition sur ce sujet qui lui tient au ventre (et cherche un éditeur). Il regrette le temps où à Pékin il pouvait voir toutes les semaines l'opéra le plus célèbre de la Chine, car à Hong-Kong on ne voit souvent que du théâtre local, de moindre qualité. Il m'écrit qu'en dix ans passés là-bas il a emmené assez de Français de passage (et non des moindres personnalités) pour être maintenant fixé sur la difficulté qu'il y a pour nos oreilles européennes à saisir toute la subtilité des chants et rythmes de ce théâtre. Selon ses expériences, il faut au moins un an, à raison de trois séances par semaine, pour commencer à l'apprécier convenablement. Encore est-il nécessaire que le néophyte soit accompagné d'un guide sérieux, qu'on lui traduise les dialogues, qu'on lui explique les conventions et les symboles.

Il est évident que si nous disposions à Paris d'un théâtre chinois permanent, l'enthousiasme de Sarah-Bernhardt et de Chaillot (tout au plus deux séances par personne en quinze jours) se rafraîchirait fort vite.

C'est aussi qu'il nous manque l'extraordinaire atmosphère des salles chinoises.

A Singapour, il y a des parcs d'attractions, comme il y en a dans tous les quartiers chinois du monde : des espèces de Luna-Park. Dans chacun d'eux, on trouve au moins trois théâtres. Les Chinois y vont plus facilement que nous au cinéma. C'est réellement un spectacle populaire. Je suis entré dans l'un, au hasard et pour la première fois. Ce fut le coup de foudre. Encore ne s'agissait-il, comme je l'appris plus tard, que de pièces cantonaises, c'est-à-dire assez communes.

Extérieurement, ce théâtre ressemblait à une quelconque baraque de foire. Il voisinait d'ailleurs avec un authentique train fantôme. Le patron, dans sa caisse, flatté de voir un Européen pénétrer dans son établissement, refusa de me laisser payer et m'accompagna lui-même à une place de choix.

Quand je me suis glissé dans la rangée de fauteuils de bois mince, qui basculent tous ensemble comme dans nos vieilles salles de banlieue, mes voisins ont à peine souri. Et quand ils ont vu que je tenais bon, restais plusieurs heures consécutives, ils m'ont salué en s'en allant de petits coups de tête fort gentils.

Le spectacle était commencé. En fait, il ne s'arrêtait pas. Cinq ou six pièces ont pu défiler les unes au bout des autres. Les théâtres de ce genre sont des permanents. Les gens entraient et sortaient quand bon leur semblait. Ils faisaient du bruit, mais sans déranger personne. Des gosses couraient autour de la salle. Une vieille femme balayait en fumant un cigare et une autre collait, à grands renforts de pinceau éclaboussant, des étiquettes sur les sièges. Une petite fille vendait des poires fraîches. Un colporteur trimbalait un vaste plateau de fruits glacés et empalés, vantant sa marchandise si fort qu'il parvenait à couvrir la voix des acteurs. Les femmes se mouchaient violemment, d'abord dans leurs doigts, ensuite dans un mouchoir. Puis elles partaient à quatre pattes chercher leur marmaille disparue sous les fauteuils. Des resquilleurs s'agrippaient aux palissades et, crochés là comme des singes, ne perdaient pas une miette du spectacle.

Car, sur la scène, impassibles, insensibles aux mouvements divers de la salle, les acteurs jouaient leur rôle.

La scène tient tout le fond de la salle, rutilant d'un décor ahurissant : hauts montants de bois ou de carton minutieusement découpés comme du papier, dorures et argentures brillant au feu des lampes électriques, enlacements de serpents et de dragons crachant le feu autour de colonnes oranges, rideaux flamboyants qui tombent du ciel et bougent lentement. Couleurs violentes, d'abord atrocement criardes, mais qu'on découvre ensuite simplement pures, rouge sang, jaune acide, blanc, vert cru. Notre civilisation parisienne nous a habitués à tant de grisaille qu'on a perdu le goût des couleurs et qu'on est capable de les trouver vulgaires. L'œil est blessé, puis réjoui. Ce décor extraordinaire n'est pas celui de la pièce, mais du théâtre. Il ne change pas, d'une saison à l'autre. Et le miracle est qu'il tient avec des pièces très différentes.

De chaque côté de la scène, deux vitrines de carton découpé recèlent l'orchestre. Les musiciens sont en tenue de ville, entendez en short bleu et tricot de corps blanc. Ils fument et parlent entre eux, tout en sciant leur violon, en agitant leurs clochettes, en caressant leur mandoline. Ils n'ont pas de partition et pas de chef d'orchestre.

Mais je n'avais d'yeux que pour les acteurs. La pièce au milieu de laquelle je tombais était tirée du répertoire militaire et trois généraux

se disputaient sur la scène. Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans le monde de costumes plus stupéfiants et plus somptueux. Leur richesse est telle qu'il faudrait un manuel pour décrire minutieusement les détails de chacun.

Les généraux sont bardés de tissus multicolores, apparemment soutenus par des cercles comme les paniers de nos belles du XVIIIe, éclatants de soieries, de broderies, parsemés de petits miroirs, de plaques métalliques qui font ricocher les lumières. Les épaules sont prolongées d'ailes poilues, les bras de grandes manches divagantes, les pieds de très hauts cothurnes à semelle de feutre blanc épaisse d'une dizaine de centimètres. Autour de la taille gonflée, impressionnante, s'évasent des rejets bordés de poils, couverts de torsades d'or enchevêtrées comme des décorations de pièce montée. La robe est en fait un manteau très large tombant sur les mollets. Dans le dos, s'agitent par à-coups quatre drapeaux fichés dans la ceinture et dépassant la tête, fanions identiques qui symbolisent les corps d'armée.

Ces généraux ont l'air de porter des masques effrayants. Ce ne sont que des maquillages savants qui enveloppent tout le visage jusqu'aux limites extrêmes du cou et des oreilles qu'on ne voit pas, des cheveux dissimulés sous des aigrettes. Ces masques (puisqu'on finit par les appeler ainsi) ont l'avantage d'être mobiles. Les traits se déforment, les dessins qui soulignent la bouche et le yeux se font et se défont brusquement, capables d'exprimer toutes les émotions. Ce sont des maquillages parfaits.

Chacun caractérise un personnage. Ainsi, quand il entre en scène, l'acteur est-il immédiatement reconnu par le public, et catalogué. Son sort même est prévu, puisque le traître, au masque blanc, est ainsi connu des spectateurs avant de l'être des autres personnages. Il y en a plusieurs centaines. Ils sont si familiers qu'on les vend en réduction comme jouets, petits masques de plâtre léger dont j'ai parsemé ma chambre.

Les couleurs sont toujours fondamentales : jaune, rouge, noir, bleu foncé, vert, doré et blanc. Les taches sont le plus souvent épaisses et grasses (il fallait autrefois qu'elles se détachent sur la lumière fumeuse des quinquets), partant du nez en éventail, abaissant les plis de la bouche, faisant fuir les joues, remontant et allongeant les yeux, écartant le front. Quelquefois, les dessins se compliquent, deviennent des cercles, des triangles pleins qui désharmonisent volontairement le visage. Ils se parsèment de gros points noirs, de flammes courtes, de points d'interrogation sanglants.

Chaque couleur détermine un caractère. Le rouge : courage, vertu et fidélité. Le noir : vigueur et brutalité. Le bleu foncé : cruauté. Le doré est réservé aux personnages mythologiques, le blanc aux traîtres. (Ce symbolisme des couleurs serait intéressant à étudier.) Mais par-dessus

ces couleurs significatives, le maquillage n'est quelquefois qu'une simple harmonie visuelle.

Des barbes noires, rouges ou blanches, longues et carrées, sont portées au-dessus de la lèvre supérieure sur une monture qui passe derrière les oreilles, comme des lunettes, et l'acteur parle ainsi à travers les poils. Au-dessus du front, un harnachement compliqué est parsemé de petites boules de plâtre, roses et bleues, comme des yeux. Piquées sur des tiges souples, elles bougent aussi au gré des émotions. Ainsi seuls les doigts sont de chair visible.

Les généraux, guerriers, aventuriers ainsi costumés (on les appelle familièrement les *barbus*) ne sont pas les seuls types de personnages du théâtre chinois, mais ils sont les seuls à porter un pareil décor sur eux-mêmes. Leur voix est rauque, leur démarche noble. Ils sont tous très grands, lourds et hautains. Ils se battent avec dédain, ils argumentent avec arrogance. Leur métier exige qu'ils fassent de la boxe, ce qui ne risque pas de les amollir.

On sait maintenant que les autres personnages du répertoire sont limités : vieillards à barbe mince et longue, à maquillage discret ; jeunes princes imberbes, presque féminins, qui peuvent être civils (ils déclament avec une voix de fausset) ou militaires (ils ne s'expriment plus que par gestes et jeux de physionomie). Les femmes, longtemps interprétées par des hommes, sont cataloguées en vieilles, en nobles, en servantes (toujours un peu légères), en courtisanes et en jeunes filles. Reste enfin la cohorte importante des clowns qui tempèrent le tragique des situations et portent sur le nez un papillon blanc.

Dans les théâtres populaires, comme ceux de Singapour, de Cholon ou de Kowloon où j'ai pénétré, le jeu des acteurs est d'abord déroutant. Entre deux rafales des instruments de percussion, musique si étrange, ils apparaissent, tournent, virevoltent, dansent d'un pied sur l'autre. Ils chantent et psalmodient comme on l'a vu à Paris. Mais leur tenue en scène paraît moins stricte. Ceux qui n'ont rien à dire se désintéressent momentanément de la pièce. Ils abandonnent celui qui monologue, regardent dans la salle, en s'approchant du bord de l'estrade, causent entre eux d'une voix soudain naturelle, parlent en coulisse. Ils se font apporter par un machiniste du thé qu'ils boivent à la mode chinoise, c'est-à-dire à même le bec de la théière. C'est à peine si par politesse ils se cachent le visage de leur manche longue. Quand leur tour revient, ils retournent au centre de la scène, se redressent, agitent leurs vêtements comme des coqs qui se hérissent, et reprennent leur rôle en modifiant leur voix.

Les scènes se succèdent, simplement séparées par les sorties de personnages et les rebondissements de musique. Le décor ne bouge pas, mais de temps en temps, au milieu des acteurs qui chantent, les machinistes viennent déplacer les accessoires. Ils portent le traditionnel short bleu et le tricot de corps, et ne se gênent pas pour fumer, cracher et parler à haute voix. Ils évitent de justesse les gigantesques poupées vivantes que

sont les généraux. Et soudain on s'aperçoit qu'il n'y a pas de souffleur. Les spectateurs, qui trépignent dans la salle, qui poussent des hao ! frénétiques de satisfaction aux bons endroits, ne *voient* pas autre chose que les acteurs. Visiblement les allées et venues des machinistes, quelquefois des gosses qui se fourvoient sur la scène, les laissent indifférents. C'est là que le théâtre chinois se rapproche le mieux de notre ancien théâtre classique. Après tout, les pièces élizabéthaines furent d'abord représentées dans cette ambiance familière.

Théâtre plein de conventions, auxquelles participe le public. Les combats entre armées sont réduits au duel de deux ou trois généraux. Ils brandissent avec beaucoup de passion des lances de bois et miment une joute fort spectaculaire. Ils sont habiles. Ils tournent l'un autour de l'autre, se mesurent du regard, font bouger, trembler leurs joues peintes. Ils agitent frénétiquement leurs aigrettes, leurs drapeaux, ils tapent du pied, poussent des grognements d'ours en furie. Les lances tournoient et frôlent les visages. On pense aux combats d'insectes ou aux parades amoureuses des scorpions. Le rythme s'accélère. La musique s'énerve, crépite. Dans la salle, les cris de joie se bousculent (hao ! hao !). Brusquement, l'un des généraux sort de la scène à petits pas pressés. Il est vaincu. Le vainqueur reste un peu, fait admirer sa grâce, puis sort lentement avec une grande majesté. Quelquefois, à l'issue d'un combat, un machiniste vient jeter sur les planches une boule de chiffon rouge. C'est la tête coupée du général vaincu.

Si l'on est surpris par l'harmonie étrangère de la musique, on est saisi tout de suite par le lien étroit qui l'unit au jeu des acteurs. On devine, grâce à elle, plus encore que ne suggèrent masques et jeux de maquillages. Elle est admirablement adaptée au rythme même de la pièce. Les yeux fermés, on sait qu'une jeune fille est entrée en scène, qu'elle s'annonce et raconte ses amours malheureuses, qu'un guerrier se met en colère, qu'un clown le bafoue.

Au début, on a peine à s'y retrouver. Ce n'est que tintamarre épouvantable, cris aigus, animaux, batterie de casseroles, rage de disques de cuivre, de clochettes énervées, de bois sec qui claque. Quelqu'un a parlé d'une violente scène de ménage (occidentale s'entend). Puis, après les instruments à percussion, les violons, les guitares effacent ce vacarme et disciplinent notre oreille. Enfin on est charmé.

Le théâtre chinois est bien le spectacle le plus étonnant et le plus magnifique qu'on puisse voir en Asie.

JEAN-PAUL CLÉBERT

# M. GASTON MONNERVILLE

**Président du Conseil de la République**

par PAUL GUTH

LA magnificence officielle des palais de l'État. Mais enrobée de la saveur des débuts de l'art classique, puisque nous sommes au Petit-Luxembourg, à la présidence du Sénat.

Dans mon enfance je me représentais le président du Sénat comme un personnage allégorique, aussi majestueusement irréel que les lions des billets de la Banque de France. Je le croyais vissé pour l'éternité à un fauteuil avec ses deux mains sur les accoudoirs.

Or, M. Gaston Monnerville va et vient à travers son bureau. Il s'assied, se relève, sourit, croise les jambes, les décroise, éclate de rire, comme s'il voulait me prouver qu'un président du Sénat peut accomplir, mieux que quiconque, toutes les fonctions de la vie.

Il est né le 2 janvier 1897. A la Martinique ou à la Guadeloupe, pensais-je.

— Non, à Cayenne, en Guyane française.

Au temps où je faisais collection de timbres, au collège, je rêvais sur cette poussière d'îles semées entre Cuba et la Guyane en un arc de cercle qui gardait la trace du geste même du semeur.

— La Martinique et la Guadeloupe sont deux îles volcaniques, m'explique M. Gaston Monnerville. Là-bas il reste toujours un peu de volcan dans le sang, surtout chez les Martiniquais. La Guyane, au contraire, est un pays continental. On n'y connaît ni tremblements de terre, ni typhons. Les Guyanais sont très doux, très calmes, très assis. Quant à moi, je suis né en Guyane de parents Martiniquais. Concluez ce que vous voudrez !...

Le père de M. Gaston Monnerville était un fonctionnaire des domaines de l'État. M. Gaston Monnerville était le dernier de ses cinq enfants.

Jusqu'à quinze ans il vécut à Cayenne. De cette ville que le souvenir du bagne a si injustement souillée, il me fait un portrait enchanteur.

— C'est une ville coloniale du XVIIIe siècle. Ses rues à angle droit sont tournées vers l'Est. Ainsi les vents alizés qui soufflent Est-Nord-Est peuvent les rafraîchir...

Tout autour, c'est la forêt vertigineuse de quatre-vingt dix mille kilomètres carrés, avec des arbres de soixante mètres de haut.

Mentalement je compare avec le platane du jardin du Luxembourg qui caresse la fenêtre.

— Ce platane est un cadet à côté, murmure le président en souriant.

Sa maison d'enfance à Cayenne était une de ces demeures coloniales en bois, où une véranda permettait à l'air de circuler.

— Il y avait une sorte de cour-jardin. J'y cultivais deux petits carrés. J'avais l'impression de posséder mon paradis terrestre.

A Cayenne, le soir, tout le monde allait se promener sur la place des Amandiers. Elle borde la mer. Les vents d'Ouest la rafraîchissent. La presqu'île qui porte la ville se termine par des rochers. L'océan se retire très loin et revient toutes les six heures.

— A douze kilomètres se trouve un rocher, « l'Enfant-Perdu », avec un phare. Les navires qui s'en vont mettent le cap sur l'Enfant-Perdu. Puis ils longent un chenal. Depuis la place des Amandiers on voyait évoluer les bateaux pendant deux heures, trois heures, quatre heures. Je rêvais en les regardant. Quand l'un d'eux avait disparu derrière l'Enfant-Perdu, je disais : « Voilà un bateau qui va en France, un pays que je ne connaîtrai jamais. »

Le frère immédiatement aîné du petit Gaston fut reçu au concours des bourses métropolitaines. Il devait préparer son baccalauréat au lycée de Toulouse. En 1911 il s'embarqua pour cette France lointaine et disparut à son tour derrière l'Enfant-Perdu.

— L'année prochaine il faut que ce soit ton tour, dit-il au petit Gaston avant de partir.

Le petit Gaston n'osait pas croire à ce bonheur trop grand pour lui : deux boursiers dans la même famille !...

Pourtant l'extraordinaire arrive parfois, autour de la place des Amandiers. L'année suivante le petit Gaston fut boursier à son tour. En septembre 1912, il s'embarqua sur le vapeur *Le Saint-Domingue*. C'était la fin de l'été. La saison des pluies allait commencer.

Il partait avec deux autres boursiers. Il garde toujours dans sa mémoire l'image de sa mère. Elle qui n'avait jamais voulu venir en France, elle eut le courage de se séparer de son dernier enfant : « Va, lui dit-elle seulement, et tâche de bien faire !... »

A la Martinique le jeune Gaston prit un autre bateau, qui devait le mener jusqu'à Saint-Nazaire, le grand port des Antilles.

Aujourd'hui encore le président Monnerville déroule dans son esprit l'enchantement de ce voyage.

— Sur le bateau je vivais dans une telle exaltation que je ne pouvais plus dormir. Les vents alizés tièdes... La phosphorescence de la mer... Ces îles magnifiques, Sainte-Lucie et les autres, entourées de coraux... La mer des Antilles avait la couleur d'un cristal vert. Elle était si transparente que je pouvais suivre des yeux les courants, les poissons. Pour un garçon de quinze ans, nourri de Jules Verne et d'Alexandre Dumas, quelle ivresse !...

L'avant-veille du jour où l'on devait arriver à Saint-Nazaire, le jeune voyageur resta sur le pont du bateau enveloppé dans un pardessus de son père. Il se répétait avec exaltation qu'il allait être le premier à voir enfin ce pays de France qu'il avait connu à travers Ronsard, Racine, Molière, Chateaubriand. Il allait découvrir l'art roman, l'art gothique.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demandèrent à quatre heures du matin les matelots qui lavaient le pont.

Le ciel ne le récompensa guère de sa ferveur. Un brouillard à couper à la charrue emmaillotait Saint-Nazaire. Le petit passager ne découvrit la ville que lorsqu'il fut dans le sas.

Ensuite il prit le train pour Bordeaux et Toulouse.

— Après une nuit de chemin de fer, en longeant le canal du Midi, je retrouvai le soleil de la Guyane. Ce pays latin faisait surgir dans mon esprit tout ce que j'avais lu dans Virgile.

Mais, après le premier ravissement, le pauvre interne connut les affres de la claustration. Qu'ils étaient loin la place des Amandiers, et le rocher sur lequel il allait déclamer du Victor Hugo ! Il n'avait le droit de sortir du lycée de Toulouse que le dimanche, d'une heure de l'après-midi à sept heures moins le quart. Il avait pour correspondant son coiffeur.

Heureusement, ses professeurs le passionnèrent.

— En histoire, un professeur extraordinaire. Il savait nous exalter sur l'art grec, l'art roman... Il nous retenait pendant la récréation.

Le dimanche, le jeune Monnerville visitait les musées. Mais la solitude parfois était atroce, bien qu'il eût retrouvé son frère, cloîtré comme lui.

— Les petites vacances nous les passions au lycée. Mais pendant les grandes le lycée refusait de nous garder. Or, il fallait vingt-cinq jours de bateau pour aller en Guyane. Nous prenions donc une chambre d'étudiant en ville. Nous mangions au restaurant. Nous allions nous baigner à la Garonne, nous faisions du sport au Parc toulousain.

On méconnaît la cruauté de ces séparations dues à l'effroyable éloignement qu'aujourd'hui l'avion adoucit.

Le président Monnerville ne revit jamais son père. Il passa neuf ans sans revoir sa mère et ne put la rejoindre ensuite que trois fois.

— On ne songe pas assez à cela, dit-il, quand on parle des étudiants d'outre-mer. On prétend parfois qu'ils sont susceptibles. Mais lorsqu'ils viennent en France ils sont sans famille. Il est donc naturel qu'ils restent groupés. L'accueil qu'on leur fait dans la métropole peut avoir une immense influence sur leur comportement futur.

M. Gaston Monnerville reste très attaché aux Toulousains, qui le reçurent souvent autrefois. En classe de philosophie, au lycée de Toulouse, il eut la fierté d'obtenir le prix Ozenne.

— On avait gravé mon nom sur une plaque de marbre. Je me croyais immortel.

Parfois le vocabulaire méridional étonna un peu le jeune Gaston.

— Un jour je jouais à la balle dans une équipe. Je rate la balle. Un de

mes coéquipiers me crie « Fils de p... » Ma mère, ma noble mère !... Je la revois longeant le chenal de Cayenne et me faisant adieu avec son mouchoir... Je me précipite sur son insulteur. Les autres s'interposent : « Mais tu es fou !... Espèce de sauvage !... — Il a traité ma mère de p... »

Ils durent lui expliquer que ce mot, à Toulouse, n'avait aucune importance.

Malgré la différence du vocabulaire, M. Gaston Monnerville a laissé une partie de son cœur au pays de Toulouse. Quand il dut prendre femme il choisit une jeune fille de Revel (Haute-Garonne).

⁂

Dans cette province latine, le lauréat du lycée de Toulouse, dont on avait gravé le nom dans le marbre, se dirigea tout droit vers l'exercice de la parole. Il conjugua sa licence ès lettres, qu'il fit sous la direction des professeurs Marsan et Navarre, avec sa licence en droit qu'il dut aux professeurs Achille Mestre et Auriou, et plus tard avec son doctorat. Ces deux diplômes juridiques il les obtint avec les félicitations du jury. On lui remboursa ses droits. Il put s'octroyer de mirifiques vacances.

Ses triomphes furent assombris par la mort de son père.

— Mon frère aîné, reçu médecin, venait juste de s'installer à la Guadeloupe. Huit jours après mon père mourait. Il avait annoncé jadis comme but de ses vœux : « Pierre sera médecin, Gaston docteur en droit. »

M. Gaston Monnerville reçut une lettre de sa mère : « A son lit de mort ton père a dit : « Qu'aucun de mes fils ne soit fonctionnaire ! ».

Voici l'explication de ce message :

— Mon père était Martiniquais, donc volcanique. Il ne badinait pas avec l'honneur. En 1910, M. R..., gouverneur en exercice, avait voulu imposer aux fonctionnaires de voter pour tel candidat. « Je n'accepte pas d'ordre ! » répondit mon père. — Si vous ne votez pas pour tel candidat, vous serez cassé ! » Et mon père le fut. Pendant trois ans et demi il resta sans situation. Cela il ne l'oublia jamais.

Docteur en droit, M. Gaston Monnerville songeait à revêtir la robe du magistrat. Le ministre le nomma d'autorité à Saint-Louis-du-Sénégal. Alors sa mère lui rappela la parole paternelle. Et le fils, obéissant, renonça à se ranger parmi ces fonctionnaires qu'un jour ou l'autre le Pouvoir pourrait casser.

« Tu as fait de brillantes études, dit le grand frère. Pourquoi ne pas tenter Paris ? »

— A Paris, je ne connaissais personne. J'y étais venu pour la première fois en juillet 1914, avant l'assassinat de Jaurès. J'avais vu le départ des soldats pour la gare de l'Est, la fleur au fusil. Je demandai conseil à des magistrats de Toulouse. Ils me dirent : « Vous avez vingt-quatre ans. Tentez Paris ! Si ça ne marche pas, vous reviendrez ici... »

A Paris, Me Gaston Monnerville ignorait même l'emplacement du Palais de Justice.

Il s'y rendit le cœur battant sous son veston civil. Il découvrit avec stupeur une espèce d'immense usine à plaidoiries où bourdonnaient les avocats dans des envols de manches.

Par hasard il rencontra un de ses anciens camarades de Toulouse : « Tu sais, ici on ne réussit pas quand on n'a pas un patron. — Un patron ? Je ne connais personne !... — Viens tous les jours à partir de midi. Tu essaieras d'en trouver un ! »

Quelques jours plus tard, le labadens toulousain lui glissa un tuyau : « Je crois que Campinchi cherche un collaborateur. Son cabinet monte. Il est protégé par Henri-Robert. Tiens, justement, Campinchi, le voilà qui passe !... »

Le néophyte aborda l'illustre Me Campinchi.

— Maître, je cherche un patron. Qui connaissez-vous ?

Me Campinchi le dévisagea en éclatant de rire.

— Vous ne manquez pas d'audace. Vous êtes libre à cinq heures ?

— Je suis toujours libre...

La conversation dura une heure et demie. Elle ne roula point sur le droit, mais sur Anatole France, Renan, la philosophie.

— Je ne peux rien vous promettre, dit à la fin Me Campinchi. Mais je vais vous donner le conseil que m'a donné mon vieux maître Clunet. Tout à l'heure, quand vous passerez sur le pont de l'Alma, jetez-vous à la Seine plutôt que d'être avocat à Paris.

Malgré ces conseils aquatiques, Me Gaston Monnerville devint le collaborateur de Me Campinchi pour dix ans et son ami pour la vie.

Le 20 mars 1931, à la cour d'assises de Nantes, Me Gaston Monnerville plaida l'affaire de sa carrière : l'affaire Galmot. Il est encore bouleversé aujourd'hui en l'évoquant. Il me montre une énorme enveloppe bourrée de coupures de presse jaunies : l'Affaire, son Affaire et déjà l'Affaire cruciale des Français d'outre-mer.

— La Guyane est la plus vieille terre française : 1604. La Martinique et la Guadeloupe : 1635.

Il évoque ce personnage magnétique : Jean Galmot. Un homme d'affaires, un aventurier, un conquistador, qui, plus que la fortune, avait conquis le cœur des Guyanais. Ils l'appelaient « Papa Galmot ». Ils le considéraient comme le Messie qui donnerait la liberté à la Guyane.

« Papa Galmot est arrivé, disaient-ils. Papa Galmot est parmi nous ; il est venu nous protéger. La Guyane connaîtra à nouveau la liberté. »

Par deux fois, en 1924 et en 1928, ils l'élurent député. Par deux fois l'administration proclama élu son rival : Lautier. On avait fait voter les morts et les absents. Dans le dossier figurera plus tard un énorme document : la liste des cartes... contestables.

— J'y trouve sous le numéro d'ordre 1 153 la carte électorale numéro 2 798 au nom de Monnerville Charles... C'est moi, messieurs

les Jurés... Or, en 1928, j'étais à Paris, ainsi que pourraient l'attester tous les confrères présents à cette barre.

Le 6 avril 1928, quand il vint à Cayenne pour sa seconde campagne électorale, Galmot écrivit une espèce de testament : « Plus que ma vie j'aime la liberté. Plus que tout au monde j'aime l'âme de mes amis de la Guyane, j'aime leur âme ondoyante, délicate et compliquée, chevaleresque et féline, où j'ai retrouvé mon hérédité de noblesse. J'aime la Guyane au point de lui sacrifier ma vie... Je vais sans doute être tué tout à l'heure, je crois que je serai vengé ; qu'importe, si j'ai rendu la liberté à mon pays. »

Tout à coup, le 9 août 1928, Cayenne apprit la mort de Jean Galmot. Depuis deux jours il était souffrant, mais la population ignorait la gravité de son état. Cette mort inattendue consterna. Peu à peu les nouvelles filtrèrent. Sur son lit d'agonie, Jean Galmot avait dit : « C'est ma bonne Adrienne qui m'a fait prendre un bouillon créole. » Il avait confié à Mgr Delaval, évêque de Cayenne, sa certitude d'avoir été empoisonné : « Les s..., ils ont choisi la mort la plus terrible. »

Alors les Guyanais s'abandonnèrent à une de ces furies collectives qui flambent soudain dans le sang de ces populations surchauffées d'exaltation et de soleil. Plus de treize mille hommes, femmes, enfants se ruèrent à travers Cayenne. On défonça les portes, on vola, on tua.

On arrêta une centaine d'émeutiers. On en transféra quarante-cinq à Nantes. Quatorze d'entre eux comparurent devant la Cour d'assises. Il y avait même des femmes, comme Léopoldine Radical.

Gaston Monnerville plaida « avec ses entrailles », comme il le dit lui-même. Il annonça aux jurés que peut-être l'émotion lui couperait la voix. Ses souvenirs d'enfance remontèrent à sa mémoire. Il évoqua l'injustice dont son père avait été victime. Il fit éclater les murs du prétoire.

— *Élargissant les limites de ces débats, sans les déborder toutefois, je vous demande de considérer qu'ils n'ont pas pour seul but la recherche de la culpabilité de ces accusés ; non, messieurs les Jurés, ils ont une portée plus grande ; c'est l'angoissante question du respect des droits et des libertés des populations coloniales qu'ils proposent au jugement du peuple de France.*

Il contribua puissamment à arracher un acquittement général.

Toute sa vie s'est jouée dans cette salle d'assises de Nantes, devant ces quatorze Guyanais dont certains étaient ses camarades d'école.

Jusque-là, M. Gaston Monnerville ne songeait guère à faire de la politique. A Toulouse il s'était inscrit au parti radical, mais sans intentions particulières. En 1928 on était venu demander à son patron Campinchi de se présenter à la députation en Corse. Campinchi avait répondu : « Jamais ! » On vint faire la même offre à Gaston Monnerville pour la Martinique. Lui aussi répondit : « Jamais ! »

— Comme deux Horace nous fîmes le serment de ne jamais nous lancer dans la politique.

Après l'acquittement des émeutiers de Cayenne, des lettres et des télégrammes traversèrent la mer. On suppliait le bouillant défenseur de se présenter aux élections de 1932. A la même époque les Corses réitéraient leurs assauts auprès de Me Campinchi. Si bien que « les deux parjures », comme ils s'appelaient eux-mêmes, entrèrent du même pas à la Chambre.

Le député Gaston Monnerville entendait être un député qui travaille. Son appétit de labeur le dirigea vers la Commission des Colonies et vers celle de Législation.

En 1937, il accéda aux Conseils du Gouvernement. Il fut sous-secrétaire d'État à la France d'Ontre-Mer, avec Marius Moutet comme ministre, puis avec Théodore Steeg.

— J'ai toujours pensé qu'il fallait établir une coordination entre la métropole et les territoires d'outre-mer. Loin de les considérer comme des appendices ou des territoires marginaux, on devait les équiper au point de vue matériel et social et les amener peu à peu à l'égalité avec la France.

Dès 1946, M. Gaston Monnerville s'est employé à faire voter l'assimilation pour les quatre vieux territoires (« les quatre vieilles » comme on dit familièrement) : Guyane, Martinique, Guadeloupe, Réunion, qui devinrent des départements.

Il fit voter par la Constituante, en 1946, la création du F.I.D.E.S. : le Fonds d'Investissement pour le Développement Économique et Social des territoires d'outre-mer.

Pour accueillir dans son sein les « quatre vieilles », le F.I.D.E.S. s'est transformé en F.I.D.O.M. (Fonds d'Investissement pour le développement des Départements d'Outre-Mer).

— Je me suis inspiré du Fonds colonial anglais. Mais le Fonds colonial anglais s'occupe des richesses matérielles plus que des richesses humaines. Notre F.I.D.O.M., lui, s'intéresse aussi à l'homme.

L'Afrique, qui a le sens de la paternité et de la reconnaissance, appelle M. Gaston Monnerville « le père du F.I.D.E.S. ». Cette reconnaissance, M. Gaston Monnerville lui-même l'éprouve, pour le modèle d'un buste qui ne quitte jamais son bureau : Victor Schœlcher.

Il me rappelle avec émotion ce que fut ce grand homme à qui on ne rendra jamais assez hommage.

— Schœlcher a fait abolir l'esclavage, en 1848. Cet homme est pour nous le symbole de la liberté. L'esclavage sévissait surtout aux Antilles. On y avait transféré ce qu'on appelait des cargaisons « de bois d'ébène » pour fabriquer du sucre et cultiver des épices. Chez nous, ce peuple d'esclaves composa le fond de la race. Après l'abbé Grégoire, Victor Schœlcher a consacré sa vie à abolir l'esclavage. En 1848 il ne se contenta pas d'appeler les esclaves à la citoyenneté. En deux mois, par des décrets, il prit ces anciens esclaves en mains, leur donna du travail, indemnisa

leurs maîtres. De ces hommes qui étaient nus physiquement et intellectuellement il a fait des citoyens français qui, trente ans après, étaient les égaux de leurs frères de France. Aux Antilles, il n'y a pas un village qui n'ait une place ou une rue Victor-Schœlcher, pas une mairie où ne soit accroché au mur son portrait.

» Nous, Français de la métropole, nous ne devons jamais oublier cela quand nous voulons comprendre les Français d'outre-mer. Leur fierté devant leurs droits de citoyens. Leur frémissement de joie devant les diplômes qui leur confèrent l'égalité avec les Français fixés dans les frontières du pré carré, au-delà de l'océan, et qui descendent des sujets de Louis XIV.

Le président Monnerville s'enorgueillit particulièrement d'une cérémonie dont il fut un des principaux artisans.

— En 1948, nous avons commémoré le centenaire de la Deuxième République et l'abolition de l'esclavage en transférant les cendres de Victor Schœlcher au Panthéon. Nous y avons joint celles du gouverneur Félix Éboué. Il était originaire de la Guyane française et avait organisé la résistance outre-mer. Nous avons voulu montrer que, cent ans après, l'œuvre de Schœlcher avait trouvé sa justification en des hommes comme Éboué.

Aussi, le président Monnerville considère-t-il ce buste de Schœlcher comme un dépôt sacré. Quand il partit pour la guerre, il l'enterra dans sa cave, avenue Mac-Mahon. Il ne le déterra qu'en 1944 quand il revint du maquis.

— Nulle part dans le monde vous ne trouverez les éléments d'une patrie aussi homogène que la France, où il n'existe aucune différenciation de race ni de couleur. Je suis bien placé pour dire cela, dans ce bureau de président du Conseil de la République.

Comment M. le président Monnerville est-il parvenu à ce fauteuil de troisième personnage de la République ?

En 1945, après la Libération, le général de Gaulle le chargea de mettre au point le statut politique des territoires d'outre-mer. L'Assemblée consultative le nomma président de sa Commission de la France d'outre-mer. Pour représenter en pleine équité toutes les tendances, au bout de trois mois on soumit deux rapports au Gouvernement provisoire. Un rapport de majorité, un rapport de minorité. De là sortit l'organisation de l'Union française.

M. Gaston Monnerville siégea aux deux Assemblées constituantes, puis, en 1946, au Conseil de la République. Le Conseil l'élut à la vice-présidence la même année et à la présidence en 1947, après la mort de M. Champetier de Ribes.

Voilà donc huit ans qu'il préside les séances de notre Conseil de réflexion dans le palais où l'architecte Salomon de Brosse tenta, à coups de lignes de refends, d'apaiser les nostalgies toscanes de Marie de Médicis.

Mériter pendant huit ans la confiance de ses collègues, voilà qui est beau. Mais la vérité arithmétique est plus belle encore : depuis 1947, par le jeu des circonstances, M. le président Monnerville a été réélu onze fois !...

La Constitution de 1946 a diminué les pouvoirs de notre Assemblée de la méditation. Avant la guerre, M. Gaston Monnerville eût été le second personnage de l'État. Maintenant le président de l'Assemblée nationale a le pas sur lui.

Grâce à sa ténacité, M. le président Monnerville a obtenu pour le Conseil de la République les mêmes pouvoirs législatifs que l'Assemblée nationale. Mais le Conseil ne possède pas encore le même pouvoir politique.

Peu à peu pourtant, par de savants cheminements, les conseillers de la République ont reconquis le titre prestigieux de sénateurs, qui fait rêver des marbres romains et de la toge. Il ne reste plus qu'un tout petit coup de pouce pour que le Conseil lui-même, en corps, retrouve son nom de Sénat.

Par le sérieux de ses travaux, le Conseil de la République a gagné un prestige moral de plus en plus considérable. Peu à peu on a agrandi le champ de ses prérogatives.

— Depuis décembre 1954 nous avons le droit de discuter nous-mêmes, en première lecture, les propositions de lois que déposent les sénateurs. Nous pouvons discuter aussi en première lecture les projets de lois que le Gouvernement choisit de déposer devant nous. Nous avons incité l'Assemblée nationale à considérer nos demandes de revision constitutionnelle. Nous espérons faire admettre encore d'autres revisions pour simplifier les méthodes de travail du Gouvernement.

Avant de clore notre entretien, M. le président Monnerville tient à redresser une erreur commune.

— Nous ne sommes pas élus au suffrage restreint, qui serait une espèce de suffrage censitaire. Nous sommes élus au second degré pour traiter les grands problèmes des collectivités locales et départementales.

Tel est le rôle, sans cesse grandissant, de ce Conseil de la courtoisie et de l'équilibre, qui a mis à sa tête dans un palais de la monarchie un fils de la France d'outre-mer, pour montrer l'égalité parfaite que notre pays entend maintenir entre tous ses enfants.

PAUL GUTH

par THIERRY MAULNIER

## LE FESTIVAL INTERNATIONAL DE PARIS

Au moment où le lecteur aura cette chronique sous les yeux, le Festival international de Paris, commencé le 15 mai, sera tout juste terminé. Pendant plus de deux mois, sur deux grandes scènes, Sarah-Bernhardt et le théâtre Hébertot, une bonne trentaine de troupes étrangères seront venues, avec des fortunes diverses, soumettre leurs spectacles à la critique et au public de Paris. D'une année à l'autre, l'ampleur du Festival a doublé ; et la faveur qu'il a trouvée auprès des spectateurs, l'intérêt parfois exceptionnel, et toujours soutenu, des manifestations auxquelles il a donné lieu, la connaissance toute neuve qu'il nous a donnée des activités théâtrales de nombreux pays souvent très lointains, de troupes et d'animateurs souvent inconnus en France, les nombreuses occasions de contacts et d'échanges permises grâce à lui aux hommes de théâtre français et étrangers, tout cela constitue pour les organisateurs, et plus particulièrement pour M. Julien, directeur du théâtre Sarah-Bernhardt, associé cette année avec M. Jacques Hébertot, la certitude d'un succès total, définitivement acquis et sans doute durable. Ce succès n'est sans doute pas étranger à la désignation qui vient d'être faite de Paris, par un congrès réuni en Yougoslavie, comme « centre international du Théâtre ». Décision qui signifie que le Festival de Paris est dès maintenant promu, selon toutes probabilités, à la dignité institutionnelle, et que nous avons l'assurance de le revoir tous les ans.

Y a-t-il des objections à élever, sinon contre le principe même du Festival — rien ne peut être plus favorable au prestige de Paris, et à la vitalité de notre propre art dramatique que le « rendez-vous des théâtres du monde » si favorable à l'émulation et si riche en enseignements de toute sorte — du moins contre la réalisation ? Bien peu. Les spectacles présentés sont de valeur inégale, mais l'art du théâtre lui-même n'est pas dans tous les pays, au même moment, à un degré égal de prospérité, de fécondité, d'invention créatrice. Certains pays n'ont pas encore été représentés — l'U.R.S.S., le Japon, les nations d'Amérique du Sud — mais tout le monde ne peut être là en même temps, et les

manquants de cette année seront sans doute présents l'année prochaine. La plus grande imperfection qu'on puisse reprocher au Festival n'est sans doute pas imputable à ses organisateurs : elle résulte de ce que, dans cette sorte de compétition universelle de l'art dramatique, la France, nation invitante, est très insuffisamment représentée elle-même. Tandis que les pays étrangers envoient à Paris, comme il est naturel de le faire, ce qu'ils possèdent de plus éclatant et de plus représentatif, seuls quelques jeunes metteurs en scène français, encore relativement inexpérimentés et pauvres en moyens, sont en mesure de participer à un tournoi où ils se trouvent, par la force des choses, en état d'infériorité. Le prestige de l'art dramatique français risque ainsi de souffrir, devant les visiteurs étrangers, de ce que le Festival a lieu dans une arrière-saison où la plupart des grands spectacles français de l'année ont achevé leur carrière. Pour ne citer qu'un exemple, la mise en scène de Raymond Rouleau pour *les Sorcières de Salem* eût amplement mérité par la qualité du travail effectué sur les acteurs, la science des lumières, les décors, d'être comparée aux meilleures réalisations allemandes, irlandaises, scandinaves. Mais les représentations des *Sorcières de Salem* avaient cessé, précisément pour laisser la scène de Sarah-Bernhardt au Festival de Paris. Je sais bien que le problème n'est pas simple. Les théâtres parisiens ne peuvent, sauf exception, prolonger l'exploitation de leurs spectacles en fin de carrière durant la période estivale qu'au prix de lourds sacrifices financiers. Mais il suffirait sans doute de quelques millions de subvention supplémentaires pour qu'au Festival international du Théâtre qu'elle organise, la France elle-même ne fût pas absente.

La cause que je plaide ici, je la plaide surtout en songeant aux visiteurs français ou étrangers qui sont très nombreux à Paris pendant la saison d'été — pendant la période du Festival — et qui ne peuvent voir à Paris d'autres manifestations théâtrales de premier ordre que celles qui, précisément, ne sont pas parisiennes. Nous autres critiques, qui avons assisté à tous les spectacles importants de l'hiver, nous ne manquons pas d'éléments de comparaison. Les éléments sont-ils favorables, sont-ils défavorables au théâtre français ?

Le plus difficile est de se garder ici de deux partis pris assez communs : celui du dénigrement pour tout ce qui est français, celui du dédain pour tout ce qui ne l'est pas. Le Festival nous aide à lutter contre le penchant que nous pourrions avoir, et que l'accueil chaleureux, triomphal, fait souvent à nos grandes tournées à l'étranger pourrait nourrir, à croire que nous jouissons dans le monde, en matière de théâtre, de la même primauté qu'en matière de haute couture. En revanche, je ne crois pas que rien de ce que nous montre le Festival soit de nature à éveiller chez nous un sentiment d'infériorité. Nous pouvons tirer des meilleures réalisations des écoles d'art dramatique étrangères, telles qu'elles nous ont été soumises au cours du Festival, de nombreux ensei-

gnements utiles, ne serait-ce que parce que le travail des troupes étrangères est nourri de traditions différentes des nôtres (je songe à l'opéra chinois) ou se trouve orienté vers des formes d'expression particulière (je songe au *Berliner Ensemble* de Bertolt Brecht), mais nous sommes en droit de penser que nous avons, nous aussi, des traditions et des inventions dignes d'instruire l'étranger, et que les meilleurs des spectacles français ne sont pas inférieurs dans leur ensemble à ceux que l'étranger nous propose. Ce qui serait le plus profitable serait d'examiner dans le détail les points sur lesquels nous pouvons être inférieurs, et ceux sur lesquels nous n'avons de leçons à recevoir de personne, et pouvons même en donner. Je ne peux faire plus ici que d'esquisser un semblable bilan, qui demanderait beaucoup de temps et de minutie. D'une façon générale, qu'il s'agisse des Chinois, des Yougoslaves, des Suédois ou des Allemands, je crois discerner dans de nombreux pays étrangers une supériorité incontestable dans les techniques qui guident le travail des acteurs : que ce travail soit orienté vers la stylisation symboliste, comme chez les Chinois, ou vers une expression très réaliste comme chez les Yougoslaves, il semble plus minutieux que le nôtre. Il est certain que la race de ces *acteurs complets*, en même temps comédiens, mimes, chanteurs, danseurs et acrobates, que la tradition chinoise entretient depuis un ou deux millénaires, est à peu près absente en France, et que nous ne pouvons que très rarement atteindre à l'homogénéité dans le jeu collectif à la conviction de toute la troupe, à la perfection dans les moindres mouvements des « petits rôles » et des « silhouettes », dont a témoigné par exemple la compagnie de Bertolt Brecht. Je sais bien que la France a, à cet égard, une bonne excuse à faire valoir : ses théâtres privés ne disposent pas, loin de là, des moyens des théâtres d'État des « démocraties populaires ». Des spectacles comme *le Cercle de Craie caucasien* ou *Mutter Courage* sont le fruit de dix mois ou d'un an de répétitions acharnées. En France, au bout de cinquante répétitions — chiffre à peine suffisant pour mettre sur pied de façon satisfaisante une pièce de difficulté moyenne — le directeur du théâtre est tenu par les règlements syndicaux de payer à tous ses acteurs leurs cachets intégraux, comme si les représentations avaient déjà eu lieu. Il est évident que dans de telles conditions la lutte n'est pas égale. Mais n'oublions pas qu'il existe en France quelques théâtres qui disposent d'importantes subventions de l'État — c'est le cas de la Comédie-Française et du T.N.P. — et des facilités de travail accordées aux troupes permanentes. Or, il est arrivé assez souvent à ces théâtres de nous offrir des spectacles insuffisamment « répétés ». J'ajouterai que le point de comparaison fourni par les bonnes troupes étrangères nous confirme dans la pensée que la formation technique de l'acteur en France est souvent insuffisante, même du point de vue vocal. La plupart des acteurs étrangers que nous venons d'entendre dans l'immense vaisseau de Sarah-Bernhardt s'y faisaient entendre sans peine, alors que les comédiens français actuels sont mal à l'aise dans les grandes salles, où

ils ne se tirent d'affaire qu'en forçant leur voix, ou en « théâtralisant » leur jeu au détriment de la vérité intérieure.

En revanche, la France me paraît dans l'ensemble garder une position très forte en tout ce qui concerne l'invention et l'agencement des éléments visuels du spectacle. Nous ne le cédons à personne en matière de décors. Je ne fais pas d'exception, à cet égard, pour Bertolt Brecht, qui ne me paraît rien avoir inventé, en matière de *spectacle*, qui soit comparable à l'apport de Stanislawski, de Meyerhold, de Reinhardt entre les deux guerres. Au risque de me faire accuser de sacrilège, ou de parti pris politique, j'irai même jusqu'à dire que la présentation du *Château* de Kafka par le Schillertheater, l'an dernier, m'avait paru supérieure, par la puissance de la suggestion théâtrale, au *Cercle de Craie caucasien* de Brecht ; et quant à la volonté affirmée du *Berliner Ensemble* brechtien de renoncer à tous les prestiges de la lumière, dont la magie illusionniste est contraire au souci marxiste de vérité, je veux bien qu'elle se justifie philosophiquement. Mais braquer sur la scène cinquante projecteurs blancs au « plein feu » ne demande aucune science particulière : l'éclairage du *Berliner Ensemble* est à la portée de n'importe quel metteur en scène débutant. En revanche, les costumes et les masques du *Berliner Ensemble* sont beaux, d'un style raffiné et somptueux. Mais la plupart des troupes étrangères que nous avons vues au Festival se bornent, tant en matière de costumes, qu'en matière de décors, à suivre les préceptes d'une tradition solide, un peu conventionnelle et non sans mauvais goût parfois. Le souci de l'invention, du « non encore vu », la recherche de l'originalité de nos propres décorateurs peuvent parfois aller jusqu'à une certaine préciosité, jusqu'à une certaine complaisance pour le déconcertant et l'insolite. Il leur arrive de s'imposer à l'attention, aux dépens du texte, de façon un peu indiscrète. Ils n'en témoignent pas moins au théâtre, de façon indiscutable, de la prééminence française dans les domaines de l'invention picturale, de la couture, de la parure, et d'une recherche constante du renouvellement des éléments visuels du théâtre, qui a son prix. Si l'on compare, par exemple, *les Sorcières de Salem* ou le *Cyrano de Bergerac* de Raymond Rouleau et Lila de Nobili, les grands spectacles de Vilar et Gischia ou de Jean-Louis Barrault, le *Port-Royal* de la Comédie-Française à la *Médée* de Robinson Jeffers présentée par une troupe américaine, ou à la *Marie Stuart* de Schiller montée par le théâtre de Stuttgart (en dépit du très beau décor du premier et du dernier acte pour ce dernier spectacle), la confrontation ne se conclut pas au détriment des metteurs en scène et des décorateurs français, bien au contraire.

Le Festival de Paris jouera son rôle dans l'enrichissement de notre propre art dramatique s'il incite les artisans français du théâtre à prendre à l'étranger toutes les leçons utiles qu'il peut donner sans faire fi de ce qu'ils sont eux-mêmes, et de ce qu'ils peuvent découvrir et créer sans le secours de personne.

THIERRY MAULNIER

# PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

## *MAUROIS, OU LE BONHEUR PAR LA CRITIQUE*

Les études rassemblées par André Maurois sous le titre : *Robert et Elizabeth Browning* [1] ont paru dans cette revue. On n'a donc rien à apprendre au lecteur sur l'intelligence et la pénétration qui les caractérisent ni sur l'art avec lequel le sujet est mis en place ou le trait essentiel d'un homme ou d'une œuvre dégagé. Mais ce qui nous a frappé en les relisant d'affilée, c'est qu'elles baignent dans un climat de bonheur. Cela tient sans doute, et d'abord, à ce que Maurois conserve toujours, en face des événements — ceux de la vie de ses héros — cette curiosité accueillante et cette vivacité de réactions qui marquent la jeunesse. Une jeunesse que, pour lui, le temps n'altère pas.

Alain professait que, dans le roman qu'est la vie, on voit sans cesse les êtres sous des éclairages différents, le monde tournant autour du moi qui se déplace. Dans le roman écrit, pour que cette impression subsiste, il faut aussi que le commencement soit à chaque fois commencement. Alain avançait encore (il faut souvent se référer à lui, quand on parle de Maurois) que le biographe devait, comme le romancier, faire tourner le monde autour de son héros, grâce à quoi toute description se trouvait pénétrée des émotions que celui-ci éprouvait.

Ces principes, Maurois, servi par ses dons de romancier, les a appliqués avec une aisance rare. S'il est vrai que l'écart existant entre l'attendu et le rencontré — cet écart marque le présent pour les ardents et pour les jeunes — représente le romanesque, les essais de Maurois ont toujours un caractère romanesque : ils abritent la jeunesse des surprises.

1. *Robert et Elizabeth Browning* (B. Grasset) : Portraits suivis de quelques autres : Emily Dickinson, Kleist, Gogol, Boswell, Hemingway, Alain, Sainte-Beuve.

Mais — et c'est ici que la démarche de Maurois particulièrement originale — s'il est vrai qu'il réussit en restituant la marche du temps à occuper sans cesse les points de vue de ses biographés, il est vrai aussi, surtout aujourd'hui, qu'il n'entend s'assimiler à eux que par intervalles espacés. Espacés par des pauses où, installé sur une plate-forme de raison, il n'est que lui-même et observe son héros. Ainsi s'organise son récit par mouvements alternés de tendance contraires. En langage de manège, c'est ce qu'on appelle rendre et reprendre.

Dans le temps des reprises, Maurois goûte le plaisir qu'accordent également la curiosité satisfaite et le jeu des relations. Quoi de plus rassurant alors, en face de ces moments étranges qui surgissent au milieu de toutes les vies, que de pouvoir les rapprocher d'instants analogues qu'on a traversés ou que d'autres ont connus ? Après avoir évoqué et vécu en romancier du présent l'acte d'un de ses héros, Maurois le fixe dans son répertoire des expériences humaines avec un sourire. Elizabeth Barrett Browning est malade ; son père trouve plaisir à la voir clouée dans sa chambre, à la disposition de son exigeante tendresse. Situation presque dramatique : un Arnolphe père guette une Agnès de son sang et devient le double masculin de *Génitrix*. Mais Maurois pousse soudain la situation dans un cadre familier : *la maladie de ceux qu'ils aiment comble les vœux des geôliers sentimentaux*. Après l'émotion voici, pendant la minute de philosophie, l'esquisse d'une comédie.

Rien de plus favorable que ce rythme au perpétuel ajustement, d'une sagesse qui donne à l'âme de la douceur. La mort de Franklin Newton laisse Emily Dickinson angoissée. Il est convenable de compatir d'abord à son état ; mais ne pas oublier que la vie a d'inépuisables ressources : *l'homme disparaît, la fonction demeure, la place vide doit être remplie.* Emily se conforme, en effet, à la règle : Charles Wadsworth paraît. Baume pour tous deuils : si l'on réinsère la passion de chacun dans l'universelle tapisserie, la douleur devient tolérable : le vrai drame serait d'être fusillé seul. Ainsi, un entrelacs s'institue, un perpétuel mouvement de va-et-vient entre l'aventure du sujet et l'expérience du critique ; leurs existences et leurs catéchismes se mêlent.

Cette mise au point, qui fait des vies vécues par procuration une école d'émotions et de sagesse alternées, Maurois sans doute en a toujours pressenti les pouvoirs, mais il ne l'a pas, au début de sa carrière, intégralement pratiquée. Il y a quelque trente ans, il expliquait, dans *Aspects de la Biographie*, pourquoi il avait choisi d'écrire la vie de Shelley, celle de Disraëli. Il se sentait proche de ces hommes, voire semblable à eux. (*J'avais traversé une crise analogue à celle de Shelley... A travers Disraëli, je pouvais exprimer une doctrine politique qui était exactement celle que je cherchais.*) Il considérait alors la biographie comme un *moyen d'expression*, choisissait tel ou tel sujet *parce qu'il répondait à un besoin secret de sa nature*. Il se défendait d'ailleurs de *romancer* une vie,

mais dans les « blancs », c'est-à-dire ces instants où, faute de documents, Shelley ou Disraëli passent dans le noir, choisissait d'être, selon le mot de Nicholson, *inadmissiblement subjectif :* entendez qu'il expliquait Disraëli par celui des doubles de Maurois qui était le plus proche de Disraëli.

Il n'y a pas d'autre méthode, pensait-il alors. Et il est vrai que si un biographe se limite strictement à l'apport des documents, il ne lui reste plus qu'à mettre ses fiches à plat et à composer, dans le sens le plus austère du mot, une thèse. Pourtant, Maurois a montré lui-même, depuis lors, que la méthode peut être retouchée en ce sens que les blancs peuvent être remplis non par le chant du biographe, mais par sa philosophie. (Ajoutons au passage qu'il est encore une autre méthode dont Perruchot a donné récemment un exemple. En écrivant la vie de Van Gogh, Perruchot s'est *enfermé* dans l'univers du peintre, a été *possédé* par l'homme, torturé avec lui. Ici, le biographe réclame d'être dévoré par son sujet.)

Quoi qu'il en soit, Maurois est passé graduellement de la biographie moyen d'expression, à la biographie instrument de construction philosophique. Il a d'ailleurs réussi aussi complètement les ouvrages de ce nouveau cycle que les premiers, mais, dans les plus récents d'entre eux, on le voit, sans ménager sa sympathie à ceux dont il sait toujours associer l'œuvre et la vie, on le voit peser leurs expériences comme si la fin dernière de son travail était la mise en ordre de son propre univers.

Exercice merveilleusement enrichissant auquel il pourrait ne pas y avoir de fin : avec les « illusions perdues » des autres, on continue ses propres « années d'apprentissage ». Tout en contant Boswell ou Kleist, Maurois compare, médite, ajuste, fait courir les *leçons* de sa propre vie le long des vies d'autrui et monologue par maximes. C'est la forme la plus civilisée de la confession. En cela, il est tout près de Sainte-Beuve dont il dit lui-même : *quel que soit le sujet, il sème le récit de pensées et maximes qui sont siennes.* Ainsi Maurois. Et on le voit tantôt maximer à visage découvert (*Le bienfait d'un voyage c'est qu'il nous aide, par contraste, à mieux voir notre décor habituel*), tantôt proposer de sa propre expérience une forme fixée par autrui (Emily Dickinson, trop différente de son milieu, vit solitaire ; elle compose des poèmes. Maurois loge l'aventure sous la phrase de Valéry : *tout écrivain se récompense comme il peut de quelque injustice du sort.*) Parfois enfin Maurois abrite son commentaire dans un simple adverbe. A propos de Kleist, il écrit : *Kleist, qui devait jouer dans le monde réel le rôle de Werther si sagement confié par le maître de Weimar à un héros imaginaire.* Ce *sagement* condamne poliment Kleist dont la vie est suivie pourtant avec une attention compatissante. Pitié pour Kleist d'abord, mais le suicide est déraisonnable. Dans la méthode Perruchot, au contraire, le suicide, vu complètement de l'intérieur, deviendrait le comble de la raison.

Il n'est vie aujourd'hui que Maurois ne puisse enrichir ou dont il ne

puisse s'enrichir. Si l'on n'est pas enquêteur ou diplomate, inutile d'aller en Chine. On n'y trouve que soi. Mais sonder l'univers des autres, c'est se multiplier. L'étude sur Hemingway est, dès le début, située comme une étude sur la violence, la violence appelant la mort. Pays parfaitement étranger à la nature de Maurois, pays où l'homme doit être dur ; aussi l'observe-t-il en voyageur. Président de Brosses 1955, le voilà, attentif, intéressé, lancé hors de soi mais comprenant tout et sachant découvrir les secrets de ce lointain pays. Une Chine utile.

Plaisir du voyage, plaisir aussi de la définition. Il n'y a pas de charme plus puissant que les mots. On en pose un sur un mystère, il cesse d'être un mystère. Nous vivons tous à chaque instant au milieu de mystères *nommés*, devenus objets tranquilles. Maurois a le génie de la définition qui capte le mystère d'un être comme en un filet et rassure et amuse : *le drame de Gogol, c'est qu'il est un caricaturiste de l'espèce humaine et qu'il ressemble à ses caricatures.* C'est profondément vrai. Gogol ainsi fixé, on peut visiter librement son domaine.

Toute définition impliquant un appel à des références étrangères rend en effet l'indépendance. Le malheur est le fruit de la fascination. Giraudoux assurait sa liberté en glissant d'image en image. C'était le *bonheur par la métaphore.* Le climat de Maurois, aujourd'hui, c'est le *bonheur par la critique.* Une certaine critique qui agrandit l'essayiste et le lecteur de l'expérience d'autrui, apaise l'inconnu par le connu, prodigue le plaisir de l'intelligence et de l'ordre. Un plaisir de la cuvée Montaigne.

Pourtant, quelle que soit la volupté que puisse procurer toute mise en place, il reste préférable de s'éloigner des médiocres — de ceux qu'on ne saurait admirer. *L'admiration est ce qui nous rassemble au-dedans et qui nous réconcilie à nous-mêmes.* Admirer pour être heureux, tel est le précepte de Maurois ; il a choisi de ne fréquenter que les grands écrivains pour goûter ce climat d'altitude, de tonifiante pureté. Aussi le voit-on se garder de la critique de première vague, celle des pauvres critiques mange-tout qui, comme les chiens de Constantinople, doivent d'abord nettoyer les rues. Avec les grands, on est tranquille, il est sot de les combattre, il faut les comprendre. S'il est une de leurs œuvres, un de leurs traits qu'on n'aime pas, on les recouvre, on les embrasse avec l'impartialité du lierre.

Ainsi se prépare une voie d'élévation. Vivant au milieu des maîtres, Maurois fait de la critique et de la biographie, qu'il a réussi si parfaitement à associer, un moyen de perfectionnement. Il aime les hommes dont la familiarité nous laisse meilleurs, ceux qui nous guident vers la sérénité et non vers les gouffres. Au versant Dostoïevski, il préfère toujours le versant Tolstoï. Et, sans doute, aime-t-il mieux encore composer une de ces plaisantes retraites semblables à ce palais de Belmont où se réfugiait Portia, loin des folies sanglantes de Venise, une retraite où l'on peut faire entendre à ses hôtes de la musique.

Là, on jouit de l'entretien des sages, on s'épure à leur contact et, sans renoncer à partager les émotions des hommes, on sait aussi, quand il faut, s'en déprendre avec douceur. Là, on se garde également du fanatisme et des prétentions dangereuses. *Dès qu'un homme cherche le mot décisif, la folie n'est pas loin.* Là Maurois, passé d'un romanesque qui, pourtant, lui reste proche, à une philosophie d'acceptation bienveillante et de scepticisme affectueux apparaît non seulement comme un essayiste et un biographe exemplaire, mais comme un professeur de bonheur et de santé.

## *PEYREFITTE ET LES SAPES*

Lorsque Roger Peyrefitte évoque ses souvenirs roses ou noirs, l'aigu de son plaisir ou de sa douleur (*Amitiés particulières, Mort d'une Mère*), il y a dans sa voix du défi : « Vous n'aimez pas mes amours, ni qu'on parle ainsi de la mort de sa mère. Vous n'aimez pas ? J'en suis fort heureux. »

Quand il conte ce qu'il a vu (ou cru voir) dans sa vie de travail et de voyage, on dirait qu'il n'a eu d'autre but que de se choisir des ennemis afin de goûter le plaisir de pouvoir, un jour, par le moyen de l'édition, les écraser. Comme il parla des ambassades, il parle aujourd'hui du Vatican dans les *Clés de saint Pierre* — ce livre si passionnément commenté depuis quelques semaines. Son âme n'est pacifiée que s'il traite des volcans (*Du Vésuve à l'Etna.*) Montagnes pour lui fraternelles ; on les croit amies des touristes et des vendangeurs, brusquement elles décident de les détruire.

A Rome, dans le hall de son hôtel, dans les salons, la rue, les archives, les bibliothèques, recueillant avec patience les informations, les potins, les naïvetés, les sottises, les jets de bile, il a préparé une collection de faits qu'il livre dans un roman destiné à ridiculiser le pape, les cardinaux, et toute la population du lieu, du moins l'ecclésiastique : cette cueillette est présentée comme un décor, le décor d'un roman. Le séminariste Mas, passé de Versailles à Rome, devenu le secrétaire du cardinal Belloro, travaille pour son maître, étudie la cité pontificale et les mœurs de ses habitants, couche avec une jeune fille qui aime à confondre le divin et le profane, puis, le cardinal étant mort lui léguant sa fortune, décide de la refuser, de rentrer pauvre à Paris, de devenir prêtre (il n'avait encore reçu que les ordres mineurs) et de mener une vie édifiante.

A cette esquisse de roman, il faudrait être doté de beaucoup de bonne volonté pour croire. Le cardinal, le séminariste, la jeune Romaine ont autant de réalité que ces silhouettes de carton qui invitent l'automobiliste à entrer dans la bonne auberge sur la route. Inutile de s'attarder à ces simulacres. Il faut pénétrer dans la maison.

Tout le monde sait déjà le tableau qu'il en trace : une assemblée

de sceptiques, de grotesques ou de coquins qui se jouent de la crédulité de la population romaine en particulier, du monde catholique en général, une immense machine à sous qui distribue des indulgences, des amulettes, des *agnus Dei*, de la graisse de saints, des béatifications, des canonisations, des annulations, afin d'enrichir le Sacré Collège et ses comparses. En fait de sous, la machine, très perfectionnée du point de vue cybernétique, n'avale avec plaisir que le dollar, mais, crainte de détraquer son mécanisme, ne refuse pas les petites lires indigènes que lui donnent les pauvres du lieu. Afin de satisfaire son appétit pour la monnaie forte, ses pieux soigneurs multiplient les artifices ; mais lorsque le désir d'aller au Ciel ne suscite pas un nombre suffisant de dons et de fondations, ils découplent leurs agents de publicité, dont le plus apprécié est le cardinal Spellman *ancien boxeur* qui *convertit les Américains en faisant réciter le rosaire à la télévision.*

De l'exactitude de ces peintures, je n'ai pas à discuter. Ce qui nous intéresse, c'est la valeur littéraire de l'œuvre et l'esprit qui l'inspira — encore que, pour le fond, nous ne puissions nous empêcher de penser que la partialité par son excès compromet toujours la thèse d'un auteur. Aussi ignorant, aussi agnostique qu'on puisse être, on a peine à croire qu'au centre d'une église immense, animée par une intense vie spirituelle, chaque jour rajeunie par d'innombrables dévouements, racinée dans le temps par une chaîne de penseurs puissants et de martyrs, on ne puisse plus trouver aujourd'hui ni un homme de foi, ni un homme de bonne foi.

Peyrefitte, je le sais bien, objecterait qu'il ne dit pas cela. Par précaution, il a piqué en effet dans son récit quelques phrases de protection destinées à prouver qu'il est un parfait catholique. C'est le vieux procédé de ceux qui veulent attaquer sans se découvrir. Mais il faudrait être un naïf hors concours pour s'y laisser prendre.

Avec les matériaux que Peyrefitte a rassemblés, on imagine le réquisitoire qu'un Luther moderne aurait composé. L'acte eût été courageux, mais après le vrai Luther, n'aurait guère retenu l'attention. Pour ne rien dire des réformateurs, il y a trop longtemps que des écrivains et parleurs de toute origine se sont déchaînés contre la sainte poudre des Onze Mille Vierges, les ossements des docteurs évangéliques, le denier de saint Pierre et les comtes du pape. Pour ferrer le public d'aujourd'hui, il fallait autre chose, il fallait la feinte, il fallait feindre de vénérer ce qu'on trouve stupide, feindre de découvrir ce qu'on sait depuis longtemps et organiser une série d'étonnements pieux qui, engagés dans des scènes et dialogues « édifiants » ingénieusement montés, permettrait ce tour admirable : montrer les hommes du Vatican condamnant eux-mêmes le Vatican.

Cet éclairage, ce montage, ayant décidé d'adapter au but la « vérité », Peyrefitte a su parfois le réussir et si son livre avait été court et léger,

on aurait pu admirer l'adresse avec laquelle il peut faire revivre la technique d'Anatole France, cette hypocrite façon, par exemple, de nommer constamment *vénérable* un prêtre dont on s'attache à montrer qu'il ne l'est pas, procédé que par lassitude on condamne aujourd'hui chez France mais qui pouvait retrouver un brillant d'attrait et de nouveauté dès lors qu'on l'employait à mettre en lumière quelques « révélations » sur le trafic des cigarettes américaines par les chanoines et le viol du contrôle des changes par la banque du Vatican.

L'erreur de Peyrefitte a été d'oublier la maxime : *rien de trop*. Du trop il y en a ici sur deux plans : l'accumulation des « petits faits ridicules » d'abord. Quelques traits adroits ne réussissent pas plus que l'ombre de roman dessiné autour de l'abbé Mas à animer cet énorme inventaire, cet immense catalogue. Et si l'attrait du scandale n'avait un pouvoir revigorant qui brouille souvent le goût ou les goûts, on se serait plus communément avisé du vrai caractère de ce livre : il est ennuyeux.

Mais ce qui, pour mon compte, m'a semblé le plus déplaisant et le plus lassant, c'est cet emploi constant des procédés à rassembler sous la rubrique « Ce n'est pas moi qui le dis ». S'il s'agit de ridiculiser le pape, c'est un cardinal qui parle : *J'avais déjà un culte pour le chef irremplaçable qu'avait alors l'Eglise, mais je me demandais si je n'allais pas le déranger dans la confection d'une de ces charades qu'il envoyait anonymement aux journaux.* Faut-il ridiculiser les reliques ? Un abbé et un chapelain s'en chargent : *Sait-on les reliques les plus chères à Pie XII ?* demanda l'abbé. — *Celles de saint Grignion de Montfort : il en a un reliquaire dans sa chambre.* — *Quel honneur pour la France ! dit l'abbé.* — *Comme c'est émouvant dit le chapelain. Le Saint-Père a un culte pour celui qu'il a canonisé.* (*Émouvant* signifie que le Pape est en l'espèce un auteur convaincu ; au Vatican, dans cet exercice, c'est, selon Peyrefitte, la première fois). S'agit-il des miracles ? C'est à un très pieux séminariste qu'il appartient de dire celui qu'il préfère : *Celui de saint Nicolas de Tolentino ressuscitant et remplumant un perdreau rôti.* Canonisations : c'est un cardinal qui explique avec une complaisance inlassable qu'on ne fait les saints qu'à coups de millions — et il ajoute, en manière de pieux épilogue : *Le Saint-Siège est toujours aux aguets pour mettre la main sur une caisse nouvelle. Nul pape n'aura mené avec plus d'habileté et de discrétion* (que le nôtre) *un plus grand courant d'affaires...* [1]

Ce prélat (richissime) dit encore : *Adossé au coffre-fort, le cardinal de Porphyre a stigmatisé la propagande subversive qui représente l'Église au service du capitalisme...* Dans une église, un père jésuite fait de petits miracles. Des bonnes femmes en pleurent d'émotion. Deux hommes observent la scène . *Ils échangèrent un regard à la fois ironique et satisfait :*

1. Dans un article publié le 1er juillet par *la Parisienne*, Peyrefitte invoque l'*amour et le respect qu'il porte à l'Eglise romaine*. Il est vrai qu'une page plus loin, il appelle l'*Osservatore Romano, le journal du Vice-Dieu.*

*les actions de la compagnie tenaient bon.* Qui, « ils » ? Deux pères jésuites naturellement. Ne croirait-on pas lire des légendes de caricatures communistes ? Le ton y est, la résonance primaire, la vulgarité !

Le système a des inconvénients, le premier est d'être rapidement exaspérant ; on se lasse vite de l'hypocrisie à répétition. Le second, c'est qu'ayant pris l'habitude de trouver sous toutes les phrases une intention sarcastique, et même si d'aventure le sarcasme est visible, de découvrir en sous-œuvre un sarcasme second, le lecteur est complètement désorienté lorsque Peyrefitte n'entend pas qu'on comprenne plus qu'il ne dit. On apprend que le cardinal Wyscynski a été arrêté par les Russes : *A ce nouvel attentat perpétré de l'autre côté du rideau de fer contre un membre du Sacré Collège, le chef de l'Empire du Verbe n'avait pu répliquer que par des mots et être consolé que par des mots.* Sans doute Peyrefitte trouve-t-il absurde qu'on soit chef de l'empire du verbe, cela est même indiqué en clair, mais le mécanisme rituel de son ironie oblige le lecteur à chercher quelque ridicule supplémentaire dans le fait que le pape ne *réplique* que par des mots. Et c'est là que le système se casse, car même si Peyrefitte a du goût pour les moyens violents, on ne peut supposer qu'il reproche au Vatican de ne pas utiliser la bombe H.

Peut-être, après tout, est-ce une infirmité de ne pas être sensible aux beautés d'une pareille méthode ? Mais je ne me sens pas à l'aise quand un écrivain choisit un cardinal pour tenir ce propos : *Mon enfant, ce n'est pas l'existence du catholicisme ni celle de Dieu qui intéressent l'Église, mais sa propre existence ;* moins à l'aise encore quand, après avoir montré à l'abbé Mas les turpitudes de l'église romaine, ce même cardinal conclut : *Très cher enfant, il faut savoir ce que c'est que la Sainte Église romaine et ne l'en aimer que davantage ;* et pas à l'aise du tout quand l'abbé lui répond : *Si je l'ai aimée, c'est parce que je l'ai vue à travers vous.* Cette grossièreté dans l'usage de l'ironie, cette pesanteur dans les attaques me glacent et, par manière de protestation contre de pareils procédés, il me semble que tout esprit libre devrait être tenté de prendre le plus prochain train de pèlerins à destination de Rome. Ce serait du moins un premier mouvement...

## *JACQUES PERRET ET LA LIBERTÉ*

C'est une chose d'acquérir la liberté par la littérature et en littérature, c'en est une autre de mener, écrivain de la liberté, une vie qui soit de plain-pied avec ses écrits. Jacques Perret réussit ce tour et quand on lit son dernier recueil de nouvelles, *Le Machin* [1], où l'on respire à chaque

1. On retrouvera dans ce livre (Gallimard) plusieurs nouvelles publiées par la *Revue de Paris* : *Le Machin* (le vistemboir), *Le Vélo, Le Pique-Nique, Le Cartable,* à quoi s'ajoute le récit d'une incroyable virée de marins jetés par l'alcool, l'abstinence sexuelle et la bonne humeur, dans dix combats de géants, à Michucaco.

page un même air de flânerie désinvolte et de rêverie cocasse, on sent d'emblée que le héros du vistemboir, l'amateur d'autos *impec*, l'oncléon du *Pique-Nique*, l'écolier du *Cartable*, le marin de la *Virée*, c'est l'auteur lui-même. L'auteur qui, s'il s'éloigne de son manuscrit, ne change pas d'un millième de seconde le rythme de ses réactions et continue de vivre dans ce climat d'espièglerie nonchalante et humaniste qu'il réussit si bien à fixer. Autrement dit, la « littérature » de Jacques Perret est tout, sauf une littérature de compensation.

Je ne prétends pas hiérarchiser les genres, et la littérature de compensation a ceci de bon qu'elle peut aider les gens malheureux et bien doués. Les écrits de Perret ne proposent pas de leçons : mais, récits, nouvelles ou romans, ils inspirent en même temps que de l'admiration pour ce charmant écrivain, de l'envie pour une nature si heureuse et si totalement libre. Perret fait songer à ce *Roi tout nu* dont Albert Adès avait jadis manqué le portrait. Roi parce que le bonheur pour lui se respire avec l'air de la campagne, de la maison... ou de la prison. On sait par le *Caporal épinglé* que Perret se sentit libre dans un camp de prisonniers, si libre qu'on doit considérer son évasion authentique comme un acte patriotique absolument pur. Combattant souriant dans la Résistance (*Bande à part*), il fut du petit nombre qui sortit de cette lutte sans une ride d'orgueil ou de revendication. Je pense qu'il serait plus heureux de réussir un pique-nique que d'être élu à l'Académie, qu'il est plus heureux de bourlinguer sur son petit voilier de bricoleur que de se voir offrir un yacht par souscription nationale. C'est un personnage de chansons de Molière (*Si le Roi m'avait donné Paris sa grand'ville...*) et peut-être l'écrivain d'aujourd'hui dont l'imagination dans sa foisonnante richesse reste la plus fine.

*MARC CHADOURNE, JULES ROY*

Impossible, malheureusement, d'insister ici sur ces deux romans, qui ont paru dans cette revue. *Le Mal de Colleen* de Marc Chadourne (Plon), cet émouvant récit qui s'inscrit dans la ligne de Balzac (*Un Amour dans le Désert*), de Lawrence, de Garnett, de Colette, faut-il signaler aussi que, en ce qui concerne Chadourne lui-même, il appartient à une suite de romans qui sont tous d'évasion : *Vasco* fuyait Paris pour se chercher lui-même dans les îles ; *Cécile de la Folie*, pour se libérer et libérer celui qu'elle aimait se réfugiait dans la mort ; le héros d'*Absence*, par goût du malheur, courait se perdre en Chine ; l'exilée de la *Clé perdue* choisissait de s'enfoncer dans les terres vierges ; *Gladys* rejetait une société marquée par la mécanisation et l'automatisme. Enfermée dans sa condition animale, Colleen ne peut s'en délivrer elle aussi que par la mort. A l'origine de ces départs (humains), un même besoin d'absolu... Quant au geste du professeur tuant le chien noir qui poursuit Colleen, il a

suscité quelques réactions d'étonnement. Faut-il préciser que ce quadrupède, en surgissant, détruit les rêveries de l'homme héros sur la féminité de sa chienne ? Comme les rois d'Assyrie, notre ami Marc Chadourne fait tuer les porteurs de mauvaises nouvelles.

Si, considérant *la Femme infidèle* de Jules Roy (Gallimard), on cherche aussi, à travers ce livre les lignes maîtresses d'une œuvre qui groupe déjà maints écrits d'une noblesse classique, on observe que les héros de Jules Roy entrent dans le courage et le sentiment du devoir comme d'autres en religion. Aviateurs, soldats, templiers, l'abnégation leur tient lieu de foi ; comme Vigny, ils cherchent la grandeur dans le sacrifice et l'obéissance. Héros d'une vocation virile, ils ne savent comment ouvrir à la femme leur univers de dépouillement et de combat. Un lecteur de cette revue a protesté contre les « chienneries » de la *Femme infidèle.* Il prenait involontairement le point de vue de l'auteur. Il est vrai que les deux capitaines paraissent ardemment attachés à cette femme mais ils restent aussi, d'un certain point de vue étrangers à ses aventures. La vie qu'ils mènent près d'elle n'est pas leur vraie vie — et le refus final du guerrier, qui n'est lui-même que devant son tableau de bord en plein ciel, donne au roman sa signification et sa résonance véritables.

### *ALAIN ROBBE-GRILLET ET LES OBJETS*

Le prix des Critiques a été attribué au *Voyeur,* d'Alain Robbe-Grillet (*Ed. de Minuit*), choix justifié qui peut cependant surprendre d'abord. Mathias, marchand de montres, débarque dans une île où il est né, mais où il n'est pas revenu depuis trente ans. Il est porteur d'une pacotille — quelques montres — qu'il compte écouler parmi les pêcheurs et les paysans de l'île. Après avoir loué une bicyclette, il entreprend de visiter le port et les hameaux. Le récit de son court voyage ne sera pas lié aux traditions officielles de la littérature. L'auteur ne braque pas toujours son projecteur sur l'homme, mais, très souvent, sur les objets qu'il décrit comme s'ils tenaient les premiers rôles de l'univers.

*Le bord de pierre — une arête vive, oblique, à l'intersection de deux plans perpendiculaires : la paroi verticale fuyant tout droit vers le quai et la rampe qui rejoint le haut de la digue par une ligne horizontale fuyant tout droit vers le quai. Le quai, rendu plus lointain par l'effet de perspective émet de part et d'autre de cette ligne principale un faisceau de parallèles qui délimitent avec une netteté encore accentuée par l'éclairage du matin, une série de plans allongés alternativement horizontaux et verticaux... Les deux surfaces verticales sont dans l'ombre...*

J'interromps une citation qui serait très longue. Le paysage-objet, où la sensibilité d'aucun humain n'est engagée et qui affirme pour son compte une réalité détachée et solitaire, est traité ici dans le style des peintres encore figuratifs qui emploient la technique des abstraits. Plans,

lignes. Une bouée, une lampe sont l'objet de la même attention déshumanisée, avec indications de mesures, repères géométriques.

Mathias visite donc l'île. Le récit est coupé par des scènes qui ne sont pas liées logiquement au contexte : par exemple, une jeune fille aperçue près d'une lampe, la nuit, attachée. La scène réapparaît plusieurs fois, nimbée d'un silence la Patellière, sans raison extérieure, en des lieux divers, ni tout à fait la même, ni vraiment différente. Pressentiment, présence, puis souvenir ? Ou balancement pendulaire d'une même image revenant et s'altérant à l'intérieur d'un esprit ?

Le récit, de sur-objectif devient ainsi subjectif — on est dans l'univers Mathias — puis soudain « normal ». Mathias rencontre un camarade d'enfance, pénètre dans une boutique, visite une famille, vend une montre. Des indices surgissent dont la bizarrerie nous alerte, ils avertissent le lecteur qu'il s'est passé un événement étrange. Dans le récit continu de la journée de Mathias, quand on est arrivé au milieu du livre, on discerne rétrospectivement un trou d'une heure. C'est là que doit être logé LE CRIME. Une petite fille, en effet, on l'apprend, a été violée puis noyée sur la plage. Par Mathias, à n'en pas douter, bien que l'auteur ne le dise pas. La scène du crime elle-même est livrée par fragments essaimés aux quatre coins de la toile, mais on ne voit pas le coupable. En Mathias, un sentiment est absent qui confirmerait sa culpabilité : le remords ; mais on devine qu'il a peur, car on le voit qui rêve à des alibis et détruit de petits objets qui pourraient le trahir. Le lendemain, il quitte l'île ; personne décidément ne le soupçonne, sauf un petit garçon qui ne parlera pas.

On lit *le Voyeur* avec surprise d'abord, puis un peu d'irritation. Enfin on est *pris*, et assez vite. L'écriture est solide, l'originalité de la tentative évidente. A une époque où l'on veut désarticuler les procédés anciens de narration, l'œuvre exercera son influence.

Il est clair d'ailleurs qu'elle est elle-même un carrefour d'influences : peinture abstraite, technique du cinéma, procédés des romanciers anglo-saxons (un Faulkner, par exemple, qui dilate le temps, puis le comprime comme un accordéon), un Huxley, un dos Passos, qui jouent avec l'ordre chronologique, souvenirs de Georges Poulet le critique, braqué sur le temps intérieur, souvenirs du *Guerrier appliqué* de Paulhan où les valeurs sont artificiellement changées avec une ingéniosité japonaise, une intention de désensibiliser l'univers (qu'on rencontre parfois chez Camus), et de remettre l'homme à sa place dans un mónde minéral ; il il y a de tout cela dans ce roman et aussi la volonté bien ferme de ne pas se laisser avaler par ces *recherches* et de tenir le lecteur en haleine par un crime accrocheur. Mais ces éléments ne sont pas versés pêle-mêle dans une corbeille. Une unité se fait, un ton est trouvé, non sans fautes, ni fissures, ni protestations vives du lecteur (« C'est pure fabrication »), du lecteur à chaque fois repris. On a déjà écrit, à propos du premier livre

de Robbe-Grillet, *les Gommes*, des études très savantes sur sa conception du temps et de l'objet. Je ne suis pas aussi sûr que ces respectueux commentateurs de la cohérence absolue des intentions de ce jeune romancier, mais de son talent, de son originalité d'esprit, on ne peut douter.

### *ROGER IKOR ET LES FILS D'AVROM*

Roger Ikor, sous le titre *les Fils d'Avrom* (Albin Michel), a publié deux volumes, *la Greffe de Printemps, les Eaux mêlées*, qui reçoivent de la critique un accueil chaleureux. Hervé Bazin a écrit très justement du premier, après l'avoir loué, *Un sujet qui n'est point traité, mais conté*. Conté, en effet, et sur un seul plan, comme font encore les conteurs des marchés arabes, comme ont fait toujours, simplement, les romanciers, pendant des siècles, et les mémorialistes. Histoire vécue, entendue, observée ? Tableau de mœurs ? Souvenirs de quelque famille proche ? La chaleur de la vie est là en tout cas et l'on suit, avec un intérêt qui ne faiblit pas, l'histoire — étalée sur quelque cinquante ans — de ces Juifs fuyant vers 1900 une Russie trop riche en pogroms, s'installant du côté de la rue des Rosiers à Paris, fabricants de casquettes et vendeurs de tout, faisant plus ou moins fortune, s'attachant graduellement à la France qui les a accueillis, s'y implantant même par le mariage et les droits du sacrifice, plusieurs d'entre eux étant tués pendant la guerre.

Il y a là plusieurs états frappants du mélange Juif oriental et Français de Paris, s'échelonnant entre l'ancêtre, le vieil Avrom qui, lui, reste Juif pur et va mourir à Jérusalem, et Simon, devenu Français au point d'être propriétaire de banlieue, à Virelay — et de goûter les ciels de l'Ile de France comme s'il était de vieille souche parisienne.

Toutes les scènes qui rapprochent ou opposent, autour de la rue des Francs-Bourgeois ou à Virelay, les Juifs et les « indigènes », ont une densité, un accent, un naturel qui conquièrent le lecteur. Roger Ikor sait lever pour nous les toits des maisons où se sont le plus fortement concentrés les terreurs, espoirs, appétits et exercices rituels de la tribu Avrom. Il a profondément senti aussi ce que la culture, la bonhomie et la liberté françaises représentaient pour les opprimés qui ont commencé leur école de la vie dans un pays totalitaire. Cet hommage à la civilisation occidentale est la conclusion, discrète, de cet ouvrage où l'auteur serre de près le quotidien mais laisse parfois son récit se diluer en reportage de mœurs. Ombre légère : l'ouvrage s'impose à l'attention.

### *D'APRÈS GIRAUDOUX ?*

A propos du dernier roman d'Antoine Blondin, *l'Humeur vagabonde* (La Table Ronde), l'excellent critique qu'est Jean Blanzat invoque à maintes reprises Giraudoux : *Antoine Blondin, le plus doué des succes-*

*seurs de Giraudoux*. Pour lui Blanzat, ce roman *commence comme une évasion de Bardini*, et il copie des phrases qui nous *renvoient à Giraudoux*.

Je cite ce parallèle pour montrer, après cent autres, le perpétuel désaccord des critiques. Cette « fantaisie » de Blondin, je la trouve triste et mate (celle de Giraudoux ne l'était jamais) et un peu laborieuse (les pizzicati de « Jean » pouvaient lasser, mais ils étaient son naturel). Une négresse — de Blondin — dans une « maison », son client étant occupé de masquer une glace probablement transparente, s'écrie : « *Qu'est-ce que ça peut faire ? Si tu veux, mets quelque chose dessus. Il y a de la volupté à penser que quelqu'un attend peut-être cet instant depuis des heures et que nous l'en privons...* Ce « il y a de la volupté » n'est guère de Bellac. J'en pourrais citer bien d'autres.

Le héros de *l'Humeur vagabonde*, Benoit Laborie, ayant quitté sa femme et sa campagne, s'installe à Paris dans une maison de rendez-vous, qu'il ne reconnaît pas pour telle quoique des preuves bien en chair lui en soient abondamment fournies, erre dans le Père-Lachaise pour déposer des fleurs sur le tombeau d'un homme qu'il n'a jamais vu, se fait arrêter sans raison, retourne au pays et par son retour imprévu détermine sa mère à tuer sa femme ; après le procès, il devient figurant de cinéma et attend dans un faux train que le *malentendu se dissipe entre les vivants. Un jour, nous prendrons des trains qui partent*, est la phrase-conclusion de ce roman déconcertant où je ne retrouve pas Giraudoux mais que je me sens bien embarrassé de situer.

## *ROGER HEIM, ROBERT DELAVIGNETTE, NOËL BERNARD*

Roger Heim, directeur du Muséum, est un grand esprit et un savant. Son livre, *Un Naturaliste autour du monde* (Albin Michel), où il évoque ses nombreuses et longues missions dans les pays de l'Union française, est tout entier passionnant. Aux amateurs de biologie, on recommande les pages où R. Heim expose comment il a découvert le secret de l'association termites et champignons, qui depuis longtemps tourmentait les naturalistes. Une fois de plus, le finalisme sort mal en point de l'affaire (on avait cru longtemps que les termites cultivaient les champignons), mais on n'apprendra pas sans surprise que si les termitières se couvrent parfois de champignons gigantesques, c'est qu'ils poussent une sorte de racine de deux mètres de long au travers du « dur ciment de la termitière » avant de réussir à s'épanouir. *La fructification des champignons*, constate R. Heim, *est liée essentiellement à leur souffrance*. Bizarre destin ! Que les poètes romantiques ne l'ont-ils su, ils auraient choisi le champignon comme emblème.

Les questions traitées par R. Heim sont nombreuses et je ne puis citer

ici, et brièvement, que quelques-unes de ses conclusions : la nationalisation du Sahara recommandée par maints journalistes est une absurdité ; *chaque pays saharien n'est que les confins du pays riverain* et l'idée d'instituer une bureaucratie du désert ne peut être *sérieusement examinée ;* ayant recensé les efforts accomplis par les Français en Afrique du Nord dans le domaine du reboisement, de l'irrigation et de l'hygiène. R. Heim conclut : *la ruine économique de l'Afrique du Nord suivrait immanquablement une éclipse même passagère dans l'action vigilante de la France ;* nos œuvres « coloniales » sont méconnues : le barrage de Tadla va transformer un désert en oasis ; au Cameroun, à Dizangui, Chamaulte, « animateur génial », a créé *une des plus belles plantations d'hévéas du monde,* à Dschang on doit à Lagarde et Gérin, *la plus belle réussite du quinquina hors des Indes néerlandaises ;* démentant les informations de certains journaux, Heim, par des faits précis, montre qu'en Guyane notre politique a été féconde et sage.

Il ne dissimule pas, ailleurs, nos carences. A Batchenga, des plantations de tabac pourraient *répondre à toutes les exigences de la métropole en cigares,* on ne fait rien. Au Gabon, grâce à Pacilly, se développait un grand centre cacaoyer ; on a déplacé Pacilly et l'effort a été interrompu. (Villaret a déjà dit dans cette revue les inconvénients de cette valse perpétuelle des administrateurs et des spécialistes.) Au Cameroun, il faut *éduquer les cultivateurs, relever leurs plantations, améliorer les récoltes.* Pourtant au total, le bilan de nos efforts d'outre-mer est, pour Roger Heim, largement positif et il attaque vigoureusement la politique de l'Unesco qui prétend « développer » sans considérer leurs possibilités techniques et intellectuelles, des *populations actuellement incapables de prendre réellement part au mouvement dont la science est la base.* Sur un autre plan, il faut signaler les jugements sévères que porte R. Heim sur la multiplication des « chercheurs scientifiques ». (*C'est depuis que le recrutement des chercheurs s'est le plus accéléré que l'affaissement du niveau scientifique s'est le mieux manifesté. Trop de chercheurs, pas assez de vocations. Travail d'équipe ? On oublie trop qu'il n'y a pas d'équipe sans conducteur.*)

— Sur bien des points, les conclusions de R. Heim se rapprochent de celles que présente Robert Delavignette dans *Birama* (Gallimard). Dans ce livre, fruit d'une longue expérience française et africaine, l'auteur rapproche le destin d'un puddleur travaillant dans une usine de Châtillon-Commentry au XIXe siècle et celui d'un forgeron du Niger, notre contemporain, Birama. Les chrétiens d'Europe n'ont pas réussi à *découvrir aux travailleurs de l'usine l'accès par leur travail à la spiritualité.* Le travail des métaux n'impliquerait-il pas, entre tous, de dangereux développements pour les sociétés qui s'y adonnent ? Les Africains semblent le croire et le forgeron est par beaucoup d'entre eux respecté, mais craint et tenu à l'écart. Ce rapprochement conduit R. Delavignette à un examen

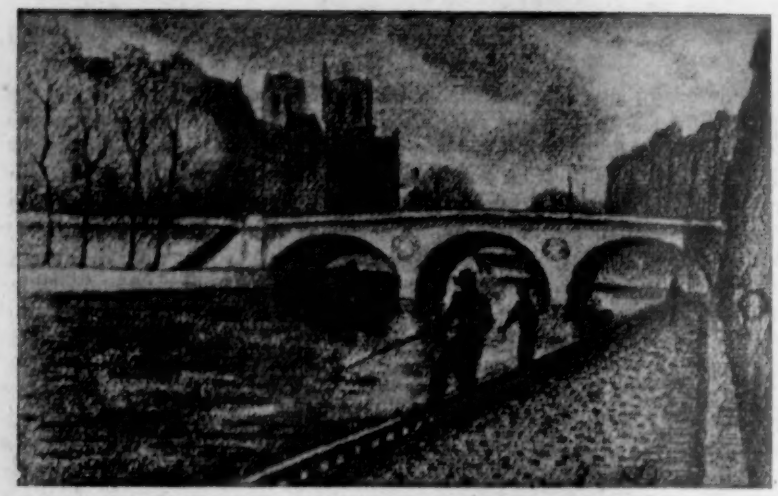
bien attachant des rapports de la civilisation industrielle et de la vie spirituelle. Un beau livre.

— Dans ses *Réflexions d'un Naturaliste*, R. Heim, à propos d'une mission en Indochine, évoque Nhatrang et l'œuvre du grand Français que fut Yersin. Il faut lire la vie de ce pionnier dans l'ouvrage que vient de lui consacrer Noël Bernard, sous-directeur de l'Institut Pasteur (*Yersin*, Éditions de la Colombe). On s'étonnera, l'ayant fait, que le nom de Yersin ne soit pas plus populaire. C'est lui qui, à Hong-Kong, a découvert le microbe de la peste et mis au point la préparation du sérum antipesteux. C'est à lui qu'on doit l'acclimatation de l'hévéa en Indochine, à lui la culture du quinquina en Annam ; il a fondé l'Institut Pasteur de Nhatrang, l'école de médecine de Hanoï et lutté victorieusement contre la peste bovine qui ravageait toute la péninsule. Explorateur, découvreur, un des grands bienfaiteurs de l'humanité, il apparaît aujourd'hui, dit Pasteur Vallery-Radot, comme *un héros légendaire*. Dommage que les journaux parlent si peu de lui et si volontiers du trafic des piastres et autres canailleries.

## *NOUVELLES ÉDITIONS DE JULES ROMAINS ET DE MONTHERLANT*

On vient de publier, dans la collection de la *Pléiade*, le théâtre complet de Montherlant et Flammarion a mis en vente une grande édition des *Hommes de bonne Volonté* reliée, et illustrée par Dignimont. Nous dirons un autre jour ce que peuvent apporter une lecture suivie des pièces de Montherlant et la mise en images de la grande œuvre de Jules Romains.

MARCEL THIÉBAUT



# LE MOIS A PARIS

**Un peu de vrai sur les faux. — Les chefs-d'œuvre du musée de Cologne.** — Entre le vrai et le faux, les nuances, en art, sont infinies. Le seul reproche qu'on puisse faire à l'exposition du Grand Palais, organisée par la Police française, est de ne pas les avoir suffisamment marquées. Les *copies*, les *répliques* exécutées sans vouloir duper personne ne sont pas plus des faux que les fac-similés, moulages ou reproductions, dont la seule ambition est de donner pour un prix infime, au grand nombre l'illusion de jouir d'un original.

L'imposture commence quand on fait passer pour un chef-d'œuvre authentique quelque *à la manière de*, plus ou moins vraisemblable : la Tiare de Saïtaphernès, les simili-Vermeer de Van Meeregen, rappellent, au Salon du Faux, la virtuosité, l'érudition qui permirent à des contrefacteurs de tromper l'érudition même. Des panneaux de Claude Monet, de Raoul Dufy, mêlant une œuvre authentique à des apocryphes laissent les visiteurs dont les préférences vont souvent aux plagiaires, dans une perplexité dont sourient les initiés. Mais le petit jeu se complique du fait qu'à tous ces faux incontestables quelques *faux faux* se sont mêlés, je veux dire une ou deux œuvres considérées à tort comme suspectes. Les classiques faux Corot, faux Daumier, faux Courbet ne posent aucun problème. Bien plus difficile à repérer, les *demi-faux*. Nos musées en regorgent. Combien de toiles anciennes sont, dans leur état actuel, l'œuvre de plusieurs générations de restaurateurs ! Que d'*études* terminées sans vergogne ! Au XIXe siècle les marchands se cachaient à peine de peupler de figures un paysage qu'ils trouvaient vide, ou d'embellir telle effigie que son caractère même risquait de rendre invendable.

Les cotes auxquelles atteint de nos jours la peinture, la raréfaction de la « marchandise », ont stimulé le zèle des faussaires. Des usines de faux douanier Rousseau, de faux Modigliani, de faux Utrillo travaillent nuit et jour ; la production de nos vedettes ne suffit plus à la demande. On pourrait dire de certains maîtres contemporains qu'obligés de peindre sans arrêt, ils sont devenus leurs propres faussaires. C'est la rançon du succès. On songe à la facilité avec laquelle maintes peintures d'aujourd'hui, qui tiennent du pochoir, ignorent les glacis et les demi-pâtes, seront démarquées. Van Gogh, déjà, a désespéré les plus grands experts. Sans l'intervention de Matisse une toile exposée au pavillon de Marsan eût continué à passer pour une de ses œuvres maîtresses.

C'est à de tels cas que nous aurions aimé qu'il fût fait allusion au Grand Palais. Mais n'eût-on pas semé le désarroi dans un public rasséréné par le témoignage des rayons ultraviolets ou infrarouges, aptes à déceler les repeints ? Pourtant rien ne vaudra, plus fulgurante, la réaction du *connaisseur*. Si les faux pullulent et font tant de dupes, n'est-ce pas que, malgré l'intérêt qu'on feint d'apporter à la peinture, jamais il n'y eut tant de *faux amateurs ?*

— Le legs fait en 1824 par le recteur de l'Université de Cologne, Frans Wallraf, de trois cents primitifs du XIVe siècle et du XVe siècle, a fait la célébrité de la galerie qui porte son nom. Le musée étant en reconstruction, Paris abrite pour trois mois une réunion de toiles dont la plupart, postérieures à l'âge d'or de la peinture germanique, n'apportent que peu de révélations aux murs de l'Orangerie. Un Piazzetta, un Paris Bordone, choisis comme centres de panneaux, soulignent les limites d'un ensemble que sauvent heureusement ces sources de fraîcheur : les maîtres colonais dont nous ignorons tout et qui, communiant dans la même foi, ont reçu le nom d'un retable ou de leur saint préféré. Que ne leur a-t-on fait une plus grande place ! Par l'innocence des gestes, la tendresse des visages, par une pudeur virginale qui évite de justesse la mièvrerie, ils se haussent à la suavité des Florentins, au sublime des Flamands, donnant sa raison d'être à une exposition qui, sans eux, ferait ressembler l'Orangerie, après les splendeurs du XIXe français venues d'Amérique, à un bon petit musée de province.

CLAUDE ROGER-MARX

**M. de Saint-Simon dans la Galerie Mazarine.** — Quand je sacrifiai sur le trottoir de la rue de Richelieu une cigarette à demi consumée, afin d'être jugé digne de pénétrer dans la Bibliothèque nationale, je me trouvais déjà en état de grâce. Pour un critique, cela signifie qu'il s'est posé quelque problème, en pressent la solution, mais serait navré de la découvrir trop brutalement. La veille,

j'avais achevé de lire le *M. de Saint-Simon et sa Comédie humaine*, de Jean de la Varende — ce qui m'avait incité à reprendre le *Saint-Simon par lui-même* de François-Régis Bastide. Tant d'aspects différents du fougueux « petit duc » miroitaient encore dans mon souvenir que je me demandais si je parviendrais à les réconcilier.

Toute hésitation s'évanouit, après quelques minutes passées dans la galerie Mazarine. On ne saurait, en effet, imaginer cadre plus propice pour une exposition dédiée à Saint-Simon. S'y promener d'abord sans dessein arrêté, sans souci d'historien ou de bibliophile, c'est vite oublier qu'elle a été organisée pour le deuxième centenaire de la mort du grand écrivain. Seulement quand on a goûté à fond le plaisir de ce dépaysement, de cet acclimatement au passé qui revit entre ces murs, doit-on s'armer d'un catalogue. Alors on appréciera le mérite des bibliothécaires de la Nationale, M^lle^ Laurain et M^lle^ Garrigoux, qui ont réuni et ordonné ces multiples documents, avec le concours de M. Pognon, conservateur au Département des Estampes.

Il y a là des manuscrits et des livres, des portraits et des gravures, des feuilles d'almanach, des pamphlets, des tables généalogiques, des chansons satiriques où l'orgueilleux pair de France est traité d' « avorton » et de « vil incecte (*sic*) de terre ». On y voit des brouillons de projets de Saint-Simon, comme telle lettre qu'il envoya au Régent et le catalogue de ses livres. Mais toute cette richesse a été intelligemment classée. Comme l'écrit Julien Cain, dans une importante préface au catalogue, cette exposition se développe en « une suite de chapitres... qui sont autant de coupes dans l'histoire de ces années de la fin du règne et de la Régence ». Or, quand on a ainsi suivi Saint-Simon pas à pas, une vérité s'impose. Sans doute est-il exact de le tenir, à certains égards, pour un personnage anachronique qui eût été mieux à sa place parmi les adversaires de Mazarin ou les *ultras* de Charles X. Ce panorama prouve néanmoins que, par bien d'autres traits, il était profondément lié à l'époque dont il devait se faire le peintre.

Parvenu au fond de la salle, le visiteur se penche volontiers sur trois documents qui rappellent l'affection que trois autres grands écrivains ont vouée à Saint-Simon. Ce sont : l'exemplaire de 1791 qui porte des annotations manuscrites de Stendhal ; le tome XIII de l'édition de 1829 où Sainte-Beuve a crayonné, en marge de la page 205, que « la colère de la Montespan (est) admirablement peinte » ; et enfin le manuscrit autographe de *l'Affaire Lemoine*, l'un des plus brillants pastiches de Marcel Proust. Après quoi, l'on s'en revient toujours à la vitrine centrale dans laquelle est exposé, au-dessus du tapis de selle de Louis XIV, le manuscrit des *Mémoires* dont les cent soixante-treize cahiers emplissent onze portefeuilles. J'y ai relu avec l'émotion que l'on devine la page 2854 et dernière où Saint-Simon réclame « un bénigne indulgence » pour son style. « Il en a d'autant plus besoin, ajoute-t-il, que je ne puis le pro-

mettre meilleur pour la suite que je me propose. » En quittant la Bibliothèque nationale, pareille phrase vous chante dans la tête comme une cadence musicale.

RENÉ LALOU

**Antimilitarisme et générosité.** — On projette en ce moment à Paris un film dont toute l'Allemagne parle : il s'agit de *08/15*, film tiré du roman de Hans Hellmut Kirst dont toute l'Allemagne aussi a parlé. C'est d'ailleurs pourquoi on l'a porté à l'écran. Succès certain, *08/15* rassure la bonne conscience.

Le titre, d'abord énigmatique, s'explique quand on songe que l'auteur traite de nouveau le sujet par lequel il avait attiré l'attention sur lui : le militarisme prussien. Ce 08/15 est le numéro matricule du sergent Asch dont Kirst nous raconte la formation en caserne et les aventures pendant la guerre.

Son premier livre *Le Lieutenant est devenu fou*[1] se présentait comme une bouffonnerie qui finissait en satire. De la verve, du sarcasme, de l'amertume, une férocité aiguisée, mais nulle indignation profonde. Kirst fustigeait avec une égale alacrité les embusqués, les militaires fanatiques, les lâches, les braves imbéciles, les salauds et les belles âmes. Son cynisme n'épargnait rien et son héros, le lieutenant, n'échappait au carnage que de justesse : à cause du grain d'extravagance et de folie qui fait de lui un original dans un monde où tous sont taillés sur le même modèle.

Dans les œuvres antimilitaristes des années 1920, celles de Remarque, de Glaser, de Joergensen, de Fritz von Unruh et de Carl Sterheim pour ne citer que les plus connues, on discernait de la générosité sous l'amertume, de l'indignation sous la violence, on percevait à travers les histoires dérisoires ou révoltantes les sanglots de l'humanité meurtrie. Rien de tel dans les livres de Kirst dont la sécheresse, le cynisme, le nihilisme moral reflètent à merveille l'état d'esprit de la génération nouvelle qui tourne en dérision l'idéalisme, de peur d'être une fois de plus trompée.

*08/15* reprend les meilleurs effets du *Lieutenant est devenu fou*, à cela près que l'auteur semble parfois pris à son jeu. Il proteste contre l'anéantissement, contre l'abêtissement de l'individu que représente le système militaire, contre les brimades en l'honneur dans l'armée, contre les renoncements exigés *manu militari* et contre les enthousiasmes niais. Son héros, le sergent Asch, incarne le débrouillard classique, le boute-

1. Edité comme les deux volumes de *08/15* chez Laffont, collection « Pavillons ».

en-train et la mauvaise tête de la section : il ne croit pas au fameux « système », sorte de credo de la mystique militaire, structure qui permet à l'édifice de ne pas s'effondrer. Il représente l'incroyant dans l'assemblée des fidèles. Grâce à quoi, seul il garde les yeux ouverts et l'esprit lucide. D'ailleurs simplement gouailleur, ironique, cocasse, il deviendra un révolté quand, sous l'effet de cruelles brimades, son ami Vierbein, âme simple, candide, qui croit au « système » tentera de se suicider. Un peu de l'indignation qui animait les œuvres des années 1920 affleure à la surface du livre, mais le second tome (*les Aventures du Sergent Asch*) nous fait revenir à Courteline.

On s'explique sans peine l'accueil favorable qu'ont trouvé le roman et le film. Le talent et l'habileté de Kirst y font pour beaucoup. L'antimilitarisme des Allemands de Bonn fait le reste.

Encore faut-il s'entendre sur les limites de cet antimilitarisme. Kirst se cantonne dans la description de la vie en caserne, monde fermé qui ressemble à s'y méprendre à la caserne française. Aucune allusion au régime nazi ; quelquefois le nom de Hitler est prononcé, dénoncé : rarement. Sur le front de Russie, la vie de caserne se poursuit dans les tranchées. Pas question des atrocités, des dévastations, des otages, des partisans. On ne voit pas l'ennemi. La population russe n'est représentée que par une jeune femme, patriote et espionne soviétique, qui est des plus conventionnelles.

Kirst dénonce le résultat d'un système militaire stupide plus que la volonté belliciste d'un régime : c'est la caserne, l'armée qui ont conduit l'Allemagne à la guerre, et non la volonté de guerre qui a mené les Allemands à la caserne. La conclusion implicite se tire aisément : tout peuple encaserné se serait conduit comme le peuple allemand.

Voilà pourquoi le roman — et plus encore le film qui accuse les intentions, les suggestions du roman — rassurent les consciences des Allemands de Bonn en même temps qu'ils les confirment dans leur antimilitarisme. Pour eux, la guerre de 1939-1945 est un monument de bêtise. Pour nous, c'est un crime. La bêtise excuse bien des choses, mais pas tout. *08/15* ressemble à une excuse, mais non à un remords.

— C'est encore la guerre de 1939-1945 qui fait le fond du nouveau roman de Heinrich Böll, *les Enfants des Morts*[1], mais cette fois dans ses conséquences funestes pour les enfants dont les pères ont été tués. A aucune page la guerre n'est décrite, mais elle est partout présente. *Maisons sans Gardiens*, titre allemand du roman, expliquait sans équivoque l'intention de l'auteur.

Heinrich Böll présente deux enfants, Martin et Henri, qui n'ont jamais connu leurs pères et qui en souffrent sans bien s'en rendre compte. La famille de Martin appartient à la bourgeoisie riche tombée dans la

1. Fort bien traduit par Blanche Gidon. Editions du Seuil.

bohème, celle de Henri au milieu ouvrier ; dans les deux cas, le désordre est le même. Poussée par la nécessité, la mère de Henri s'abandonne à une demi-prostitution tandis que la fortune permet à la mère de Martin d'entretenir une rêverie morbide, presque une névrose, qui n'est qu'une caricature de la fidélité conjugale. L'éducation morale des deux garçons est également négligée. Bien qu'ils sachent par cœur le catéchisme (Böll est un Rhénan catholique), on ne saurait dire qu'ils sont bien ou mal élevés, ils ne sont pas élevés du tout. Grâce à leur bon naturel, ils ne se tirent pas trop mal de leur enfance. Mais, en l'absence de toute autorité, de toute direction forte et suivie, que sera leur adolescence ? Un prochain roman de Böll nous l'apprendra peut-être.

Böll s'est fait connaître en France par un premier livre : *Rentrez chez vous, Bogner !* assez opaque et ennuyeux, qui lui valut l'attention de la critique, et par une excellente longue nouvelle, *le Train était à l'Heure*, dont, par ironie du sort, on ne parle guère. La guerre fournissait les éléments du *sujet*, mais le véritable sujet était le rendez-vous avec la mort. Thème classique : on n'échappe pas à son destin ; c'est même en croyant le fuir qu'on va se jeter dans la gueule du loup.

Dans *le Train était à l'Heure*, Böll a prouvé ses dons d'artiste et de styliste. Pourquoi faut-il, quand il passe de la nouvelle au roman, qu'il se croie tenu, pour donner l'illusion de la durée et de l'épaisseur « romanesques », de se servir d'une langue informe, pâteuse et qui vous reste sur l'estomac comme un gâteau mal cuit ? Si l'on ne doute point de ses qualités de romancier, on doute fort de son sens artistique. C'est d'ailleurs le défaut de la dernière génération d'écrivains allemands : ils craignent tellement de passer pour des esthètes, ils veulent tellement coller à l'actualité, s'en tenir au document, accrocher l'intérêt d'un public à peine cultivé, qu'ils négligent ce qui distingue le véritable écrivain : le style, le goût, le choix, l'art et l'intelligence. Cela leur coûtera fort cher : être regardés comme illisibles dans quelques années.

Heinrich Böll rachète cette négligence — ou ce parti pris, ce qui serait pire — par la vie profonde qu'il sait donner à ses personnages et par la sympathie active qu'il nous oblige à leur témoigner. Nous sommes en communication directe, personnelle, chaleureuse, avec eux et nous les acceptons comme nous acceptons les personnes de notre famille dont les faiblesses ne nous demeurent pas cachées, mais que nous n'en aimons pas moins pour cela.

Voilà une réussite en ce temps où la sécheresse, le cynisme et la dureté paraissent plus profitables que la gentillesse et la générosité. Heinrich Böll possède l'une et l'autre, à un extrême degré : il fait mentir l'adage que les bons sentiments font la mauvaise littérature.

MARCEL SCHNEIDER

**Les Archives royales de Mari.** — Depuis plusieurs années, nous avions formé le projet de faire équiper dans notre Département des Antiquités orientales au musée du Louvre, une salle qui serait exclusivement consacrée à des expositions temporaires. En effet, depuis que sont entrées en application les nouvelles méthodes de présentation, qui ne proposent plus au public qu'une sélection d'objets, il en résulte qu'en marge du musée visible, des « réserves » se sont constituées, où s'entassent des pièces non dépourvues d'intérêt, et qu'il serait regrettable de ne pas faire connaître un jour ou l'autre.

D'autre part, il y a dans nos galeries un certain nombre de documents, actuellement séparés pour des raisons muséographiques et qui mériteraient parfois de se voir rapprochés mais aussi confrontés. Un seul exemple : Hammurabi, roi de Babylone est atteint d'une maladie grave. La tête de pierre, que possède le Louvre, en porte les stigmates. N'était-il pas émouvant de placer, pendant quelques semaines, sous la même vitrine, le masque du grand monarque et la petite statuettte de bronze, plaquée or, d'un fidèle de la ville de Larsa, qui avait précisément voué son effigie « pour la vie » de son souverain menacé ?

Tel est le double mobile auquel nous avons obéi. Mais pour qu'une exposition temporaire soit vivante, nous estimions qu'elle devait être centrée autour d'un thème, d'une idée, d'un sujet. Il convenait qu'une unité présidât à ce rassemblement des objets. Pour ce but, nous avons donc choisi *les Archives royales de Mari*. Cela nous permettait en même temps d'initier le public à une grande exploration archéologique actuellement en cours. Mari, capitale mésopotamienne, foyer artistique et culturel, fut aussi, on le sait, dépositaire d'une des plus grandes bibliothèques du monde ancien : vingt cinq mille tablettes cunéiformes, qu'une équipe d'assyriologues déchiffre en ce moment et qui vont nous permettre de refaire et de récrire toute l'histoire de l'Orient au début du IIe millénaire avant Jésus-Christ.

L'exposition qui a été inaugurée le 23 juin, a suscité immédiatement un très grand mouvement d'intérêt. Nous croyons avoir démontré qu'il était possible de concilier la rigueur scientifique et la jouissance esthétique, d'instruire sans rebuter. Avec de grands panneaux « explicatifs », des plans, des graphiques, de nombreuses photos, les documents originaux acquièrent, c'est un fait, une tout autre résonance. En la circonstance, l'homme du XXe siècle après Jésus-Christ retrouve en face de lui l'homme du XVIIIe siècle avant Jésus-Christ. Il le voit dans son cadre quotidien, avec ses préoccupations, ses soucis, ses plaisirs, ses amours. Et, en sortant de cette salle, où les tablettes de terre, miraculeusement préservées après quelque quatre mille ans, racontent cette histoire, le visiteur souscrira certainement à cette parole de l'Ecclésiaste, s'écriant,

non sans une certaine dose de philosophie désabusée : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. S'il est une chose dont on dise : « Vois, ceci, c'est » nouveau », cette chose existait déjà dans les siècles qui nous ont précédés. »

ANDRÉ PARROT

**La Cinémathèque française.** — Dans le cadre de la commémoration du soixantième anniversaire du cinéma, une importante exposition a été installée au Palais d'Art moderne par la Cinémathèque française. Jamais aucune manifestation en l'honneur de l'art cinématographique n'avait atteint à une telle ampleur. Le plan suivant lequel les collections ont été groupées, dans un ensemble décoratif ingénieux, permet de parcourir les étapes de l'histoire du cinéma, tout en voyageant à travers le monde.

Des montages de photos agrandies rappellent les premiers balbutiements kaléidoscopiques. Des vitrines-sanctuaires exposent les premiers appareils de Marey et des frères Lumière. Des affiches, des prospectus de la « belle époque » rappellent l'ère de l'exploitation foraine qui devait ouvrir le chemin à l'une des plus grandes industries du monde.

Voici les fantômes du cinéma muet : une robe de Greta Garbo, datant des premiers films suédois ; les costumes de théâtre du « film d'art », celui que portait Albert Lambert pour *l'Assassinat du Duc de Guise*, celui de Mounet-Sully dans *Hamlet*. Voici les maquettes originales des décors de *Caligari*, première manifestation du film expressionniste allemand, celles de *l'Opéra de Quat'Sous*, celles de *l'Ange bleu*... Voici le premier lasso du premier film de cow-boys, et nous apprenons qu'il fut lancé par un Français au bois de Boulogne... En nous penchant sur les manuscrits exposés, nous constatons que le cinéma possède aussi des reliques littéraires : le scénario de Carl Dreyer pour *la Passion de Jeanne d'Arc*, l'adaptation d'*Hamlet* par sir Laurence Olivier. Ceux qui se souviennent de *Nanouk* peuvent voir le carnet de bord de Robert Flaherty pendant son expédition chez les Esquimaux. Des décors en réduction, depuis les fantasmagories de Méliès jusqu'à la petite ville flamande de *la Kermesse héroïque* de Feyder, pour aboutir à l'invention du cinéma parlant et à l'évocation de ses premières réussites.

C'est à la Cinémathèque française que les précieuses collections de l'étranger ont été adressées, par le British Institute, le Museum of Modern Art de New York, le musée de Los Angelès, les cinémathèques danoise, suédoise, mexicaine, espagnole, russe, etc. Qu'est-ce donc que la Cinémathèque française ? On sait que l'exploitation des films se fait au moyen de copies que des agences de distribution louent aux salles de

cinéma. Quand ces copies sont usées, elles sont détruites ou éparpillées. Restent les négatifs, conservés dans un blockhaus par les laboratoires de tirage. L'encombrement des réserves expose périodiquement ces négatifs à la mise au pilon. Au bout d'un certain nombre d'années il arrive que ces films aient changé de propriétaire plusieurs fois, ou même qu'ils n'appartiennent plus à personne. Aucune autorité, avant la création de la « Cinémathèque française » n'intervenait pour protéger les films ayant un intérêt artistique ou documentaire.

A partir de 1924, la curiosité du public fut attirée, au théâtre du Vieux-Colombier [1], par la présentation d'un « répertoire » des meilleurs films. On s'aperçut, par ces projections, que certaines œuvres méritaient d'être revues. Un journaliste, M. P. A. Harlé, commença une petite collection de films, récoltés généralement chez les marchands forains qui les avaient achetés à un prix minime. On pouvait compter, parmi ces ancêtres de la Cinémathèque : *la Naissance d'une Nation* de Griffith, *Caligari*, en excellent état, *la Nuit de la Saint-Sylvestre*. Parallèlement, deux jeunes gens, MM. Langlois et Franju, se passionnèrent pour cette chasse aux trésors. Ils fondèrent alors, en 1935, grâce à M. Harlé, le « Cercle du Cinéma » qui se proposait la projection régulière, en séances privées, des « classiques » du film.

Il est assez remarquable que, dès son origine, la future Cinémathèque ait été surtout inspirée par le désir de montrer des films, avant de s'organiser pour les conserver. L'ardeur juvénile qui animait la prospection des « rescapés » insuffla la vie à la « Cinémathèque française », qui naquit en 1936. Peu de temps après la publication de ses statuts, l'association signait un accord avec le musée d'Art moderne de New York, en vue d'un premier échange de films. Ses fondateurs avaient compris que l'activité d'une cinémathèque doit être internationale. Supposons qu'on eût découvert en France une copie en assez bon état d'un ancien film américain disparu ? Cette copie pourra être adressée à New York, où le « Film Library » en fera établir un « contretype » pour ses propres archives et, en retournant son exemplaire à notre Cinémathèque, elle pourra lui faire don, en échange, d'un film que nous ne possédions pas. D'autres accords furent signés avec d'autres organismes étrangers. Ces rapports internationaux furent enfin consacrés et réglementés par la création de la « Fédération Internationale des Archives du Film », fondée en 1938 par le « Museum of Modern Art » de New York, la « National Film Library » de Londres, la « Reichfilmarchiv » de Berlin et la « Cinémathèque française ».

Officiellement reconnue, sinon soutenue, par les pouvoirs publics, la jeune Cinémathèque n'en était pas moins pauvre. Elle n'avait pour toute ressource que les maigres cotisations de ses membres. Mais le dévouement des fondateurs et leur persévérance ne furent jamais mis en défaut. Une

1. Que dirigeait alors Jean Tédesco (N.D.L.R.).

heureuse trouvaille, dans un cimetière de pellicules au rebut, ou dans la baraque d'un exploitant forain, suffisait à ranimer leur foi. L'institution s'affermissait peu à peu. L'habitude se prit d'adresser aux blockhaus de la Cinémathèque les œuvres cinématographiques dont la carrière commerciale était révolue, mais dont la valeur artistique, ou l'intérêt historique devait grandir avec le temps.

La guerre et l'occupation vinrent ébranler cet édifice. Pendant que les trésors de nos musées étaient dirigés vers la Loire, les collections de nos films furent confiées au Service cinématographique de l'Armée. Dès juin 1940, le vainqueur eut soin de s'en emparer. Cependant, une partie du stock lui échappa, environ dix mille films qu'il fut encore possible de diriger vers la zone libre. Les boîtes de pellicule vinrent s'empiler dans les sous-sols d'un château voisin de Figeac.

Cependant, en zone occupée, les Allemands s'appliquaient à transférer à Berlin tous les films qu'ils saisissaient. En 1942, les autorités du Gouvernement de Vichy obtenaient la restitution de ce qui n'avait pas été expédié. Une circonstance heureuse intervint à ce moment. Les Allemands venaient de prendre un arrêté de destruction frappant indistinctement tous les films qui n'étaient pas exploités. Le Comité d'organisation du Cinéma obtint que, dans cette masse considérable, il serait procédé à un pointage et que les films ayant une valeur historique feraient l'objet d'une dérogation. C'est ainsi que furent sauvés, notamment, une dizaine de milliers de films de Pathé et Gaumont antérieurs à 1914, puis, après discussion avec les Allemands, tous les grands classiques du cinéma français. Grâce à une habile manœuvre, on put sauver de la destruction cinquante mille films américains.

La Libération devait apporter à la Cinémathèque un grand renouveau d'expansion, une installation convenable et enfin, la sollicitude des pouvoirs publics. Une subvention substantielle lui fut accordée par le Centre national de la Cinématographie. Tout en remplissant scrupuleusement son rôle de conservatrice, par l'entretien de ses collections, le tirage de nouvelles copies, l'établissement de contretypes, elle s'appliquait à participer par ses projections rétrospectives à la vie même du cinéma. Organisant des « hommages » aux grands réalisateurs de films, contribuant à tous les festivals internationaux, attirant le public dans son « musée du Cinéma », où tous les films importants sont régulièrement projetés, la Cinémathèque française a su prendre la première place comme éducatrice des nouvelles générations de cinéastes. C'est sur ses écrans que les futurs metteurs en scène et les artistes de demain peuvent prendre les leçons de leurs aînés.

Aujourd'hui, la Cinémathèque est toujours une association privée — mais son Conseil rassemble un représentant du ministère chargé du Cinéma, un représentant des Finances, de la Direction des Arts et Lettres, de la Direction des Relations culturelles, un représentant enfin de la

Bibliothèque nationale et de la Direction des Musées de France... La Cinémathèque de 1935, issue d'un petit groupe d'amis dévoués à leur art, pourrait bien devenir, dans un proche avenir, une « Cinémathèque nationale », pour laquelle le « dépôt légal » des films serait décrété.

JEAN TEDESCO

**Napoléon et Paris.** — L'exposition organisée aux Invalides sur le thème « Napoléon et Paris » réunit un ensemble de peintures, de gravures, de costumes et d'objets d'art qui évoquent les fastes de l'époque napoléonienne dans la capitale. On y voit, notamment, la tribune du 18 Brumaire au Conseil des Cinq-Cents et un ensemble assez évocateur de meubles qui figuraient dans le petit hôtel de la rue Chantereine, construit en 1770 par Pérard de Montreuil, et que madame Talma loua en 1795 à Joséphine de Beauharnais. Bonaparte l'acheta en 1798 et c'est là qu'il organisa le 18 Brumaire.

Une porte peinte, les petits lits de Bonaparte et de Joséphine, quatre sièges en forme de tambour, le bureau du général et des dessins nous rappellent cette charmante maison entourée d'arbres. On a baptisé la rue Chantereine la rue de la Victoire pour honorer le vainqueur des Pyramides, mais on n'a pas songé à nous conserver ces lieux chargés d'histoire. La maison de Bonaparte a été démolie par les spéculateurs comme tous les autres hôtels de la chaussée d'Antin. On n'a pas eu plus de respect pour les souvenirs napoléoniens que l'empereur n'en avait eu pour ceux de l'ancien régime.

Car, on a beaucoup plus démoli que construit à Paris sous le Premier Empire. La rue de Rivoli, l'arc du Carrousel, l'Arc de Triomphe, des fontaines souvent restées à l'état de projet, le palais du Roi de Rome sur la colline de Chaillot, dont on avait commencé les terrassements, le marché Saint-Germain, la continuation de l'aile qui devait rattacher le Louvre aux Tuileries, c'est assez peu de choses eu égard à la démolition du Temple, du Grand-Châtelet et de dizaines de couvents et d'églises admirables.

C'est sous Napoléon qu'on commença à bâtir sur tous les espaces verts disponibles, jardins des anciens couvents et des hôtels particuliers, des maisons dont l'entassement est jugé insalubre. Mais lorsqu'on voit aujourd'hui M. Sudreau, nouveau commissaire au Logement vouloir, pour hâtir, « récupérer des terrains et des constructions inoccupés ou insuffisamment occupés », on se demande jusqu'où ira l'inconscience des Pouvoirs publics incapables de tirer la moindre expérience des fautes du passé.

C'est également sous Napoléon qu'on a commencé à démolir dans la Cité. On pouvait espérer que les quelques maisons canoniales qui avaient

échappé aux massacres seraient dorénavant respectées. Hélas, il n'en est rien. M. Dubois est en train de faire abattre celle qui était au coin de la rue Chanoinesse et de la rue Massillon et projette de faire subir le même sort à sa voisine. Ce n'étaient pas des maisons extraordinaires, certes, mais il y avait là un petit ensemble qui permettait d'avoir une idée de ce qu'avait été jadis la Cité. Et pourquoi ces démolitions, au fait ? Eh bien ! c'est pour construire un grand immeuble dans lequel on logera des familles de gardiens de la paix. Ils ont déjà, en face, dans l'horrible bâtisse qui abrita, pendant la guerre, les services de la défense passive, leurs cantines, leurs salles de détente où ils s'amusent une partie de la nuit. Déjà, toujours rue Chanoinesse, on avait démoli plusieurs maisons pour construire les garages de la police. Notre-Dame sera peut-être bien gardée, mais toutes ces bâtisses policières qui l'encadrent, cela n'a rien de plaisant.

GEORGES PILLEMENT

**Au Cercle culturel de Royaumont : Les Fêtes de la Renaissance (1500-1640).** — Le Cercle culturel de Royaumont a accueilli entre le 8 et le 13 juillet le Groupe d'Études musicales de la Renaissance et ses invités étrangers et français.

Ce Groupe se cristallisa il y a deux ans au sein du Centre National de la Recherche Scientifique au cours d'une première rencontre où le thème « Musique et Poésie au XVIe siècle » éclaira d'une telle lumière la collaboration de ces deux arts qu'après les « Journées » de l'an passé sur la seule « Musique Instrumentale de la Renaissance », les mêmes chercheurs s'enthousiasmèrent pour un thème nouveau qui avait le privilège de réunir l'étude de toutes les disciplines artistiques : « Les Fêtes de la Renaissance ».

Aucun thème ne pouvait mieux féconder des recherches sur l'alliance et le rapport des Arts, leur hiérarchie et leurs influences réciproques : Ère d'ivresse artistique, immense fête elle-même, la Renaissance a vu la transformation de fêtes nombreuses : des relations diplomatiques nouvelles, une certaine détente politique en Europe, se concrétisent alors en mariages princiers fastueux, entrées triomphales dans les villes, liesses populaires, etc.

Malgré la diversité des disciplines artistiques qui la composaient, une entrée de prince, par exemple, devait créer un climat homogène : une hiérarchie s'établissait entre les arts, au sommet de laquelle régnait un ordonnateur ; musicien, poète, architecte... machiniste, artisan, ainsi se révèle la « hauteur » de chaque art, variable selon l'époque, le pays, la circonstance.

Enfin, les Fêtes réunissaient ou séparaient, hiérarchisaient également les classes sociales : leur intérêt sociologique, voire économique est donc certain.

L'Esprit de la Renaissance ? C'est peut-être dans les entrées triomphales des Princes dans les villes qu'il se livre le mieux : on le saisit en une seule fête complexe où le Prince et la ville se donnaient mutuellement en spectacle : des portes triomphales ouvraient au cortège du prince l'accès d'une « ville imaginaire » rebâtie d'un décor provisoire sur le parcours traditionnel aux stations immuables. A l'union des deux cortèges, le princier et le civique, correspondaient l'union des emblèmes du Prince et de la Ville. Le thème du Prince marque bien l'évolution : l'Antiquité pénètre puis efface la vieille emblématique médiévale d'inspiration biblique; le triomphe devient romain. Peut-être même faut-il chercher plus loin : je ne peux me défendre de songer aux entrées triomphales d'Alexandre dans les villes orientales, aux dieux particuliers desquelles il s'assimilait, aidé par son artiste officiel, Lysippe ; dans les cours européennes de la Renaissance, on suit la même progressive divinisation du prince par les artistes grâce à une cosmologie nouvelle, au terme de laquelle on trouvera Louis XIV et l'art de Versailles. Pour nous en tenir à quelques entrées parisiennes, cette évolution se suit depuis l'entrée de Louis XII en 1498, encore accueilli dans un décor de symboles respirant le climat médiéval du « Roman de la Rose » jusqu'aux entrées de Charles-Quint ou de Henri II, assimilés à l'Hercule gaulois et mêlés à la Légende Troyenne.

L'importance de l'Italie dans cette symbolique nouvelle est évidente : on en suit facilement l'intrusion depuis la cour de Florence jusqu'à Paris et à Londres. Et sans doute ce sont surtout ces trois cités qui, à Royaumont, furent étudiées, mais partout en Europe, le grand courant renaissant traversa les fêtes même quand une tradition médiévale persista en profondeur. Il suffit de connaître le site de Royaumont et la parfaite organisation du Cercle pour saisir le climat de cette rencontre internationale : aucun cadre de congrès de ville ne peut réaliser cet isolement collectif indispensable pour nouer des liens, des amitiés entre étrangers, entre spécialistes de différentes disciplines et pour assurer une continuité à travers l'esprit des différentes journées, tous éléments nécessaires à une unité de vues, elle-même indispensable à une synthèse, but de telles rencontres.

MICHEL GUIOMAR

**Politique intérieure.** — Sans grandes difficultés, M. Edgar Faure s'est libéré des échéances parlementaires qui l'attendaient en juillet. Ayant obtenu sans débat, d'un commun accord avec les chefs de la majorité, le renvoi des interpellations sur l'Algérie, il a enlevé devant l'Assemblée nationale la ratification des conventions franco-tunisiennes à l'impressionnante majorité de 538 voix contre 44. Quelques jours plus tard, en moins de deux heures, la discussion de

politique extérieure initialement prévue étant abandonnée, le traité autrichien était approuvé à l'unanimité (613 voix).

Dans ces deux scrutins, les communistes ont émis un vote positif. C'est à retenir. D'aucuns y ont vu l'amorce d'un tournant en prévision des futures élections générales, d'autant plus que le ton des interventions communistes perdait de jour en jour de sa hargne coutumière. Il est vrai que cette « détente » pouvait aussi bien résulter du climat allégé qui, dans le domaine international, a précédé et entouré la conférence à Genève des quatre Grands.

Si l'on considère que tous les autres partis sont eux aussi dans l'expectative pré-électorale, on comprend que le Gouvernement ait pu mettre à profit cette préoccupation commune pour liquider, sans peine excessive, la session parlementaire : prestations familiales agricoles, crédits militaires, collectif de dépenses supplémentaires, etc.

Comment se présente donc le problème du renouvellement de la législature ?

Il y a d'abord une question de date : en principe, les pouvoirs de la législature actuelle prennent fin le 31 mai prochain. Un courant s'est dessiné dès le printemps dernier pour ramener ce délai à l'automne. Les indépendants étaient à l'origine de l'affaire. Les républicains populaires n'y ont pas paru hostiles. De même, certains radicaux alarmés par les activités de M. Mendès-France. Motif avoué : une Assemblée dont les pouvoirs vont expirer ne travaille plus avec la sérénité nécessaire. Motif de fait : en huit mois, M. Mendès-France peut souder la nouvelle gauche dont il veut être l'animateur, mieux vaut le prendre court.

Si les polémiques de ces dernières semaines sont demeurées vaines, cela ne signifie aucunement que les choses resteront en l'état. Il est même assez vraisemblable qu'elles reprendront fin septembre ou début octobre, les élections pouvant fort bien se faire en novembre, comme ce fut le cas en 1946.

Mais une deuxième question se pose : y a-t-il lieu de modifier la loi électorale ? Les partisans d'une fin brusquée de la législature s'interrogent uniquement sur l'éventualité d'une modification à apporter au régime des apparentements. Si les ententes se font sur le plan départemental, comme ce fut le cas en 1951, il y a lieu de prévoir qu'un certain nombre s'établiront entre socialistes et communistes en dépit de la position contraire prise par le dernier congrès de la S.F.I.O. Si elles se font sur le plan national — hypothèse envisagée — c'est avec les radicaux, ralliés sous l'égide de M. Mendès-France, que les socialistes iront à la bataille. Mais cela rejette le M.R.P. vers la droite. Tant de perturbations laissent malgré tout anxieux les chefs de partis. Et d'autant plus que la détente internationale, plus ou moins latente, sinon effective, tendrait à favoriser les rapprochements entre éléments de gauche.

MARCEL GABILLY

# ★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

## RELATION DE CAPTIVITE D'ANGELIQUE DE SAINT-JEAN-ARNAULD D'ANDILLY

avec introduction et notes de Louis Cognet *(N.R.F.)*

Louis Cognet a réédité, d'après les meilleures copies du manuscrit, perdu depuis le XVIII^e siècle, la *Relation de Captivité* imprimée pour la première fois en 1712 par le P. Quesnel. Il s'agit des dix mois de réclusion forcée imposée à la Mère Angélique de Saint-Jean chez les Annonciades, après son refus de signer le Formulaire. Cette publication est donc rendue fort actuelle par le *Port-Royal* de Montherlant, qui fait de cette religieuse le personnage le plus intensément dramatique de sa tragédie. La lecture de la *Relation* permet d'atteindre dans sa vérité le personnage historique et d'établir la comparaison avec son double poétique. On a l'impression que Montherlant, comme c'était d'ailleurs son droit de dramaturge, a poussé le caractère vers un romantisme déchiré que la Mère Angélique de Saint-Jean, aux heures les plus délaissées de son épreuve, ne semble pas avoir connu. Il est vrai qu'au début de sa captivité elle eut quelques jours, quelques semaines peut-être, de sécheresse intérieure et de détresse, où elle ne sentait plus la présence de Dieu. On n'en saurait conclure qu'elle sentit sa foi menacée, ni qu'elle se fût jamais enivrée du vin amer de l'orgueil, au bord d'un martyre sans la foi. Sa conviction du bon droit de Port-Royal est aussi inébranlable que sa foi au Christ. Il lui arrive de très bien écrire ; son style est souvent frémissant de tendresse humaine. Elle n'est pas fanatique : elle rend justice à la bonne volonté et à la charité des Annonciades qui l'ont accueillie ; elle essaie même d'être équitable pour le jésuite qui les dirige.

P.-H. S.

## CONTES D'ANDERSEN

traduits par P.-G. Le Chesnais *(Mercure de France, éditeur)*

L'ingratitude est si fréquente qu'on ne songe même plus à s'en indigner. Andersen a, depuis cent ans, nourri les rêves de plusieurs générations d'êtres humains. Les enfants devenus hommes ont-ils oublié cet enchanteur ?

On vient de publier la traduction intégrale de tous les contes d'Andersen qui a appris la poésie à des millions d'enfants. Quatre gros volumes gonflés de poésie. Il suffit de les feuilleter pour qu'apparaissent les plus émouvants personnages qui furent les compagnons de notre enfance et qui nous ont suivis et aidés pendant l'époque difficile de notre adolescence : le vilain petit canard, la petite ondine, le rossignol de l'empereur de Chine, le soldat de plomb...

Il ne faut pas avoir honte de nos amours enfantines. Sans doute sommes-nous aujourd'hui un peu choqués par la naïveté un peu facile, mais authentique des contes d'Andersen, mais c'est en vieillissant trop vite que nous sommes devenus des critiques. Au demeurant, en relisant attentivement ces récits, nous sommes encore sensibles à cette poésie subtile qui créait un univers où nous préférions vivre. Ce qu'il convient de souligner, c'est que les livres qui nous furent offerts lorsque nous étions « petits » ne contenaient qu'une sélection pas toujours heureuse de l'œuvre du conteur danois.

En relisant et — il m'est agréable de l'avouer — en lisant pour la première fois les contes d'Andersen, je ne pouvais m'empêcher de penser à un autre enchanteur qui lui ressemble comme un frère, à Wolfgang Amadeus Mozart.

Voici qu'un univers nous est donné, celui de nos amis d'enfance ! Quatre volumes pour nous permettre de retrouver nos meilleurs songes... Car Andersen a possédé le pouvoir de créer un monde qu'aucun homme n'avait jamais osé rêver avant lui et de nous offrir et de nous imposer cette vérité que nous n'acceptons que dans les rêves.

PH. SOUPAULT

## PAUL CLAUDEL ET SON ART D'ECRIRE

par Henri Guillemin *(N.R.F.)*

L'importance de la position spirituelle de Claudel incite généralement la critique à ne regarder l'écrivain que de biais : voilà une excellente étude qui dirige le projecteur sur le style claudélien, ses valeurs esthétiques, ses techniques et ses intentions. Style de tempérament — ce qui veut dire, bien sûr, le contraire d'un style tempéré, mais véhément, inégal, mêlé, baroque. Guillemin éclaire, en particulier,

deux points : l'importance des théories et du goût de la génération symboliste dans l'élaboration de la stylistique et de la prosodie de Claudel (bien que cette influence perde de sa force dans les œuvres de la maturité et de la vieillesse) ; et la diversité des tons, y compris celui de la douceur tendre et de la mesure sage, que le vacarme lyrique et le gros humour recouvrent sans pourtant le détruire. On pourrait dire de Claudel ce que Renouvier disait de Hugo, qu'avec ses pièces parfaites, émondées de l'absurde, de l'énorme et du monstrueux, on composerait encore un recueil qui le classerait comme un grand poète classique. La parenté de Claudel et de Hugo apparaît d'ailleurs presque partout au plan du tempérament et de l'art ; la contrariété des deux génies est dans les options métaphysiques, dans la notion de Dieu et dans les conséquences morales qui s'ensuivent.

P.-HENRI SIMON

## JEAN GIRAUDOUX

par V.-H. Debidour *(Éditions Universitaires)*

Voici un petit livre que Giraudoux n'aurait pas désavoué, tant il semble s'accorder d'instinct à l'inspiration de l'auteur d'*Adorable Clio*. Les différents thèmes — l'Enfance, la Province, les Patries et la Guerre, le Style et la Scène, les Jeunes Filles, l'Amour et le Couple, Dieu enfin, qui est plutôt le « Bon Dieu » — sont exhumés et analysés sans pédantisme. M. Debidour montre excellemment comment Giraudoux a su échapper à la célébration idéologique (Maurras, Barrès) ou régionaliste de la province, pour en magnifier la réalité quotidienne. L'auteur ne cède pas à la tentation de transposer Giraudoux en termes chrétiens. Il ne croit pas au « secret de Giraudoux » — secret trop beau puisque ce serait le secret d'être heureux. Il n'ignore pas non plus les limites de son héros. Cet essai n'est lui-même qu'un écho : discret et pur, comme l'œuvre qu'elle nous fait entendre. Ce n'est pas un mince mérite.

PIERRE DE BOISDEFFRE

## LES SENTIERS DE LA CULTURE

par Jean Désy, Ambassadeur du Canada *(Éditions Fides, Montréal-Paris)*

Excellent livre d'essais. M. Jean Désy nous promène à travers le temps et l'espace, avec une élégante facilité, avec une autorité sans pédantisme : de saint Thomas d'Aquin à Maritain, de Platon à Maurice Donnay, de l'Issus au Saint-Laurent, de Sophocle à Rilke, d'une vieille chanson franco-canadienne à une boutade de Clemenceau.

Mais s'il ne se gourme jamais, ce grand amateur n'a rien d'un dilettante. Sensible à tous les agréments de la vie, il ne perd jamais de vue ce qui lui confère sa dignité : la liberté, la culture, le sens de la solidarité. Sans chauvinisme, il aime passionnément son pays qu'il croit appelé aux plus hauts destins ; sans aveuglement, il aime tendrement la France. Associés au culte de l'amitié et de la famille comme à sa foi religieuse, ces sentiments animent son ouvrage et lui communiquent le frémissement de la vie.

GAILLARD DE CHAMPRIS

## LE CHRIST RECRUCIFIE

roman par Nikos Kazantzaki, traduit du grec par Pierre Amandry *(Plon, éditeur)*

Comme à Oberammergau, comme dans notre pays basque, comme en maintes autres contrées du monde chrétien, une vieille coutume veut, à Lycovrissi, village d'Anatolie où vit une population de Grecs orthodoxes sous la domination d'un agha turc, que l'on représente tous les sept ans la Passion du Christ. Les interprètes en sont désignés par le Conseil des Anciens. Cette année un berger sera Jésus ; un colporteur, un cafetier, un petit commerçant seront Jacques, Pierre et Jean ; sans parler d'un mauvais gars qui sera Judas, et de la pécheresse de l'endroit qui naturellement sera Marie-Madeleine. Or, tout en se préparant à la rituelle représentation par des causeries sur le grand drame sacré et des lectures de l'Evangile, voici que ces naïfs artistes improvisés se pénètrent de leurs rôles, s'identifient peu à peu avec leurs personnages. Au cours des saisons, parmi les événements que tour à tour déchaînent la persécution turque et la cruauté de l'agha, ils vont en quelque sorte revivre eux-mêmes et faire revivre à leurs concitoyens, dans une ambiance de terreur et d'héroïsme, de douleur et d'allégresse, les commencements du christianisme.

Tel est en résumé le sujet du très beau roman de M. Nikos Kazantzaki, écrivain grec. Par son fond constamment allusif, on pourrait craindre que l'ouvrage ne fût un peu sclérosé. Il n'en est rien. Toute

l'histoire de ce village, avec ses mœurs si singulières et ses types si variés, garde une remarquable souplesse romanesque, et jusqu'en ses arrière-plans mythiques une couleur tour à tour pathétique et charmante. Vigoureux romancier, M. Nikos Kazantzaki est aussi un poète délicieux. Avec un art consommé, il sait peindre également les cœurs les plus simplement touchants et les plus lumineux paysages du monde.

M. P.

## DIMANCHE APRES LA GUERRE

par Henri Miller *(Éditions du chêne)*

Ce titre rassemble une série d'études plus ou moins anciennes sur les sujets les plus divers, où s'affirment les positions fondamentales de l'auteur du *Tropique du Capricorne* dans le domaine moral et esthétique. Ce recueil, riche en aperçus fulgurants, en violences explosives contre une époque en décomposition, vaut aussi par la profonde pénétration de l'analyste littéraire. Relevons quelques titres : L'art et l'avenir ; Lettre aux surréalistes en tous lieux ; Puissance de la mort ; Séraphita ; La sagesse du cœur ; des études sur Lawrence, Proust et Joyce, une attaque contre Hollywood, des « Réflexions sur l'art d'écrire » où Miller montre ce qu'est son œuvre à ses yeux. Extrait de ces « Réflexions », le passage suivant révèle bien la démarche de Miller : « Dans un âge marqué par la dissolution, toute liquidation » m'apparaît comme une vertu, mieux encore : un impératif moral. Non seulement je n'ai jamais éprouvé le moindre désir de conserver, étayer ou renforcer quoi que ce soit, mais je puis dire que j'ai toujours considéré la putréfaction comme une expression de la vie, aussi riche, aussi merveilleuse que la croissance. » Il est vrai que l'ouvrage se termine sur cette phrase : « Le professionnel du crime est mort en moi, et le fanatique, et le fou. »

P. B.

## LA PLANTATION

par Ovid Williams Pierce *(Plon)*

L'auteur raconte, et la vie d'une grande plantation en Caroline, et celle du propriétaire qui sacrifia ses goûts et ses amours à son domaine.

Ce livre est simplement écrit, assez bien composé et bien traduit ; il vous tombe pourtant des mains. Trop de nuances et trop de subtiles analyses font les personnages tous pareils, des ombres. Le paysage même, ce Sud qu'on s'imagine plein « de bruit et de fureur », prend ici les teintes molles d'un pastel.

NICOLE DUTREIL

## LE BORD DES LARMES

par Thomas Serco *(Grasset)*

Le public du XXe siècle a le culte de la célébrité. « Il exige pour sa nourriture un grand homme par jour. » Pour combler ce besoin de plus en plus pressant, un industriel fanatique de technique et de rendement ouvre une école de réussite sociale où seront soigneusement cultivés l'insatisfaction et l'ennui, propices à l'éclosion du génie. Tout d'abord, il obtient de bons résultats, puis soudain ses cobayes humains se mettent à réagir de la manière la plus fantasque. Le livre ne manque ni d'humour, ni de poésie ; mais il est trop long ou trop court. Son thème nourrirait plus aisément une bonne nouvelle.

NICOLE DUTREIL

## LA FIN DU SAMOURAI

par Kojiro Serisawa *(Robert Laffont)*

Le Japon des estampes n'est plus. Kojiro Serisawa, l'auteur de *J'irai mourir à Paris*, nous présente avec « la fin du Samourai » le Japon moderne. Un Japon où les traditions, millénaires paraissent s'éteindre. Cette étude romancée est prétexte à mettre en scène les personnages les plus divers, hommes et femmes de conditions variées, de générations différentes. L'intrigue en est multiple, fort divertissante lorsqu'il s'agit pour l'auteur de décrire les faits et gestes des troupes d'occupation, émouvante à l'heure d'Hiroshima. Cependant l'adaptateur ne s'est-il pas trop appliqué à sa tâche, enlevant pour une part son authenticité à l'ouvrage ?

DOMINIQUE FABRE

## LES CHANTIERS DES CATHEDRALES

par Pierre du Colombier *(Picard)*

C'est un livre bien passionnant — non seulement pour les historiens d'art et les amateurs, mais pour les historiens tout court et les sociologues. Le

fait peut paraître surprenant : il n'existait pratiquement aucun ouvrage français consacré aux conditions matérielles de la création artistique au moyen âge. En interrogeant les textes et les œuvres d'art et en utilisant les études parues sur ce problème en Angleterre et en Allemagne, M. Pierre du Colombier a réalisé, avec la liberté d'esprit qu'on lui connaît, une heureuse et utile synthèse.

Citer les têtes de chapitres est donner le plan de cet ouvrage qu'accompagne un choix judicieux d'images tirées de sculptures, de vitraux et, surtout, de miniatures du moyen âge. C'est ainsi que M. Pierre du Colombier passe en revue les tâches de tous ordres qui s'imposèrent aux constructeurs (financement, transports, manutention), l'intervention des « patrons », autrement dit ceux qui commandèrent la construction des bâtiments, la question de la main-d'œuvre et, enfin, le rôle de l'architecte et celui du sculpteur. Il serait vain de souligner que ces deux derniers chapitres sont les plus riches d'enseignement et qu'ils apportent sur un sujet tant de fois traité, mais avec « les rêveries du romantisme » ou « les préjugés du technicien que voulait être Viollet-le-Duc », une abondance de renseignements et d'éclaircissements qui semblent bien renouveler un des plus irritants et un des plus attachants problèmes posés par le moyen âge.

YVAN CHRIST

## PEUT-ON ADMETTRE L'EUTHANASIE ?

par Raymond Charles *(Librairie du Journal des Notaires et des Avocats)*

La « mort douce » doit-elle être considérée comme un crime authentique sur la personne et aussi comme une atteinte à la liberté des tiers, ou au contraire l'usage d'une telle pratique mérite-t-il d'être reconnu et encouragé dans l'intérêt général ?

Métaphysique, morale, sociologie, médecine, droit, ont leur part dans cette angoissante question.

R. Charles, conseiller à la Cour d'Appel, examine tous les aspects du problème avec impartialité. Dans sa préface, M. Garçon estime « qu'il est exempt de passion, se dégage des sophismes trop faciles et s'efforce de découvrir la solution équitable ».

La lecture de ce livre, richement documenté, fera réfléchir sur les problèmes actuels qui relèvent de l'antinomie fondamentale de l'individu et de la société.

A. T.

## AUX CONFINS DE LA VIE

### Perspectives sur la biologie des virus.

par P. Morand *(Masson et Cie)*

Esprit original, P. Morand a longuement médité sur les problèmes posés, par les virus, aux biologistes. Et il expose une synthèse lentement élaborée.

« Etre de raison, en 1898, le virus reste un Etre de raison. » Tout comme l'atome, il demeure une hypothèse au sens strict du terme. Puis l'auteur analyse successivement le virus être physique, le virus être chimique, le virus être biologique. On observe de réels termes de passage entre diverses entités biologiques et le virus.

A la fin de cette analyse fine et méthodique, P. Morand répond à la question : « Qu'est-ce qu'un virus ? De même que la molécule représente la limite de divisibilité de la matière anorganique, le virus représente la limite de divisibilité de la matière vivante... Le virus apparaît comme la plus petite unité autonome possible du continuum vital. »

A. T.

## M. TOMPKINS S'EXPLORE LUI-MEME

par G. Gamow *(Dunod)*

L'éminent physicien G. Gamow nous a déjà conté, en trois volumes, le voyage de M. Tompkins au pays des merveilles et son excursion dans les molécules et les atomes.

Et maintenant M. Tompkins se passionne pour les problèmes de la vie. Et avec le même humour, M. Tompkins nous raconte trois rêves ; le premier intitulé « Dans le flot du sang » analyse tout ce que véhicule le sang ; le second « Morceau d'esprit des gènes » initie à la génétique ; le dernier « Des matériaux pour le cerveau » nous dévoile les cerveaux électroniques. Et le livre se termine par une conférence sur « La nature de la vie » où la difficile question de l'entropie est expliquée clairement.

L'auteur imagine que « l'existence de la vie en elle-même peut inhiber l'apparition d'une vie nouvelle et la seule façon de redémarrer l'évolution organique sur la terre serait de tuer par les radiations

de quelque bombe superatomique toutes les cellules vivantes existant sur la planète jusqu'à la dernière, et de recommencer tout à zéro ».

A. TÉTRY

## DOUZE, NOTRE DIX FUTUR

par Jean Essig *(Dunod)*

POURQUOI a-t-on tant de mal à diviser par trois et quatre, à faire des calculs sur la circonférence, le jour et l'heure ? Parce que nous avons le tort de compter sur nos doigts par dix, que ce nombre dix est la base de toute notre numération.

M. Jean Essig montre avec quelle facilité toutes les difficultés s'évanouiraient si, au lieu de dix, nous choisissions la base douze. Evidemment, il faudrait inventer deux chiffres nouveaux ; évidemment il faudrait apprendre de nouvelles tables d'addition et de multiplication — par exemple, 4 fois 9 font 30 et 8 fois font 68 (ℓ est le chiffre qui symbolise 10 en numération duodécimale) — mais quelle simplicité dans les calculs et quelle logique dans les applications !

Evidemment aussi, le plus difficile est de faire adopter aux hommes ce nouveau mode de comptage. Et nous ne sommes malheureusement pas persuadés que notre génération soit invinciblement attirée par le logique et le raisonnable...

P. R.

## GLACIERS ET TORRENTS, ÉNERGIE ET LUMIERE

par Pierre Rousseau *(Hachette)*

L'ÉLECTRICITÉ, avec l'énergie qu'elle procure, cette merveilleuse invention qui a permis à la civilisation les progrès fantastiques que nous connaissons, nous semble maintenant un phénomène tout naturel, comme la captation de la houille blanche et les grands barrages. Pourtant, il n'y a encore qu'un demi-siècle, l'électricité industrielle n'en était qu'à ses premiers balbutiements. C'est l'histoire que commence par nous raconter Pierre Rousseau, celle des déboires et des ruines qu'endurèrent ses inventeurs, les Bergès, Deprez, Gaulard et bien d'autres. Une histoire qui se continue par « le chant triomphal des alternateurs » dans les grandes centrales hydroélectriques d'aujourd'hui. L'auteur nous emmène visiter ces réalisations géantes, Tignes, Malgovert, le prodigieux ensemble pyrénéen de Pragnères, Génissiat, Donzère, Bort, sans compter les puissants barrages américains et les ouvrages soviétiques.

Pierre Rousseau nous rend sensible non seulement le problème technique, mais aussi le problème humain qui se pose aux ingénieurs. Ces ingénieurs, nous les voyons vivre, lutter contre l'eau, la montagne, les hommes et les innombrables anecdotes qui illustrent cette lutte perpétuelle ne sont pas l'un des moindres attraits du livre.

A. B.

## HOEDIC

par Marthe et Saint-Just Péquart *(de Sikkel)*

GRACE à des fouilles poursuivies avec méthode et minutie pendant plusieurs années, les auteurs ont découvert aux îles Téviec et Hoëdic, deux gisements mésolithiques qui se placent chronologiquement entre le Paléolithique et le Néolithique, entre la Pierre taillée et la Pierre polie.

Les résultats obtenus à Téviec ont été publiés en 1937 ; le présent volume renferme les documents concernant la nécropole armoricaine d'Hoëdic ; au total, trente-sept squelettes ont été recueillis et permettent de reconstituer le type humain qui vivait alors en France. Outre les squelettes, le mobilier, les bijoux, les rites funéraires sont décrits. Cette race mésolithique armoricaine avaient des coutumes particulières en matière de funérailles.

De nombreuses figures et dix planches hors-texte illustrent le volume, dont l'excellente présentation honore les éditions Sikkel d'Anvers.

A. T.

## NOTES INTER-ARTICLES

*Le Sabordage de la Flotte*, par Pierre Varillon, p. 11. — *Quel Royaume oublié ?* par Alain Bosquet, p. 36. — *L'Heure H a-t-elle sonné pour le Monde ?* par Charles-Noël Martin, p. 77. — *A la Recherche d'une Ethique médicale*, par Louis Portes, p. 77. — *Les Mondes que j'ai connus*, par Pearl Buck, p. 121. — *L'Homme et la Charrue*, par André-G. Haudricourt et M. Jean-Brunhes Delamarre, p. 121.

(Croquis et dessins de Brian, Christian Bérard, Kroll, Gruel Sala, Marcel, Claude Tolmer, Louis Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Bror et R. Cailleux.)

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 3306-7-39.

PIERRE BÉARN

**L'AFRIQUE VIVANTE**

25.000 kilomètres en jeep à travers l'Afrique.
Un passionnant reportage.

Un volume 700 frs

LOUIS HASTIER

**LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE DU COLLIER**

Des révélations inattendues
Des documents inédits

Un volume 700 frs

MAURICE GARÇON
de l'Académie française

**PLAIDOYER CONTRE NAUNDORF**

La mise au point définitive de l'affaire Naundorf

Un volume 400 frs

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

## LES ANNALES

Sommaire d'août

**ROGER FERDINAND**
*L'auteur dramatique dans le monde d'aujourd'hui*

**LA VARENDE**
*Saint-Simon, témoin du grand siècle*

**ANDRÉ MAUROIS**
de l'Académie française
*La vie d'Alexandre Dumas père*
IV. - Les trois Mousquetaires

**RENÉ LALOU**
*Biographies et romans*

**JACQUES NELS**
*Les films du mois*

**78, bd St-Germain - PARIS-VIe**
Le numéro : 95 francs

## DOCUMENTS

REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES
Août 1955 - Extrait du sommaire

**DES GARDES-FRONTIÈRES AUX " STREITKRÄFTE "**

KARL WILHELM BÖTTCHER
**Les gardes-frontières**
KARL ARNOLD
**Pour une " Wehrpolitik "**
THEODOR BLANK
**Déclaration du nouveau Ministre de la Défense**
KARL HEINRICH HELFER
**La fabrique du soldat allemand**
ADELBERT WEINSTEIN
**L'opération " Carte Blanche ", un signal d'alarme**

TÉMOIGNAGE
**Il y a dix ans, dans une gare**
A. WISS VE DIER
**L'Allemagne et la détente**
BRUNO GLEITZE
**Renforcement de l'industrialisation en Allemagne occidentale**

**Le numéro : 150 francs**
En vente chez les dépositaires des Messageries de presse des principales villes de France et d'Afrique du Nord
Envoi gratuit d'un numéro récent comme spécimen
REVUE DOCUMENTS, SECTEUR POSTAL 51.525 PAR B.S.M. "S" PARIS

## COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La " COTE DESFOSSÉS ", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

LA VARENDE

M. LE DUC DE

SAINT-SIMON

ET SA

COMÉDIE

HUMAINE

« J'ai scrupuleusement respecté le joug de la vérité »

HACHETTE

Un bilan lumineux

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie Française

PORTRAIT
DE LA
FRANCE
et des Français

Un ouvrage que consulteront avec profit les techniciens, les animateurs de l'industrie, les dirigeants des syndicats et tous ceux qu'intéresse la situation présente de la France et des Français.

Un vol.: 350 fr

HACHETTE

# LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne · PARIS-VIe

## POUR LIRE CET ÉTÉ

**PEARL BUCK**

LES MONDES QUE J'AI CONNUS

**R. PENN WARREN**

LE GRAND SOUFFLE
roman

**NEVIL SHUTE**

L'ESCADRILLE DE LA REINE
roman

**ISAK DINESEN**

SEPT CONTES GOTHIQUES

**JESSAMYN WEST**

CRESS DELAHANTY
roman

**ALFRED HAYES**

LE PRIX DE L'AMOUR
roman

**JOHN CALDWELL**

LE PACIFIQUE CONTRE L'AMOUR
roman

**P. de MENDELSSOHN**

MARIANNE DE MA JEUNESSE
roman